This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07480310 1

VOYAGE
D'UN AMÉRICAIN
A LONDRES.

DE LIMPRIMERIE DE P. DUPONT,

HÔTEL DES FERMES.

VOYAGE D'UN AMÉRICAIN A LONDRES,

OU

ESQUISSES SUR LES MŒURS ANGLAISES ET AMÉRICAINES;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE M. IRWIN WASHINGTON.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 252.

1822.

se troublèrent; maître Simon en avait la fièvre; ils continuèrent tous leurs parties sans y mettre le moindre ensemble, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à ces mots : « Chantons « maintenant d'un accord unanime, » qui parurent être pour eux un signal de séparation. Tout ne fut plus que désordre et confusion, chacun ne pensa qu'à lui-même, et ils arrivèrent à la fin aussitôt qu'ils le purent, à l'exception d'un vieux chantre dont le nez était surmonté et pincé par une paire de lunettes de corne. Étant un peu à l'écart, et absorbé dans l'admiration de sa propre mélodie, il continua, tandis que les autres s'arrêtaient; et, agitant sa tête et fixant son livre, il fit entendre un solo nazillard de la valeur au moins de trois mesures.

Le curé prononça un discours très-érudit sur les rites et les cérémonies de Noël, et sur la nécessité d'observer cette fête, non-seulement comme un jour d'actions de grâces, mais aussi comme un jour de réjouissances.

Il basa son opinion sur les usages primitifs de l'église ; et il s'appuya de l'autorité de Théophile de Césarée, de saint Cyprien, de saint Chrysostôme, de saint Augustin et d'une foule de saints et de pères qu'il citait à tous momens... J'eus quelque peine à concevoir la nécessité de déployer des forces si imposantes pour maintenir un point que personne ne paraissait disposé à lui disputer ; mais je m'aperçus bientôt que l'imagination du pauvre homme lui avait créé des adversaires. Dans le cours de ses recherches sur le sujet de son sermon, il s'était embarrassé dans les controverses révolutionnaires, lorsque les Puritains attaquèrent d'une manière si terrible les cérémonies de l'église, et que les pauvres fêtes de Noël furent expulsées par un acte du parlement. Le digne curé ne vivait que dans les siècles passés et était entièrement étranger à celui qui l'avait vu naître. Enfoncé avec ses livres rongés par les vers dans son cabinet solitaire, les écrits des anciens temps

étaient pour lui comme les gazettes du jour, et les anecdotes de la révolution lui paraissaient des aventures modernes. Il oublia que deux siècles s'étaient presque écoulés depuis la terrible persécution que les pauvres Minced-pies avaient essuyée, depuis que le Plum-pudding avait été dénoncé comme papiste et le Roast-beef comme anti-chrétien. Il avait entièrement perdu de vue que la restauration avait ramené Noël en triomphe avec la cour de Charles second. Il s'échauffa dans l'ardeur de la dispute et du combat qu'il eut à soutenir contre ses ennemis imaginaires; il en vint aux prises avec le vieux Prynne et deux ou trois autres champions oubliés des *Têtes Rondes* (1). Il conclut, en suppliant son auditoire de la manière la plus touchante, de s'en tenir aux coutumes de leurs pères, et de fêter le joyeux anniversaire que célèbre l'Église.

Je n'ai jamais vu un sermon produire un

(1) C'est le sobriquet que les royalistes donnaient aux parlementaires du temps de Charles Ier.

effet auss[illegible]
toute [illegible]
joie s[illegible]
teur. L[illegible]
en plusi[illegible]
serrai[illegible]
en repeta[illegible]
conserv[illegible]
d'apres [illegible]
joignit [illegible]

Les [illegible]
sentaie[illegible]
appare[illegible]
engag[illegible]
cordia[illegible]
J'entendis [illegible]
M. Bre[illegible]
parmi [illegible]
lard n[illegible]
verta[illegible] es

En [illegible] du
rai[illegible] de
bienveillan[illegible]

d'où la vue s'étendait sur la campagne, le son des divertissemens champêtres vint frapper nos oreilles; l'écuyer s'arrêta pendant quelques instans, et regarda autour de lui avec un air de bonté inexprimable. La beauté du jour aurait suffi d'elle-même pour exciter quelqu'un à la philantropie. Malgré la gelée du matin le soleil avait acquis dans sa course assez de force pour faire disparaître du penchant méridional des collines, le léger manteau de neige qui recouvrait cette belle verdure qui orne les paysages anglais, même au milieu de l'hiver. Des espaces couverts de vertes plantes contrastaient avec la blancheur éblouissante des vallées et des montagnes situées à l'ombre. Des ruisseaux argentés d'une eau limpide brillaient à travers l'herbe humide sur les éminences où dardaient les rayons de l'astre du jour, et il s'en échappait des vapeurs tranparentes qui couvraient la surface de la terre. L'œil était satisfait par ce triomphe de la chaleur et de la verdure

sur les glaces de l'hiver : c'était, comme l'observa l'écuyer, un emblème de l'hospitalité de Noël, qui rompt les entraves qu'imposent la cérémonie et l'égoïsme, et ouvre chaque cœur à la bienfaisance.

Il me montra avec plaisir la fumée qui s'élevait des fermes et des toits de chaume : j'aime, dit-il, à voir ce jour bien observé par les riches et les pauvres ; il est heureux qu'une fois au moins dans l'année on soit assuré d'être bien reçu partout, et de voir pour ainsi dire toutes les maisons s'ouvrir à notre aspect. Je me sens presque disposé à imiter le pauvre Robin dans ses imprécations contre les grossiers ennemis de cette solennité.

L'écuyer se plaignit ensuite de l'oubli déplorable des jeux et des amusemens auxquels se livraient autrefois pendant cette saison, les dernières classes du peuple, et qui étaient protégés par celles d'un rang plus élevé. Les salles des châteaux s'ouvraient alors dès la pointe du jour, les tables étaient couvertes de bœuf, de

brawn (1) et de bière; des chants joyeux et le son de la harpe ne cessaient alors de se faire entendre; le pauvre avait le droit d'entrer dans la demeure du riche, et de s'y réjouir. Nos anciens jeux et nos coutumes locales, ajouta-t-il, contribuaient à attacher le paysan à son intérieur, et la protection que les nobles lui accordaient lui faisait chérir son seigneur. Les hommes étaient plus gais, et en même-temps meilleurs, et je puis dire, comme un de nos vieux poètes en parlant de ces jeux : « Je les hais bien ceux qui, par une sévérité « et une gravité prétendues, cherchent à ban- « nir ces coutumes innocentes, et à détruire « l'ancienne bonhomie. »

Le nation, continua-t-il, est changée, la cordialité n'existe plus chez nos paysans. Ils se sont séparés des hautes classes, et croient que leurs intérêts ne sont plus les mêmes;

(1) Plat de chair de Verrat, qu'on prépare en Angleterre pour les fêtes de Noël. (*Note du traducteur.*)

ils commencent à lire les journaux, à écouter les politiques de tavernes, et à parler de réforme. Je pense que pour les maintenir dans de bonnes dispositions à cette époque difficile, la noblesse devrait passer plus de temps dans ses terres, s'associer davantage avec les gens de la campagne, et faire revivre les joyeux et anciens amusemens anglais.

Tel était le projet du bon écuyer pour mitiger le mécontentement du public. Quelques années auparavant, il avait essayé de mettre ses maximes en pratique; il avait tenu maison ouverte pendant les jours de Noël, d'après l'ancienne coutume. Mais les paysans ne surent pas s'acquitter de leur rôle dans cette scène d'hospitalité. Plusieurs aventures désagréables y eurent lieu, le manoir fut envahi par tous les vagabonds du comté, et les environs furent inondés pendant cette semaine de tant de pauvres, qu'il fallut plus d'un an aux autorités pour les en chasser. Depuis lors, il s'était contenté d'inviter les villageois les plus

respectables du voisinage à venir au château le jour de Noël, et de faire une distribution de bœuf, de pain et de bière, parmi les pauvres du village, afin qu'ils pussent se réjouir dans leurs chaumières.

Nous étions à peine de retour, que nous entendîmes de loin le son de la musique. Nous vîmes s'avancer dans l'avenue une troupe de jeunes villageois, suivis de presque tous les habitans du village. Ils n'avaient point d'habits, les manches de leurs chemises étaient fixées avec des rubans; leurs chapeaux étaient décorés de verdure, et ils tenaient des bâtons à la main. Ils s'arrêtèrent devant la porte du château; la musique exécuta un air particulier, et les jeunes gens se mirent à danser d'une manière bizarre et singulière; ils avançaient, reculaient, et ils frappaient en mesure leurs bâtons les uns contre les autres. Pendant ce temps, un jeune homme, couronné de la peau d'un renard, dont la queue pendait sur son dos, faisait

des cabrioles autour d'eux, en agitant une tire-lire, et en faisant mille gestes extravagans.

L'écuyer contemplait ce spectacle grotesque avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Il me donna d'amples détails sur son origine, qu'il faisait remonter aux temps où les Romains étaient en possession de l'île. Il prouvait qu'il descendait en droite ligne de la danse de l'épée des anciens. Cette coutume, disait-il, était maintenant presqu'éteinte, mais il en avait retrouvé quelque traces dans le voisinage, et avait encouragé son rétablissement. Cependant, à dire la vérité, ces jeux étaient souvent suivis de coups de bâton, et des têtes cassées en étaient le résultat.

La danse terminée, on régala toute la troupe de brawn, de bœuf, et de bière forte. L'écuyer lui-même vint se mêler aux villageois, il en fut reçu avec des démonstrations gauches de déférence et de respect. J'aperçus pourtant deux ou trois des plus jeunes

paysans, qui, lorsque l'écuyer avait le dos tourné, faisaient une espèce de grimace et chuchotaient ensemble en portant leurs verres à la bouche.

Dès qu'ils virent que je les regardais, ils prirent un air grave et composé. Ils étaient plus à leur aise avec maître Simon : ses amusemens et ses occupations variés l'avaient fait connaître dans le voisinage. Il visitait chaque ferme, chaque chaumière, commerait avec les fermiers et leurs femmes, folâtrait avec leurs filles. De même que l'humble abeille, ce modèle de tous les célibataires errans recueillait un doux butin sur toutes les lèvres vermeilles de la contrée environnante.

L'accueil affable et bienveillant qu'on leur faisait, fit bientôt disparaître la timidité des convives. La gaîté des gens du peuple, quand elle est excitée par la bonté et la familiarité de leurs supérieurs, a quelque chose de naturel ; l'expression de

la graditude se mêle à celle de leur joie, et une douce parole ou une plaisanterie de la part du maître, réjouit le cœur de l'inférieur, plus qu'une distribution d'huile ou de vin.

Quand l'écuyer se fut retiré, les rires redoublèrent; et il y eut un feu roulant de bons mots entre maître Simon et un robuste fermier, à la figure rouge et aux cheveux blancs, qui paraissait être le bel esprit du village, car j'observai que ses compagnons attendaient ses réparties avec la bouche béante, et qu'ils éclataient de rire, avant même de les avoir entendues.

La maison entière semblait livrée à la joie. En me rendant dans ma chambre pour faire ma toilette, j'entendis le son des instrumens de musique dans une petite cour ; je regardai par une fenêtre, et j'aperçus une troupe de musiciens jouant de la cornemuse et du tambourin. Une servante jolie et coquette dansait une gigue avec un jeune et beau vil-

lageois, tandis que d'autres domestiques la regardaient. Au milieu de cet exercice, la jeune fille me vit à la fenêtre, elle rougit, et s'enfuit avec un air fripon et une confusion affectée.

LE DINER DE NOËL.

> Que tout le monde se réjouisse, que chaque salle soit décorée de lierre, chaque maison de houx. La bûche de Noël brûle, tous les tournebroches sont en mouvement. Mettons le chagrin à la porte, et si le froid le fait mourir, nous l'ensevelirons dans un pâté de Noël. WITHER'S JUVENILIA.

J'AVAIS fini ma toilette, et je me promenais avec Franck Bracebridge dans la bibliothèque, quand nous entendîmes frapper fortement: il me dit que c'était le signal de servir le dîner. L'écuyer maintenait les vieilles coutumes dans la cuisine, aussi-bien que dans le salon. Des coups de rouleau que frappait la cuisinière sur sa table, étaient l'appel qu'elle faisait aux domestiques pour leur faire porter les plats.

Le dîner fut servi dans la grande salle, où l'écuyer donnait toujours son banquet de Noël. La flamme s'échappait d'un feu brillant, composé d'un monceau de buches; il étincelait, et montait en colonnes dans la vaste cheminée. On avait, pour cette occasion, orné de branches le portrait du croisé au cheval blanc, et on avait entrelacé des guirlandes de lierre et de houx autour du bouclier et des armes qui étaient à côté, et qui avaient appartenu au même guerrier. Je dois avouer que je soupçonnais fortement que ce portrait et cette armure n'étaient point ceux d'un croisé; car ils portaient l'empreinte d'un temps plus moderne. Mais on m'assura que le portrait passait pour le sien depuis un temps immémorial. Quant à l'armure, elle avait été trouvée dans le garde-meuble, et établie dans sa position actuelle, par l'écuyer, qui assura que c'était celle du héros de la famille.

Comme son autorité était absolue, pour

VOYAGE D'UN AMÉRICAIN A LONDRES.

LE JOUR DE NOËL.

> Nuit sombre et silencieuse, fuis, et fais place à ce beau jour où le printemps succède à l'hiver..... Pourquoi les prairies glacées paraissent-elles comme des prairies nouvellement revêtues de verdure? Venez apprendre la cause de ces métamorphoses.
>
> HERRICK.

Je crus en me réveillant le matin que toutes les aventures de la soirée précédente n'avaient été qu'un songe : je ne pus être entièrement convaincu de leur réalité qu'en me retrouvant dans mon appartement gothique. Tandis que j'étais en proie à mes rêveries, j'entendis

des pas légers auprès de ma porte, et des voix enfantines entonnèrent un vieux cantique de Noël, dont le refrain était : *Réjouissez-vous, notre Sauveur est né le matin du jour de Noël.*

Je me levai doucement, je m'habillai à la hâte, et ouvrant tout-à-coup ma porte, j'aperçus un groupe de jolis enfans, qui auraient pu servir de modèle à un peintre. Ce groupe était composé d'un garçon et de deux petites filles : l'aîné d'entre eux n'avait pas six ans; ils étaient beaux comme des séraphins. Ils parcouraient la maison en chantant à la porte de chaque chambre; mais mon apparition subite les effraya, et les rendit muets. Pendant quelque temps ils se couvrirent la bouche de leurs mains, en me jetant quelques regards timides : ils s'échappèrent comme par un mouvement spontané; et lorsqu'ils eurent tourné l'angle de la galerie, ils se mirent à rire d'un manière qui exprimait la joie qu'ils ressentaient de leur fuite.

Tout conspirait à produire de douces et d'heureuses sensations dans cette retraite de l'antique hospitalité. La fenêtre de ma chambre donnait sur une campagne qui, l'été, devait être ravissante; une rivière coulait aux pieds d'une pelouse, en pente douce; au-delà paraissait une partie bien boisée du parc, où des troupeaux de cerfs bondissaient; à quelque distance la fumée s'élevait des chaumières d'un joli hameau, et la sombre flèche d'une église se dessinait sur l'azur des cieux. La maison, suivant l'usage anglais, était entourée de mélèzes, qui lui auraient donné une apparence d'été, s'il n'avait gelé très-fort. Les vapeurs du soir précédent, condensées par le froid, avaient couvert les arbres et les plantes de belles cristallisations. Les rayons d'un soleil brillant produisaient un effet magnifique sur les feuilles étincelantes. Un rouge-gorge, perché sur le sommet d'un frêne, situé près de ma fenêtre, se chauffait au soleil, et faisait entendre son chant plain-

tif. Un paon déployait la richesse de son plumage, et se pavanait sur la terrasse qui était au pied du château, avec tout l'orgueil et la gravité d'un grand d'Espagne.

J'avais à peine achevé ma toilette, qu'un domestique vint m'engager à prendre part aux prières de la famille. Il me conduisit à une petite chapelle située dans une aile antique du château : j'y trouvai déjà presque toute la maison réunie dans une espèce de galerie remplie de coussins, d'*Hassocks*, et de grands livres de prières. Les domestiques étaient assis sur des bancs au-dessous. Le maître du manoir récitait les prières en face d'un pupitre placé vis-à-vis de la galerie. Maître Simon remplissait les fonctions de clerc, et je dois lui rendre la justice d'avouer qu'il s'en acquitta avec toute la gravité et le décorum possibles.

---

(1) Les hassocks sont une espèce de paillassons sur lesquels on s'agenouille dans les églises en Angleterre. (*Note du traducteur.*)

On chanta après le service un noël que M. Bracebridge lui-même avait extrait d'un poëme de son auteur favori Herrick. Maître Simon y avait adapté un ancien air sacré. L'effet de ce morceau, chanté par plusieurs belles voix, était extrêmement agréable. Je fus enchanté surtout des doux sentimens qui s'emparèrent du digne écuyer lorsqu'il nous en débita cette stance : des larmes coulaient de ses yeux, et sa voix s'écartait de toutes les règles de la mesure.

« C'est toi qui fais présider à mon foyer
« brillant une joie innocente : tu remplis mes
« coupes d'un breuvage salutaire. Seigneur,
« c'est toi dont la main bienfaisante fertilise
« mes domaines et y multiplie vingt fois les
« grains que j'y ai semés. »

J'appris ensuite que le service du matin était lu les dimanches et les fêtes par M. Bracebridge, ou quelqu'autre membre de la fa-

mille. Cette coutume était autrefois presque générale parmi la grande et la petite noblesse. On doit regretter vivement qu'elle tombe en désuétude; car l'observateur le plus ordinaire doit s'apercevoir combien le bonheur et l'ordre règnent dans les maisons où la pratique d'un culte sublime établit entre les différens caractères l'accord et l'harmonie.

Le déjeûner était composé de ce que l'écuyer appelle la seule nouriture digne d'un bon Anglais. Il fit entendre quelques plaintes amères sur le thé et les rôties qui composent les déjeûners du jour. Il les accusa d'être en partie cause de la mollesse moderne, des maux de nerfs, et de la décadence de la vieille cordialité anglaise. Il les admettait cependant à sa table pour satisfaire le goût de ses hôtes, mais des viandes froides, du vin et de la bière étaient préparés sur le buffet.

Après déjeûner, je me promenai dans le parc avec Franck Bracebridge et maître Simon, ou M. Simon, comme il était appelé par tout le

monde excepté par l'écuyer. Nous étions escortés par un grand nombre de chiens privilégiés, destinés à surveiller les environs du château. On y voyait le frétillant épagneul et le brave coureur de cerfs. Ce dernier appartenait à une race qui était dans la famille depuis un temps immémorial. Ils obéissaient tous au sifflet de maître Simon; et, au milieu de leurs bonds, ils jetaient des regards, à la dérobée, sur une petite baguette qu'il tenait à la main.

Le vieux manoir paraissait encore plus vénérable aux rayons du soleil qu'à la clarté de la lune. Je ne pus me défendre de penser comme l'écuyer, que les terrasses symétriques, les balustrades massives, et les ifs en pyramides lui donnaient un air d'orgueilleuse aristocratie. Je fus frappé de la quantité de paons qui l'entouraient. J'allais faire quelque remarque sur ce que j'appelais un troupeau de ces animaux, qui était adossé à un mur exposé au soleil, lorsque je fus arrêté par maî-

tre Simon, qui m'observa que, d'après les traités les plus anciens et les plus estimés sur la chasse, je devais dire un *rassemblement* de paons. « De même, ajouta-t-il d'un ton pédant, nous disons une volée de pigeons, ou d'hirondelles, ou de cailles, une harde de cerfs, une troupe de grues ou de roitelets, etc. »

Il m'apprit ensuite que d'après sir Antoine Fitz-Herbert nous devons croire que le paon est doué de vanité et d'intelligence; car, si on le loue, il déploie sa queue aux rayons du soleil pour en faire ressortir davantage la beauté. Mais quand il la perd à la chute des feuilles, il devient triste, et se cache jusqu'à ce qu'elle repousse. Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant ainsi déployer tant d'érudition sur un sujet si peu important. Je m'aperçus cependant que les paons étaient très-considérés par les habitans du château. Frank Bracebridge me dit qu'ils étaient les grands favoris de son père, qui était très-jaloux d'en conserver la race, parce qu'ils appartenaient aux

jours de la chevalerie; qu'ils avaient été très-recherchés sur les tables des anciens; et enfin parce qu'ils ont un air de pompe et de magnificence qui convient parfaitement à la demeure d'une noble famille.

Il avait l'habitude de dire que rien ne pouvait donner un plus grand air de dignité qu'un paon perché sur une balustrade antique.

Maître Simon fut obligé de nous quitter, pour un rendez-vous qu'il avait donné dans l'église, aux chantres du village, qui devaient exécuter de la musique de son choix. Il y avait quelque chose d'extrêmement agréable dans la vivacité de ce petit homme, et j'avoue que j'avais été assez surpris de le voir citer des auteurs qui certainement ne sont pas dans la classe des lectures ordinaires. Je communiquai mes pensées à Franck Bracebridge, qui me répondit, en souriant, que toute l'érudition de maître Simon se bornait à une demi-douzaine de vieux auteurs que l'écuyer avait mis dans ses mains, et qu'il relisait sans cesse dans des

accès d'humeur studieuse qui s'emparaient quelquefois de lui lorsqu'il pleuvait, ou pendant les longues soirées d'hiver.

Le Livre sur l'Agriculture, par sir Antoine Fitz-Herbert, les Plaisirs Ruraux, par Markham, le Traité de la Chasse, par sir Thomas Cockaine, le Guide du Pêcheur, par Isaac Walton, et quelques autres, étaient ses autorités.

Comme tous les hommes qui ne lisent qu'un petit nombre de livres, il avait pour eux une espèce d'idolâtrie, et les citait à tout propos. Quand à ses chansons, il les copiait dans de vieux ouvrages de la bibliothèque de l'écuyer, et il les adaptait à des airs répandus parmi la bonne société du dernier siècle. L'application qu'il faisait ensuite dans la pratique de ces lambeaux littéraires le faisait regarder comme un prodige de science par tous les palefreniers, les piqueurs et les petits chasseurs des environs.

Tandis que nous causions, nous entendî-

mes le son lointain de la cloche du village. L'écuyer exigeait que la maison se rendît à l'église le matin de Noël, qu'il considérait comme un jour de réjouissances et d'actions de grâces. Vous sentez-vous disposé à venir avec nous? me dit Franck Bracebridge; vous entendrez un échantillon de la science musicale de mon cousin Simon. Comme il n'y a point d'orgue dans l'église, il a formé une troupe de musiciens des amateurs du village, et il a établi un club musical pour leur perfectionnement. Il a aussi composé un chœur, de même qu'il a assorti la meute de mon père, suivant les avis donnés par Germais Markham, dans les plaisirs ruraux. Il a choisi parmi les villageois toutes les voix sépulcrales pour chanter les parties basses, et pour *tenors* toutes les voix retentissantes. Pour exécuter les parties douces, il a fait un singulier choix parmi les plus jolies filles du village; mais, à ce qu'il assure, il est très-difficile à ces dernières de conserver l'accord, les jolies cantatrices étant

rites et les coutumes des fêtes des anciens temps. Il avait apporté dans cette étude le même zèle qu'un homme éprouve quand il retire quelque avantage de ses soins; mais, pour son compte, il n'avait été seulement poussé que par cet esprit qui fait suivre à certaines personnes une branche d'étude, simplement parce qu'on l'appelle science. Indifférent au mérite réel des ouvrages qu'il déchiffrait, il s'appesantissait également sur la sagesse ou les obscénités de l'antiquité. Il s'était tellement identifié avec ses vieux bouquins, que son visage semblait réfléchir leur couleur; et s'il est vrai que la physionomie indique la nature de l'esprit, le sien pouvait passer pour une œuvre hiéroglyphique.

Lorsque nous atteignîmes la porte de l'église, nous trouvâmes le curé grondant le vieux sacristain, parce qu'il avait placé du gui parmi les branches qui décoraient l'église. Il lui observa que le gui avait été profané par les druides, qui s'en servaient dans leurs

mystères; et que, quoiqu'on pût l'employer innocemment dans les ornemens des cuisines et des salles, les pères de l'Eglise l'avaient interdit dans tout ce qui concernait le culte sacré. Il fut si tenace sur ce point, que le pauvre sacristain fut obligé d'arracher une grande partie de ses humbles trophées, avant que le curé consentît à commencer le service.

L'intérieur de l'église était beau quoique simple; plusieurs monumens de la famille des Bracebridge étaient placés contre les murs. Auprès de l'autel était une tombe d'une structure ancienne, sur laquelle était étendue la statue d'un guerrier couvert de son armure; la croix qu'il portait indiquait qu'il s'était croisé. On me dit que c'était un des ancêtres de la famille, qui s'était signalé dans la Terre-Sainte, et le même dont le portrait était placé au-dessus de la cheminée dans la grande salle.

Pendant le service, Maître Simon se tint de bout, prononçant à haute voix les motets

et les répons. Il avait cette espèce de dévotion cérémonieuse, ponctuellement observée par un gentilhomme de la vieille école, ou par un homme lié à quelque famille ancienne. J'observai qu'il tournait les pages d'un livre de prières *in-folio*, en levant les doigts d'une manière affectée, probablement pour montrer une bague énorme qui ressemblait à une relique de famille : il paraissait surtout s'occuper de la partie musicale du service; il avait les yeux fixés sur le chœur, et il battait la mesure avec emphase.

L'orchestre était placé dans une petite galerie. On y voyait les têtes les plus bizarres entassées les unes sur les autres. Je remarquai surtout celle du tailleur du village : il était pâle, avait le menton et le front fuyant, et jouait de la clarinette. Un homme gros et court, qui se baissait pour jouer de la viole, ne laissait entrevoir que le sommet de sa tête chauve, ressemblant à un œuf d'autruche. Il y avait parmi les cantatrices deux ou trois

tout ce qui concernait son intérieur, son opinion avait été unanimement adoptée. Sous ce trophée chevaleresque était un buffet où l'on avait placé une vaisselle d'argent, qui aurait pu rivaliser (du moins pour la variété), avec l'étalage que fit Ezéchias des vases du Temple. On y voyait des flacons, des coupes, des tasses, des gobelets, des bassins, des aiguières, enfin tous les ustensiles propres au service de la table qui s'étaient accumulés pendant plusieurs générations de bons vivans. Devant ce buffet, on avait posé les deux cierges de Noël, qui resplendissaient comme deux étoiles du premier ordre. D'autres bougies brûlaient dans des candelabres, et tout l'appartement étincelait de lumière.

A notre entrée dans la salle, les accords du ménestrel se firent entendre. Le vieux harpiste était assis sur un tabouret près du feu; et il tirait de son instrument des sons plus forts que mélodieux. Jamais table de Noël ne fut entourée de physionomies où se peignît

davantage l'expression de la bonté et de l'aimabilité. Celles qui n'étaient point jolies paraissaient du moins heureuses; et il est rare que le bonheur puisse se peindre sur un visage disgracié sans l'embellir. J'ai toujours pensé que l'on pouvait étudier une ancienne famille anglaise avec autant d'intérêt que les collections des portraits d'Holbein ou des gravures d'Albert Durer. Cette étude peut nous faire acquérir des notions sur les physionomies du vieux temps. Je ne sais si cela tient à être constamment entouré des portraits, dont les maisons de ce pays sont encombrées, mais il est certain qu'on retrouve le plus souvent les véritables traits antiques dans les familles d'une ancienne origine. J'ai remarqué dans des portraits qui occupaient toute une galerie, le même nez de famille, transmis légitimement de génération en génération, depuis le temps de la conquête. On pouvait à peu près faire les mêmes observations sur la digne société où je me trou-

vais. Plusieurs figures appartenaient évidemment aux siècles gothiques, et avaient été copiées de descendans en descendans. Il y avait entre autres une petite fille au maintien sérieux, au nez aquilin, et à l'air pigrièche, qui était la grande favorite de l'écuyer, parce qu'il prétendait voir en elle une véritable Bracebridge, et le portrait d'une de ses aïeules qui avait figuré à la cour de Henri VII.

Le curé bénit le repas. Sa prière ne fut pas aussi laconique que celle qu'on fait habituellement de nos jours ; mais elle était au contraire longue, solennelle, enfin digne de l'ancienne école. Il se fit ensuite un silence de plusieurs minutes, comme si l'on attendait quelque chose, quand tout à coup le sommelier entra avec fracas dans la salle : à ses côtés deux domestiques tenaient des cierges ; il portait un plat d'argent sur lequel était une tête de porc, entourée de romarin, avec un citron entre les dents. On la plaça avec beau-

coup de formalité au haut de la table. Au moment de cette entrée, le harpiste fit entendre ses accords, et le jeune étudiant d'Oxford, à la prière de l'écuyer, entonna avec une gravité comique une ancienne chanson.

Prévenu comme je l'étais des manies de mon hôte, je m'attendais à être témoin de plusieurs originalités; mais j'avoue que la manière pompeuse dont on avait introduit ce plat singulier, m'embarrassa infiniment; je compris enfin par la conversation du curé et de l'écuyer, que c'était une représentation de la hure de sanglier, qu'on portait autrefois, le jour de Noël, en grande cérémonie sur les tables, au son de la musique. J'aime cette vieille coutume, dit l'écuyer, non-seulement parce qu'elle est belle et agréable en elle-même, mais aussi parce qu'on l'observait au collége d'Oxford, où j'ai été élevé. Je pense, en entendant ces couplets, au temps où j'étais jeune et étourdi; à la grande salle du collége, à mes camarades qui la parcouraient

avec leurs longues simarres. Hélas! plusieurs des pauvres garçons sont maintenant dans la tombe.

Cependant le curé, qui n'était pas assiégé par de pareils souvenirs, et qui était toujours plus occupé du fond du discours que des sentimens qu'il faisait naître, affirma que la chanson de l'étudiant était différente de celle du collége. Avec la persévérance d'un commentateur, il en cita les paroles, accompagnées de remarques avides. Il s'adressa d'abord à toute la société; mais s'apercevant que peu à peu l'attention se fixait sur d'autres discours ou sur d'autres objets, il baissa la voix à mesure que le nombre de ses auditeurs diminuait; il finit enfin par communiquer, à demi-voix, ses réflexions à son voisin, vieux gentilhomme à figure large, alors engagé dans un colloque silencieux avec un énorme dindon.

La table était chargée de mets abondans, et présentait une réunion de tout ce que le pays peut offrir dans cette saison de la bonne

chère. Une place distinguée avait été assignée au vieux roast-beef, ainsi que l'appelait mon hôte, qui le regardait comme le soutien de l'ancienne hospitalité anglaise, et comme un morceau de belle apparence et de fondation. Plusieurs plats étaient ornés d'une manière recherchée : leurs embellissemens renfermaient sans doute quelque tradition ; mais ne voulant point passer pour trop curieux, je n'en demandai pas d'explication.

Je ne pus m'empêcher de remarquer un pâté décoré de plumes de paon, de manière à imiter la queue de cet animal, et qui ombrageait une grande partie de la table. L'écuyer hésita à m'apprendre que ce n'était qu'un pâté de faisans, bien que l'étiquette en exigeât un de paon. Mais il y avait eu une si grande mortalité parmi ces derniers, qu'il n'avait pu se résoudre à en faire tuer.

Je fatiguerais sans doute les lecteurs raisonnables qui ne sont pas comme moi entichés de choses vieilles et surannées, si je faisais men-

tion des coutumes bizarres que ce digne vieillard avait adoptées pour s'efforcer de suivre, quoique à une modeste distance, les modes de l'antiquité. Je fus charmé pourtant de voir combien ses caprices étaient respectés par ses enfans et ses parens : ils s'empressaient tous d'en saisir l'esprit, et semblaient pénétrés de leurs rôles, ayant probablement assisté à plus d'une répétition. Je m'amusais aussi de la profonde gravité avec laquelle le sommelier et les autres domestiques exécutaient le service qui leur était assigné, malgré sa singularité. Ils avaient un air antique ; ils avaient été, pour la plupart, élevés dans le château ; ils étaient habitués aux cérémonies qu'on y pratiquait, et aux originalités de leur maître ; et ils regardaient probablement le réglement fantasque qu'il avait institué, comme les lois établies dans une famille honorable.

Quand on eut enlevé la nappe, le sommelier apporta un grand vase d'argent, d'un travail précieux, qu'il plaça devant l'écuyer. On

l'accueillit avec des acclamations ; car c'était le *Wassail-bowl* (1), si renommé dans les réjouissances de Noël. Le contenu en avait été préparé par l'écuyer lui-même, qui se piquait d'être habile dans l'art de composer cette boisson, et qui prétendait que c'était un mélange trop compliqué pour s'en rapporter à un simple domestique. La vue de cette liqueur pouvait, en effet, faire tressaillir de joie un buveur; car elle consistait dans les vins les meilleurs et les plus rares, épicés et dulcorés avec des pommes grillées qui flottaient sur la surface.

Les regards du vieux gentilhomme étaient sereins, et toute sa physionomie exprimait la joie la plus pure, en remuant cette coupe solennelle. Il la porta à ses lèvres en faisant des souhaits à tous ceux qui étaient présens; il la fit

(1) Le *Wassail-bowl* est une coupe remplie de vins épicés que l'on a coutume de boire pendant les solennités de Noël. (*Note du traducteur.*)

ensuite circuler afin que chacun pût l'imiter, suivant l'ancienne coutume, qu'il regardait comme la source de douces sensations et de l'union des cœurs.

On rit beaucoup pendant que cet emblème de la gaîté de Noël passait à la ronde. Les dames n'en approchaient leurs lèvres qu'avec timidité; mais quand ce vint au tour de maître Simon, il la soulèva dans ses deux mains; et, d'un air de bon vivant, il entonna une vieille ronde.

La plus grande partie de la conversation, pendant le dîner, roula sur des affaires de famille auxquelles j'étais étranger. Cependant on railla beaucoup maître Simon sur le compte d'une belle veuve, à qui on l'accusait de faire sa cour. L'attaque fut commencée par les femmes, mais elle fut continuée par le vieux gentilhomme assis près du curé, avec toute la persévérance d'un chien qui est à la piste; car bien que lent dans l'art de faire lever le gibier, il le poursuivait ensuite avec une ardeur sans

égale. Dès qu'il y avait un silence de quelques instans, il recommençait ses plaisanteries à peu près dans les mêmes termes, en me lançant des coups d'œil d'intelligence toutes les fois qu'il donnait à M. Simon ce qu'il considérait comme un coup de maître. Ce dernier, à la vérité, paraissait aimer, ainsi que tous les vieux garçons, à être tourmenté sur ce sujet. Il saisit cette occasion pour m'apprendre, à demi-voix, que la dame dont il s'agissait était une très-belle femme, et que, de plus, elle avait une voiture.

Le dîner s'écoula ainsi au milieu de cette innocente hilarité; et, quoique des réjouissances plus bruyantes aient pu faire jadis résonner les murs de cette antique salle, je doute qu'ils aient jamais répété une joie plus pure et plus naïve. Qu'il est facile à un être bienveillant de répandre le plaisir autour de lui; et combien réellement un bon cœur est une source de bonheur qui fait sourire tous ceux qui s'en approchent! Les joyeuses dispositions de l'é-

cuyer étaient tout-à-fait contagieuses. Il était heureux lui-même, et porté à rendre tout le monde heureux : ses petites originalités ne faisaient en quelque manière que faire ressortir davantage sa douce philantropie.

Quand les dames se furent retirées, la conversation, comme à l'ordinaire, ne fit que s'animer de plus en plus. On débita plusieurs bons mots, auxquels on n'avait fait que penser auparavant, et qui n'étaient pas faits pour l'oreille d'une femme. Je ne puis affirmer que l'on déploya dans cette occasion beaucoup d'esprit; mais j'ai certainement entendu plus d'une discussion spirituelle produire moins de gaîté. L'esprit est composé de substances piquantes, trop fortes pour certains tempéramens. La bonne humeur, au contraire, est un véritable baume pour tous les individus; et la société la plus agréable peut-être, est celle où les saillies sont rares et les rires abondans.

L'écuyer nous raconta de longues histoires

sur ses espiégleries et aventures de collége, dont quelques-unes avaient été partagées par le curé. En regardant ce dernier, on était obligé de faire un effort d'imagination pour se représenter ce petit squelette à la tête de folies d'écoliers. Les deux camarades de collége présentaient un exemple de ce que les hommes peuvent devenir dans un genre de vie différent. L'écuyer avait quitté l'université pour vivre grandement dans les domaines de ses pères ; au sein de la prospérité et des jouissances, il était parvenu à une vieillesse belle et vigoureuse. Le pauvre curé, au contraire, s'était desséché parmi des livres poudreux dans le silence et l'obscurité de son cabinet. Cependant une étincelle d'un feu presque éteint brillait encore faiblement en lui par intervalles ; et lorsque l'écuyer fit allusion à la rencontre du curé et d'une jolie laitière sur les bords de l'Isis, le vieillard fit mille grimaces, qui, à ce que je pus conjecturer, étaient chez lui la marque du rire. En effet, je n'ai jamais

vu d'homme âgé s'offenser en entendant retracer les galanteries de sa jeunesse.

Les flots du vin et de la liqueur du Wassail empiétaient peu à peu sur les domaines du bon sens. La joie devenait de plus en plus bruyante, et les bons mots étaient plus rares. Maître Simon était dans une humeur aussi chantante qu'une cigale qui s'est enivrée de rosée ; ses vieux couplets commençaient à prendre une teinte plus grivoise, et il finit par parler de sa veuve à moitié assoupi. Il entonna enfin une longue chanson sur l'art de courtiser une veuve, qu'il me dit avoir trouvée dans un excellent ouvrage rempli de bons avis pour les vieux garçons, et qu'il promit de me prêter.

Cette chanson inspira le vieux gentilhomme à la figure joufflue, qui fit plusieurs efforts pour raconter une histoire assez grossière de Joe Miller qui avait rapport à ce sujet. Mais il fut forcé de s'arrêter au milieu, tout le monde, excepté lui, se rappelant de la manière

dont elle se terminait. Le curé commença aussi à se ressentir des effets de la bonne chère; il s'abandonna au sommeil, et sa perruque se fixa sur un côté de sa tête. Nous fûmes alors rappelés dans le salon probablement d'après les ordres secrets de notre hôte, dont la gaîté était toujours tempérée par l'amour du decorum.

Lorsqu'on eut desservi, on abandonna la grande salle aux plus jeunes membres de la famille, qui, excités par l'étudiant et par maître Simon, firent retentir les vieux murs du son de leur joie éclatante et de leurs jeux bruyans. J'aime à contempler les amusemens des enfans, surtout dans cette heureuse saison de fêtes; aussi je ne pus m'empêcher de m'esquiver du salon en entendant un grand éclat de rire. Je les trouvai jouant au colin-maillard. Maître Simon, qui était toujours à la tête de toutes leurs parties, était dans ce moment les yeux bandés au milieu de la salle. Ces petites créatures s'empressaient autour de lui; de même que les lutins autour de Falstaff. Ils le

pinçaient, le tiraient par les pans de ses habits, et le chatouillaient avec des fétus de paille. Il était surtout tourmenté par une petite fille aux yeux bleus, d'environ treize ans. Le charmant désordre de ses cheveux blonds, sa figure animée par la joie, et sa robe tenant à peine sur ses épaules, lui donnaient tout-à-fait l'air folâtre. L'adresse avec laquelle maître Simon évitait les plus jeunes enfans, et cernait dans des coins cette petite nymphe échevelée, qui était alors obligée de sauter sur les chaises pour s'échapper, me fit soupçonner qu'il n'était pas plus aveugle qu'il ne lui convenait.

En rentrant dans le salon, je trouvai toute la société réunie autour du feu, et écoutant le curé qui était assis sur une chaise de chêne à dossier élevé, façonnée probablement par quelque artiste habile des temps passés : on était allé la chercher exprès pour lui dans la bibliothèque. De cet ancien meuble, qui s'accordait parfaitement avec la noirceur de son tein, il débitait des contes étranges sur les su-

perstitions populaires et les légendes du pays, qui lui étaient devenues familières dans le cours de ses recherches. Je suis même porté à croire que le vieil ecclésiastique n'était pas entièrement exempt de ces superstitions, comme il arrive quelquefois à ceux qui mènent une vie studieuse et solitaire dans un lieu sequestré, et qui s'appesantissent sur des ouvrages remplis de choses surnaturelles et merveilleuses. Il nous rapporta plusieurs conjectures des habitans du village, relativement à la statue du Croisé placée sur la tombe auprès de l'autel. Comme c'était le seul monument de cette espèce qui existât dans les environs, il avait toujours été regardé avec des sentimens superstitieux par les bonnes femmes du village. On prétendait que ce guerrier sortait de son tombeau et parcourait le cimetière pendant les nuits orageuses, surtout lorsqu'il tonnait. Une vieille femme, dont la chaumière touchait au cimetière, l'avait aperçu, à la clarté de la lune, à travers les vitraux de l'é-

glise, se promenant à grands pas dans la nef. On croyait que quelque offense à venger, ou un trésor caché tenaient les manes du défunt dans cet état d'inquiétude. Plusieurs insinuaient que le spectre gardait l'or et l'argent enfouis dans son sépulcre ; et l'on citait, à l'appui de cette assertion, l'histoire d'un vieux sacristain, qui essaya autrefois de pénétrer jusqu'au cercueil pendant la nuit, et reçut de la main de la statue un coup violent qui lui fit perdre l'usage de ses sens. Les esprits forts du village se moquaient de ces contes ; mais quand la nuit approchait, les plus hardis d'entre eux ne s'aventuraient qu'avec peine dans le sentier qui traversait le cimetière.

D'après ces anecdotes et d'autres qui furent ensuite racontées, le croisé paraissait être le héros de toutes les histoires de revenans du voisinage. Son portrait était aussi regardé par les domestiques comme renfermant quelque chose de surnaturel ; car ils remarquaient que dans toutes les parties de

la salle où ils allaient, il avait toujours les yeux fixés sur eux. La vieille femme du portier, qui était née, et avait été élevée au chateau, et qui était l'oracle des servantes, affirmait que dans sa jeunesse elle avait souvent entendu raconter que, la veille de la St.-Jean, époque à laquelle il est bien connu que les fantômes, les esprits et les fées se promènent et deviennent visibles, le croisé montait son cheval blanc, descendait du tableau, parcourait la maison, l'avenue, et se rendait à l'église pour visiter sa tombe. Dans cette occasion les portes de l'église s'ouvraient respectueusement d'elles-mêmes; ce qui n'était pas nécessaire; car il traversait des portes fermées, même des murs, et une des filles de basse-cour l'avait vu se rendre aussi mince qu'une feuille de papier, pour passer entre les barreaux de la grille du parc.

Toutes ces traditions étaient soutenues par l'écuyer. Bien qu'à l'abri de la superstition lui-même, il aimait à en voir les autres atteints

Il écoutait les contes de revenans des commères du voisinage avec la plus grande gravité, et la femme du portier était en haute faveur auprès de lui, à cause de son talent pour le merveilleux. Il lisait toutes les légendes et les anciens romans; et il regrettait beaucoup de ne pas les croire, car une personne superstitieuse, pensait-il, doit habiter une terre enchantée.

Tandis que nous prêtions l'oreille aux histoires du curé, nous fûmes tout-à-coup frappés par un bruit extraordinaire qui venait de la salle, et qui était accompagné du son d'une musique grossière, de cris et de rires enfantins. La porte s'ouvrit soudainement, et on vit entrer une troupe qu'on aurait pu prendre pour la suite de la reine des fées. L'esprit infatigable de maître Simon lui avait fait concevoir l'idée d'une mascarade de Noël. Il avait appelé à son aide l'étudiant et le jeune officier, qui aimant également tout ce qui pouvait occasionner du mouvement et de la joie, avaient de suite mis ses projets

à exécution. La vieille femme de charge avait été consultée; on avait saccagé les antiques garde-robes, et mis à contribution les reliques de toilettes qui n'avaient point vu le jour depuis plus d'une génération. Tous les jeunes gens s'étaient évadés du salon, et ils s'étaient déguisés tous de manière à imiter d'une façon burlesque une ancienne mascarade.

Maitre Simon conduisait l'avant-garde; il remplissait le rôle du *vieux Noël.* Il portait une énorme fraise, et son manteau court ressemblait au jupon de la femme de charge. Son chapeau aurait pu servir de clocher à l'église du village, et devait avoir figuré, sans doute, du temps des *Covenanters* (1). Au-dessous ressortait son nez resplendissant d'une teinte qui semblait être l'ouvrage des frimats de décembre. Il était accompagné de

(1) Membres de la ligue presbytérienne du temps de Cromwell. *(Note du traducteur.)*

la jeune espiègle aux yeux bleus, qui représentait *dame Mince-pie*; elle était habillée en brocard avec une vénérable magnificence; elle avait un long corsage, un chapeau pointu et des souliers à talons. Le jeune officier, déguisé en Robin Hood, portait un habit de chasse de vert de Kendal et un bonnet entouré d'un galon d'or.

Ce costume ne prouvait pas certainement qu'il eût fait de profondes recherches; mais on voyait qu'il visait au pittoresque, chose naturelle à un jeune homme qui est en présence de celle qu'il aime. La belle Julie lui donnait le bras en jolie villageoise, pour représenter la jeune *Marian*. Le reste de la troupe s'était métamorphosé de différentes manières. Les jeunes filles étaient couvertes des atours des antiques beautés de la maison de Bracebridge, et les jeunes gens, barbouillés de noir de bouchon, et portant de larges pans, des manches tombantes et d'immenses perruques, remplissaient les rôles de *Roast-*

Beef, de *Plumb-Pudding* et d'autres allégories usitées dans les anciennes mascarades. Ils étaient tous sous les ordres de l'étudiant, déguisé en *Misrule* (1), et j'observais qu'il exerçait avec sa baguette un malin pouvoir sur les petits personnages de la troupe.

L'arrivée de cette foule bizarre au son du tambour, d'après la vieille coutume, fut le signal d'une joie sans bornes. Maître Simon se couvrit de gloire par la dignité avec laquelle il dansa, en qualité de vieux Noël, un menuet avec l'incomparable *dame Mince-pie*. Il fut suivi d'une danse générale qui, par la singularité des costumes, aurait pu faire croire que les vieux portraits de la famille s'étaient détachés de leurs cadres pour y prendre part. Des siècles différens figuraient

---

(1) Pendant les fêtes de Noël, il y avait dans le palais du roi un Lord of Misrule, ou maître des divertissemens. Cette coutume était imitée chez tous les nobles, spirituels et temporels. (STOW.)

dans une chaîne ou dans un moulinet : les temps reculés faisaient des pirouettes et des rigaudons; et les jours de la reine Elisabeth faisaient la promenade entre deux rangs d'une suite de générations.

Le digne écuyer contemplait ces divertissemens et cette résurrection de sa garde-robe avec la bonhomie d'une joie enfantine : il riait et se frottait les mains sans écouter un mot de ce que disait le curé, bien que ce dernier disputât très-authentiquement sur la danse ancienne et majestueuse du paon, dont il prétendait que le menuet dérivait (1). Quant à moi, je me sentais animé par les scènes variées d'une gaîté innocente qui se passaient devant moi. On était inspiré en

(1) Sir John Hawkins dit, en parlant de cette danse : « C'est une danse grave et majestueuse. Les gentilshommes la dansaient avec leurs épées, les magistrats avec leurs robes, les pairs avec leurs manteaux, et les dames avec des robes à queue, dont les mouvemens ressemblaient à ceux du paon. »

ROSCOE.

S'élever au-dessus de la foule rampante, et s'immortaliser ainsi, voilà ce qu'on appelle véritablement vivre!

THOMPSON.

En débarquant à Liverpool, un étranger est d'abord conduit à l'athénée. Cet établissement est basé sur des institutions libérales et judicieuses; il renferme une bonne bibliothèque, un vaste salon de lecture; c'est le grand rendez-vous littéraire de l'endroit: qu'on y aille à toutes les heures on est sûr de le trouver rempli de graves personnages, profondément absorbés dans l'étude des papiers-nouvelles.

Un jour que je m'étais rendu dans cette assemblée de savans, mon attention fut attirée par une personne qui y entrait en même-

temps. C'était un homme avancé en âge. Sa taille élevée devait avoir été jadis imposante, mais le temps l'avait un peu courbé : sa noble physionomie, dans le genre romain, aurait pu plaire à un peintre. De légères rides indiquaient que des pensées profondes avaient sillonné son front : son œil resplendissait du feu d'une âme poétique ; et son extérieur désignait un être supérieur à la foule empressée qui l'environnait.

Je m'informai de son nom ; l'on m'apprit qu'il s'appelait *Roscoe*. Je m'écartai par un sentiment involontaire de vénération : je voyais donc un auteur célèbre, un de ces hommes dont la voix retentit aux confins de la terre, et dont l'esprit m'a entretenu jusque dans les solitudes de l'Amérique. Accoutumés comme nous le sommes dans notre pays, à ne connaître les écrivains européens que par leurs ouvrages, nous ne pouvons concevoir qu'ils soient occupés comme les autres hommes d'intérêts vulgaires et sordides, ni qu'ils soient

obligés de se heurter avec la foule des esprits ordinaires dans les sentiers poudreux de la vie : ils se présentent à notre imagination comme des êtres supérieurs, resplendissant des émanations de leur propre génie, et couronnés par l'auréole de la gloire littéraire.

Mes idées poétiques furent par conséquent choquées d'abord, en trouvant l'élégant historien des Médicis confondu avec des trafiquans affairés : mais c'est des circonstances et de la position dans lesquelles s'est trouvé M. Roscoe, que dérivent ses plus grands droits à notre admiration. Il est intéressant de voir combien certains esprits se forment en quelque sorte d'eux-mêmes; s'élevant malgré tous les désavantages, et se frayant une route solitaire à travers mille obstacles. La nature semble se plaire à tromper les efforts de l'art qui voudrait faire réussir la médiocrité; elle se glorifie au contraire de la vigueur et du coloris des productions du hasard : elle confie au vent les semences du génie; quelques-

unes peuvent périr sur des roches arides; d'autres peuvent être étouffées par les épines et les ronces d'une adversité prématurée : mais de temps en temps il en est qui prennent racine jusque dans les crevasses des rochers, qui s'élèvent sous l'influence d'un soleil vivifiant, et ombragent des beautés de leur végétation le lieu stérile où elles ont pris naissance.

C'est ce qui est arrivé à M. Roscoe. Il naquit dans un lieu peu convenable à l'accroissement d'un talent littéraire; dans le chef-lieu du commerce, sans fortune, sans parens, sans protection : inspiré, soutenu par son propre génie, il ne dut son instruction qu'à lui seul.

Il surmonta tous les obstacles, et atteignit l'élévation à laquelle il aspirait. Devenu un des ornemens de sa nation, il employa toute la force de ses talens et de son influence à la prospérité et à l'embellissement de sa ville natale.

C'est, à la vérité ce dernier trait de son

caractère qui l'a rendu surtout intéressant à mes yeux, et qui m'a engagé à le désigner plus particulièrement à mes compatriotes. Quelque éminent que soit son mérite littéraire, il n'est après tout qu'un des nombreux auteurs distingués de cette nation éclairée : mais ces derniers ne vivent en général que pour leur renommée, ou pour leurs plaisirs. Leur vie privée ne présente aucune leçon au monde, ou ne lui offre qu'une preuve humiliante de la faiblesse et de l'inconséquence humaines : ils aiment à se dérober au bruit et aux habitudes ordinaires d'une existence active, pour s'entourer de tout l'égoïsme des occupations littéraires, et pour se livrer aux jouissances exclusives de l'étude.

M. Roscoe, au contraire, n'a profité d'aucun des priviléges accordés au talent. Il n'a pas renfermé son univers dans ses pensées et son imagination, il s'est fait un devoir de parcourir les routes fréquentées de ce monde, de les embellir de plantations qui offrissent de

l'ombrage au pélerin ou au voyageur qui veut se reposer dans sa course. Il a creusé de pures fontaines où l'homme laborieux peut se délasser des fatigues de la chaleur du jour, et étancher sa soif à leurs sources vivifiantes. Toutes ses actions sont empreintes d'une *beauté journalière :* les hommes peuvent les méditer pour devenir meilleurs : elles n'offrent point d'exemple d'une perfection orgueilleuse et presque inutile, parce qu'on ne peut pas l'atteindre. Sa vie présente une peinture de vertus actives simples et imitables, qui sont à la portée de tous les hommes, mais que peu d'entre eux exercent, et qui feraient de ce monde un paradis.

Sa vie privée est particulièrement digne d'exciter l'attention des citoyens occupés de notre jeune patrie, où l'accroissement de la littérature et des arts élégans est relatif à celui des besoins journaliers. En Amérique, personne ne fera l'entier sacrifice de son temps et de ses richesses pour contribuer aux sciences,

qui ne peuvent pas même espérer d'y rencontrer les encouragemens d'une protection illustre. Quelques individus intelligens, et animés d'un esprit public, leur consacreront seuls des momens arrachés à la poursuite des intérêts de ce monde.

Roscoe a montré quels avantages un esprit supérieur peut procurer à son pays pendant ses momens de loisirs, et comment il peut donner son cachet aux objets qui l'environnent. De même que son Laurent de Médicis, qu'il semble regarder comme un des modèles qu'offre l'antiquité, il a entrelacé l'histoire de sa vie avec celle de sa ville natale : il a basé sa renommée sur les monumens de ses vertus. Partout où vous allez à Liverpool vous apercevez les traces de ses pas dans ce qui est élégant et libéral. Le trafic a été pour lui le canal des richesses ; il en a fait couler des ruisseaux bienfaisans pour rafraîchir les champs de la littérature. Par son exemple et ses efforts constans il a effectué cette union

du commerce et des travaux de l'esprit, qu'il vante avec tant d'éloquence dans un de ses derniers écrits. Il a prouvé combien dans la pratique on peut les faire accorder ensemble, les améliorer réciproquement. Les belles institutions littéraires et scientifiques qui donnent une si haute réputation à Liverpool, et une si grande impulsion à l'esprit public, doivent pour la plupart leur origine ou leur prospérité à M. Roscoe; et quand on considère l'accroissement rapide de l'opulence et de la grandeur de cette ville, qui promet de rivaliser par son importance commerciale avec la métropole, l'on s'apercevra qu'en excitant parmi ses habitans le désir d'un perfectionnement moral, il a rendu de grands services à la cause de la littérature anglaise.

En Amérique, nous ne connaissons M. Roscoe que comme auteur; à Liverpool, on parle du banquier. On me dit qu'il avait fait des affaires malheureuses. Je ne pus le plaindre, comme je l'entendis faire par plusieurs

hommes riches. Je le considérais comme trop au-dessus de ma pitié. Ceux qui vivent seulement pour le monde, et dans le monde, peuvent être anéantis par les coups de l'adversité; mais un homme comme Roscoe ne peut pas être dominé par les caprices de la fortune; ils l'obligent seulement à recourir aux ressources de son esprit et à se concentrer dans la supériorité de ses propres pensées : il ne dépend pas du monde qui l'entoure. Il vit avec les générations passées et futures; l'antiquité lui fournit l'objet de recherches studieuses, et la postérité lui montre la gloire qui s'avance. Pour un tel esprit la solitude est l'état le plus heureux. Il est alors visité par ces méditations sublimes, véritables alimens des âmes élevées, semblables à la manne envoyée par le Ciel dans les déserts de ce monde.

Tandis que mes sensations étaient éveillées sur ce sujet, mon étoile voulut que j'obtinsse de plus amples renseignemens de M. Roscoe. Une personne de ma connaissance me servait

de guide dans une promenade à cheval que je faisais aux environs de Liverpool. Il tourna tout à coup, passa une barrière et entra dans un parc. Nous arrivâmes auprès d'une maison spacieuse, bâtie en pierre de taille et d'une architecture grecque. Le style n'était pas du goût le plus pur; cependant elle avait un air d'élégance, et la situation en était délicieuse. En face était une belle pelouse en pente douce, entourée de bouquets d'arbres disposés de manière à rompre la monotonie d'une campagne fertile et uniforme, et à répandre de la variété dans le paysage. L'on apercevait la Mersey roulant ses eaux paisibles à travers les vertes prairies, et les montagnes Galloises dont les cimes s'unissaient aux nuages et se perdaient dans le lointain en bordant l'horizon.

C'était la résidence favorite de Roscoe pendant les jours de sa prospérité. Cette maison qui avait été le séjour de l'hospitalité et la retraite d'un sage, était maintenant silencieuse

et abandonnée. Les fenêtres du cabinet, qui donnent sur le plus beau paysage, étaient fermées; la bibliothèque avait disparu. Deux ou trois personnes, d'un aspect assez triste, erraient autour de l'endroit. Mon imagination en créa des huissiers. Mes sentimens étaient les mêmes que ceux que j'aurais éprouvés si, en visitant quelque ancienne fontaine classique, dont les eaux pures coulaient jadis sous un ombrage sacré, je l'eusse retrouvée desséchée et devenue le repaire des lézards et des crapauds, seuls habitans de ses marbres brisés.

Je m'informai du sort de la bibliothèque de Roscoe. Elle avait été composée de livres rares et étrangers, et il avait tiré de plusieurs d'entre eux des matériaux pour ses histoires italiennes. J'appris qu'elle avait été vendue à l'encan, et qu'elle était entièrement dispersée. Les habitans du voisinage s'étaient rendus en foule à cette vente, comme ceux qui accourent sur le rivage où un vaisseau majestueux

vient d'être brisé, pour en arracher quelques débris. Si un pareil spectacle pouvait faire naître des idées plaisantes, on tirerait quelques rapprochemens comiques sur cette étrange irruption dans les domaines de la science. On croirait voir des pygmées contemplant l'armure d'un géant, et se disputant des glaives qu'ils ne pourraient soulever. Nous nous représenterions des troupes de spéculateurs, délibérant d'un œil avide sur la riche reliure d'un ancien auteur, ou bien l'air important avec lequel un acheteur ignorant essaye de faire connaissance avec l'emplette qu'il a faite.

Cet épisode dans l'histoire des malheurs de M. Roscoe ne peut manquer d'intéresser des esprits studieux. Sa séparation d'avec ses livres a touché chez lui une des cordes les plus sensibles, et c'est dans ses malheurs la seule circonstance qui aît pu attirer l'attention de sa Muse. L'homme instruit connaît seulement combien ces silencieux, mais élo-

quens compagnons de nos pensées et de nos instans nous deviennent chers dans l'adversité. Quand tous les objets qui brillaient autour de nous dans le monde nous paraissent de l'alliage, eux seuls retiennent encore leur valeur intrinsèque. Quand nos amis se refroidissent et que notre commerce avec eux se borne à un échange de civilités inutiles, nos livres ont toujours pour nous le même aspect que dans les temps les plus heureux; ils nous consolent par cette véritable amitié qui ne trompe jamais l'espérance et n'abandonne jamais l'infortune.

Je ne veux ici blâmer personne; mais si les habitans de Liverpool avaient été convaincus de ce qu'ils devaient à M. Roscoe et à eux-mêmes, jamais sa bibliothèque n'aurait été vendue. On alléguera sans doute des raisonnemens vulgaires qu'il serait facile de combattre; mais il me paraît certain qu'il s'est rarement présenté une occasion où l'on pût

mieux consoler une âme noble, luttant contre le malheur.

Il est difficile cependant d'apprécier tout le mérite d'un homme de génie, quand nous le voyons journellement. On le confond alors avec le reste des hommes ; ses grandes qualités perdent leur nouveauté, et nous devenons trop familiers avec les matériaux ordinaires qui forment la base même des caractères les plus élevés.

Quelques-uns des concitoyens de M. Roscoe peuvent le regarder simplement comme un homme d'affaires, d'autres comme un politique ; tous le voient adonné aux mêmes occupations qu'eux, et peut-être surpassé par eux sur plusieurs points de la vie commune. Même cette simplicité aimable et ce caractère dégagé d'ostentation qui donnent une grâce inexprimable au grand écrivain, peuvent le faire méconnaître par quelques esprits grossiers, qui ne savent pas que le

véritable mérite est toujours dépouillé de clinquant et de prétentions.

Mais l'homme de lettres qui parlera de Liverpool en parlera toujours comme du séjour de Roscoe. Le voyageur éclairé qui visite la ville s'informe où l'on peut voir Roscoe. C'est le fanal littéraire de ce pays ; il y guide le savant étranger ; semblable à la colonne de Pompée, dans Alexandrie, il domine tout ce qui l'environne de sa dignité classique.

On sera peut-être curieux de connaître le sonnet adressé par M. Roscoe à ses livres, en se séparant d'eux. Si quelque chose peut ajouter au charme, aux pensées pures et élevées qui y sont déployées, c'est la conviction qu'il n'est pas une production de l'imagination, mais une copie fidèle des sentimens de l'auteur.

A MES LIVRES.

Celui qui est forcé de quitter ses amis,

sent les regrets qu'il éprouve adoucis par l'espérance de les retrouver bientôt, et de jouir de nouveau de leurs sourires. Il émousse ainsi la pointe du dard de l'affliction. De même, je vous quitte sans être abattu, mes compagnons chéris, rois des sciences sublimes, maîtres de la sagesse, qui jadis charmiez l'ennui de mes longues heures, et embellissiez tous mes travaux.

Avant que quelques courtes années, quelques jours, quelques heures se soient écoulés, le crépuscule d'une saison plus heureuse peut briller pour moi, et je puis espérer d'être rendu à votre amitié sacrée.

Quand, dégagé de son enveloppe, l'esprit exerçant un pouvoir sans limites, entretiendra des communications directes avec l'esprit, et que les âmes qui ont entre elles de l'affinité se retrouveront pour ne plus se séparer, alors aussi je ne vous quitterai plus.

LE PÊCHEUR.

> Ce jour là la nature semblait en proie à l'amour. Les oiseaux faisaient entendre leur chant mélodieux. Mon ami, assis sur le bord de la rivière, attendait patiemment que quelque poisson vînt agiter sa ligne tremblante.
>
> H. Wotton

On prétend que la lecture de Robinson Crusoé a engagé plus d'un malheureux enfant à fuir sa famille pour courir les dangers de la mer. Je soupçonne que la plupart de ces dignes personnages que nous voyons errer une ligne à la main, le long d'une rivière, doivent, par la même raison, attribuer l'origine de leur goût aux pages séduisantes de l'honnête Isaac Walton. Je me rappelle qu'après avoir étudié son *Guide du Pêcheur*, il y a quelques années, en Amérique, avec plusieurs de mes amis, nous fûmes tous possédés de la manie de la pêche. C'était pen-

dant l'hiver, mais dès que la saison nous fut propice, et que le printemps fut avancé, nous prîmes chacun une ligne, et nous nous mîmes à parcourir les campagnes en faisant autant d'extravagances que Don Quichotte après avoir lu ses histoires de chevalerie.

L'un d'entre nous égalait, par son attirail, le chevalier de la Triste-Figure. Il était équipé de pied en cap pour cette expédition champêtre. Il portait un habit de futaine à grands pans, couvert d'une cinquantaine de poches, une paire d'énormes souliers, des guètres en peau, un panier pour le poisson, une ligne brevetée, un filet, et vingt autres objets qu'on ne trouve que dans l'arsenal du véritable pêcheur. Ainsi préparé pour l'entreprise, il excita autant d'étonnement parmi les paysans, qui n'avaient jamais vu un pêcheur en grand costume, que le héros de la Manche, couvert de son armure, parmi les chevriers de la Sierra-Morena.

Notre premier essai eut lieu sur le bord

d'un petit torrent, dans les hautes terres de l'Hudson; endroit peu favorable pour mettre en exécution cette tactique savante inventée sur les rives veloutées des ruisseaux anglais. Ce torrent était du nombre de ceux qui répandent dans nos solitudes romantiques ces beautés cachées qui suffiraient pour faire le sujet d'un volume, sous la plume d'un amateur du pittoresque. Tantôt il s'élançait de rocher en rocher, formant des petites cascades ombragées par les rameaux flexibles des arbres voisins; tantôt il mugissait dans une gorge profonde située dans l'épaisseur de la forêt, qu'il faisait retentir du fracas de ses ondes; de là il s'étendait tout à coup en une nappe tranquille, et poursuivait sa paisible carrière; de même que j'ai vu une femme colère remplir sa maison de cris, et paraître ensuite à la face du monde le sourire sur les lèvres et la douceur dans les yeux.

Combien ce ruisseau paraissait attrayant, lorsqu'il serpentait à travers les prés de la

vallée ! le tintement des sonnettes des troupeaux ou le gémissement des arbres de la forêt voisine, s'écroulant sous la coignée du bûcheron, venaient seuls se mêler à son murmure.

Je ne me suis jamais signalé dans aucun exercice qui demandât de la patience ou de l'adresse : après avoir pêché une demi-heure, j'eus entièrement épuisé ce plaisir, et je me convainquis de la vérité de l'assertion d'Isaac Walton : que l'on doit naître pêcheur, ainsi qu'il faut naître poète. Au lieu d'accrocher les poissons avec l'hameçon, je m'en piquais les doigts, je perdais l'amorce, j'embarrassais ma ligne dans les arbres, et je finis par la briser. J'abandonnai alors, plein de désespoir, mon premier projet, je passai toute la journée sous les arbres à lire le bon Isaac, persuadé que j'avais été séduit par sa simple éloquence et son amour pour les amusemens champêtres, mais nullement par la passion de la pêche. Mes compagnons cependant furent plus longs

à être détrompés; je crois les voir encore marcher furtivement le long du ruisseau, dans les endroits où il était le moins ombragé et bordé seulement par des petits arbrisseaux; j'entends encore le cri du butor qu'ils troublaient dans sa retraite; l'alcyon les contemplait des branches dessechées sur lesquelles il se reposait; la tortue se laissait glisser du rocher où elle se chauffait au soleil; et la grenouille, frappée d'une terreur panique à leur approche, allait répandre l'alarme parmi les habitans des ondes.

Je me rappelle aussi qu'après que nous nous fûmes fatigués pendant la plus grande partie du jour, sans le moindre succès, en dépit de nos admirables instrumens, un rustaud descendit des montagnes avec une ligne faite d'une branche à laquelle pendaient quelques aunes de ficelle. Une épingle pliée en deux lui servait d'hameçon, et un ver était son amorce. Il prit, en moins d'une demi-heure, plus de poissons que nous n'en avions vu approcher de nous dans la journée.

Mais j'ai surtout présent à l'esprit le bon repas que nous fîmes à l'ombre d'un hêtre, sur les bords d'une source limpide qui s'échappait du flanc de la montagne. Après le dîner, je m'étendis sur le gazon, bâtissant des châteaux en Espagne, jusqu'à ce que je m'endormis enfin. Toutes ces réflexions peuvent paraître oiseuses; mais elles se retracent dans ma pensée comme le motif d'un morceau de musique, et elles m'ont été suggérées par un spectacle intéressant dont je fus dernièrement le témoin.

Comme je me promenais un matin sur les rives de l'Alun, rivière charmante qui sort des montagnes Galloises et se jette dans la Dee, mon attention se fixa sur un groupe de personnes assises sur le bord de l'eau. En m'approchant je vis qu'il était composé d'un vieux pêcheur et de deux jeunes paysans. Le premier avait une jambe de bois, des vêtemens propres, mais couverts de pièces et qui désignaient une pauvreté honnête et décente.

Son visage indiquait qu'il avait essuyé plus d'un orage, mais que la tempête s'était maintenant appaisée ; sa bouche ridée avait contracté l'habitude de sourire ; des boucles argentées flottaient sur son cou ; il avait enfin l'air d'un philosophe joyeux disposé à prendre le monde tel qu'il est. Un de ses compagnons était déguenillé, ressemblait à un véritable braconnier, et aurait pu, j'en suis sûr, trouver pendant la nuit la plus sombre le chemin des viviers de tous les seigneurs du voisinage ; l'autre était grand, et sa taille mince et gauche lui donnait la tournure d'un petit maître campagnard. Le vieillard était occupé à examiner la mâchoire d'une truite qu'il venait d'attraper, afin de découvrir quels insectes on devait employer pour amorce. Il donnait sur ce sujet des leçons à ses acolytes, qui l'écoutaient avec une grande déférence.

J'ai toujours eu un certain penchant pour les pêcheurs depuis que j'ai lu Isaac Walton. Ce sont, dit-il, des hommes d'un esprit doux

et pacifique. Je crus discerner dans le vieillard qui était près de moi une preuve de ce que j'avais lu. Il y avait dans ses regards un air de contentement qui m'attirait vers lui. Je ne pus m'empêcher d'admirer la manière dont il marchait le long de la rivière, brandissant sa ligne dans les airs de crainte qu'elle n'accrochât les buissons, et l'adresse avec laquelle il lançait l'hameçon, le laissant aller parfois au gré du courant, ou le jetant dans ces creux où les truites aiment à se cacher. Pendant ce temps, il donnait des leçons à ses deux disciples, leur montrant comment ils devaient diriger leurs lignes, attacher leurs amorces, et les faire jouer sur la surface de l'eau. La contrée était de ce genre pittoresque que Walton aime à décrire ; c'était sur la lisière de la grande plaine de Cheshire, près de la belle vallée de Gessford, où les montagnes galloises s'élèvent du sein des vertes prairies. Le temps était doux et serein ; et, par intervalles, la terre était raffraichie par une pluie bien-

faisante qui la couvrait de gouttes brillantes.

J'entrai en conversation avec le vieillard, et j'en fus tellement satisfait, que, sous le prétexte de recevoir des instructions dans son art, je restai avec lui presque tout le jour, errant sur le bord de la rivière et écoutant ses discours. Il était d'un naturel communicatif, et avait cette humeur causeuse qu'on acquiert dans un âge avancé. Je présume, en outre, qu'il était flatté d'avoir l'occasion de déployer sa science. Quel est celui qui n'aime pas de temps en temps à remplir le rôle de sage?

Il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse; il avait passé quelques années en Amérique; il était entré dans le commerce à Savannah, et avait été ruiné par l'imprudence de son associé; il avait ensuite éprouvé beaucoup de vicissitudes dans la vie, jusqu'à ce qu'il entra dans la marine et eut la jambe emportée par un boulet de canon à la bataille de Camperdown. Ce fut réellement la seule fois que la fortune le favorisa, car cet accident lui fit ob-

tenir une pension qui, jointe à une petite terre, lui rapportait environ quarante guinées par an. Il s'était retiré dans son village où il vivait indépendant et tranquille, et il consacrait tous ses momens à la noble occupation de la pêche.

Je découvris qu'il avait lu attentivement Isaac Walton, et qu'il imitait sa franchise naïve et ses heureuses dispositions. Bien qu'il eût été ballotté dans le monde, il l'aimait et l'admirait néanmoins. Bien qu'il eût éprouvé le même sort dans chaque pays qu'une pauvre brebis en passant près d'une haie ou d'un arbrisseau, il parlait de chaque nation avec impartialité, comme s'il n'avait jamais envisagé que le bon côté des choses. C'est le seul homme que j'aie rencontré qui, après avoir essuyé des malheurs en Amérique, eût assez de bonne foi et de magnanimité pour se les attribuer sans maudire le pays. Le jeune garçon qui pêchait sous ses ordres était le fils et l'héritier d'une grosse et vieille veuve qui tenait l'hôtel du village. Ce jeune homme ayant de

belles espérances, était courtisé par tous les personnages oisifs de l'endroit. Il est probable que le vieux pêcheur, en le prenant sous sa tutelle, visait à se faire accorder une place privilégiée dans le cabaret, et à se faire donner *gratis* quelques verres de bière.

Si nous pouvions oublier, comme les pêcheurs ne le font que trop souvent, les tourmens que l'on fait souffrir aux vers et aux insectes que l'on attache à l'hameçon, il y aurait dans la pêche quelque chose qui tendrait à exciter de la douceur dans l'esprit et de la sérénité dans l'âme. Comme les Anglais sont méthodiques, même dans leurs plaisirs, et sont très-savans dans l'art des exercices champêtres, cet amusement a été assujetti par eux à des règles et à un système. A la vérité, celui-ci s'adapte à l'aspect agréable des campagnes anglaises, où l'on a fait disparaître toutes les âpretés de la nature. Il est délicieux d'errer sur les bords de ces ruisseaux limpides qui serpentent comme des veines d'ar-

gent au sein de cette contrée charmante : ils contribuent par fois à la fécondité d'un champ ; ils ajoutent tantôt à l'ornement d'un jardin ; ils coulent à travers de riches prairies, dont les beaux tapis de verdure sont émaillés de fleurs odoriférantes ; ils traversent les villages et les hameaux, et de là se cachent parmi des ombrages épais. La beauté de la nature, et la tranquillité qu'exige la pêche, nous excitent à la méditation : nos pensées ne sont alors interrompues que par le gazouillement d'un oiseau, les chants éloignés d'un villageois, ou peut-être par le bruit qu'occasionne un poisson s'élançant hors de l'eau paisible, et nageant ensuite à la surface transparente.

« Quand je veux me satisfaire, dit Isaac Walton, et augmenter ma confiance dans le pouvoir et la sagesse de la Providence, je m'égare dans les prairies, sur les bords de quelque ruisseau ignoré ; là, je contemple le lys qui croît sans culture, et les nombreuses productions qui ont été, non-seulement

créées par la bonté du Dieu de la nature, mais nourries par des moyens inconnus à l'homme; alors je crois au Tout-Puissant. »

En me séparant du vieux pêcheur je m'informai du lieu de sa résidence. Quelques jours après, passant près du village, j'eus la curiosité d'aller le voir. Je le trouvai dans une petite chaumière, ne renfermant qu'une seule chambre, qui offrait un parfait modèle d'ordre et d'arrangement. Sa demeure était située près de la lisière du village, sur un vert monticule, un peu écarté de la route : en face était un petit jardin bien fourni en plantes potagères, et orné de quelques fleurs; sa maison était entourée de chèvre-feuilles; un vaisseau, faisant l'office de girouette, était placé sur le haut du toit; l'intérieur de la cabane indiquait quel avait été le premier état du possesseur, dont les idées sur les arrangemens d'un ménage avaient pris naissance sur le tillac d'un vaisseau de ligne : un hamac était attaché au plafond; au milieu de la

chambre pendait un petit navire qu'il avait construit lui-même ; deux ou trois chaises, une table, et un grand coffre composaient son mobilier : il avait collé sur les murs des chansons de marins, et quelques images de combats sur mer, parmi lesquels la bataille de *Camperdown* tenait une place distinguée. La cheminée était décorée de coquillages ; au-dessus paraissait un cadran, placé entre deux figures en bois représentant deux amiraux. Les instrumens pour la pêche étaient rangés avec soin sur des clous. Sa bibliothèque consistait en une bible recouverte en canevas, en un volume de voyage, un almanach nautique, un recueil de chansons, et un livre sur la pêche, dont il avait fait un fréquent usage. Un gros chat noir et borgne, et un perroquet, qu'il avait apprivoisé et élevé lui-même dans le cours de ses voyages, étaient ses seuls compagnons : le perroquet répétait un grand nombre de termes de marine avec l'accent d'un vieux pilote : enfin cette habi-

tation me rappela celle du célèbre Robinson-Crusoé. Je trouvai le pêcheur assis sur un banc, fumant sa pipe en respirant l'air du soir : son chat jouait sur le seuil de sa porte, et son perroquet faisait mille tours dans un anneau de fer placé au centre de sa cage.

Cet homme vénérable avait pêché toute la journée; il me rendit compte de ses exploits avec autant d'exactitude qu'un général qui fait la narration d'une campagne; il s'animait surtout en racontant la manière dont il s'était emparé d'une grosse truite qui lui avait fait déployer tout son art, et qu'il avait envoyée comme un trophée à la veuve qui tenait l'auberge.

Qu'il est doux de contempler une heureuse vieillesse, et de voir à l'abri, dans un port assuré, vers la fin de sa vie, un homme respectable, qui a été ballotté par les tempêtes de l'adversité ! Celui-ci trouvait cependant en lui-même la source de son bonheur, qu'il avait su rendre indépendant des événemens,

car il possédait cette bonté inaltérable qui est le don le plus précieux du Ciel, qui se répand comme un beaume sur les pensées les plus pénibles, et qui tient l'esprit en équilibre au milieu des orages de l'existence.

En prenant des informations sur ce vieillard, j'appris qu'on le chérissait dans le village, et qu'il était l'oracle des habitués du cabaret, qu'il charmait par ses chansons, et qu'il étonnait de même que *Sindbad* par ses histoires sur des terres inconnues, sur des combats et des naufrages.

Les gentilshommes du voisinage en faisaient le plus grand cas; il avait appris à plusieurs d'entre eux l'art de la pêche; il était le bien-venu dans leurs cuisines; il passait ainsi paisiblement sa vie, pêchant presque toujours sur le bord des rivières quand le temps et la saison étaient favorables. Quand il restait chez lui, il préparait des filets, des amorces, des lignes; en un mot tout ce qui lui était nécessaire, ainsi qu'à ses disciples, pour la pêche prochaine.

Il ne manquait pas de se rendre à l'église tous les dimanches; bien qu'il eût l'habitude de s'endormir au sermon. Il avait particulièrement recommandé qu'on l'enterrât dans une verte pelouse qu'il pouvait apercevoir de sa place lorsqu'il était à l'église, endroit qu'il avait choisi dès son enfance, et auquel il avait souvent pensé lorsque, éloigné de sa demeure, il se voyait sur une mer orageuse, en danger de devenir la proie de quelque monstre marin : c'était le lieu de la sépulture de son père et de sa mère.

Je m'arrête, car je craindrais de fatiguer le lecteur; mais je n'ai pu m'empêcher de tracer le portrait de ce digne vieillard, qui m'a plus que jamais inspiré du goût pour la théorie de son art, bien que je craigne de ne jamais déployer d'adresse dans la pratique.

LA LEGENDE DE SLEEPY-HOLLOW.

> C'était une terre agréable, où l'on se sentait bientôt appesanti par le sommeil, où les songes voltigeaient devant les yeux à moitié fermés, où l'imagination transformait en palais enchantés les nuages fuyant d'un ciel enchanteur.
>
> ANONYME.

Au fond d'une de ces anses que forment les sinuosités de l'Hudson sur sa rive orientale, dans cet endroit spacieux de la rivière, appelé par les anciens navigateurs hollandais le Tappaan-Zee, où ils avaient la précaution de diminuer leurs voiles et d'implorer la protection du bon St.-Nicolas, est le bourg pittoresque de Greensburgh, nommé aussi Tarry-Town (1). Ce nom lui fut, dit-on, donné autrefois par les bonnes ménagères de la campagne voisine, à cause de la propension incorrigible

(1) Tarry veut dire s'amuser, s'arrêter.

que leurs maris avaient à s'arrêter au cabaret les jours de marché. Je ne réponds pas du fait, mais j'en fais seulement mention par exactitude.

A trois milles environ de ce bourg est une petite vallée ou plutôt une gorge resserrée entre de hautes montagnes. C'est un des endroits les plus séquestrés du monde : il est arrosé par un petit ruisseau dont le murmure vous endort insensiblement. Le chant d'une caille ou d'un pivert est le seul bruit qui vienne parfois troubler la tranquillité de ces lieux.

Je me rappelle qu'étant enfant, mon premier exploit à la chasse aux écureuils eut lieu dans un bois de noyers qui ombrage un des côtés de la vallée. Je le parcourais à midi, quand toute la nature semble plongée dans le repos; je fus effrayé par la détonation de mon fusil qui vint le troubler, et qui fut répétée par les échos d'alentour. Si jamais je désire un asile où je puisse me dérober au monde

et à ses plaisirs pour livrer à mes rêveries le reste de mon existence, je n'en connais pas qui semble promettre une retraite plus agréable que ce petit vallon.

D'après le silence qui y règne, et le caractère particulier de ses habitans, qui descencendent des premiers colons hollandais, il est connu depuis long-temps sous le nom de Sleepy-Hollow (1), et ses rustiques habitans sont appelés enfans de Sleepy-Hollow dans toute la contrée environnante. Une influence soporifique semble régner sur cette terre, et se mêler à son atmosphère; quelques-uns disent qu'elle fut ensorcelée par un docteur Allemand, lors de l'origine des colonies; d'autres, qu'un vieux chef Indien, prophète ou magicien de sa tribu, y tenait ses sabbats avant que le pays fût découvert par maître Herrick Hudson. Il est certain que le vallon

(1) Sleepy-Hollow veut dire littéralement vallée assoupissante.

est toujours sous la domination d'un pouvoir surnaturel qui plonge tous ceux qui y viennent errer dans une rêverie continuelle. Les braves gens qui l'habitent sont sujets à des extases et à des visions; ils voient souvent des apparitions étranges, entendent le son de la musique, ou des voix confuses dans les airs. On y parle de revenans, de superstitions; les étoiles y tombent, les météores y brillent plus souvent que partout ailleurs; et les démons semblent en faire le théâtre favori de leurs jeux.

Cependant le principal esprit errant de cette région enchantée, esprit qui paraît être le souverain de toutes les puissances surnaturelles, est l'ombre d'un homme sans tête, monté sur un cheval. On dit que c'est un soldat hessois, dont la tête fut emportée par un boulet de canon dans quelque bataille, pendant la guerre de l'indépendance. Les habitans le voient constamment galoper au milieu de l'obscurité de la nuit, comme s'il

était porté sur les ailes des vents. Ses promenades ne se bornent pas à la vallée, mais s'étendent aux routes adjacentes, et surtout aux environs d'une église qui n'est pas éloignée. Les historiens les plus authentiques du pays, qui ont pris la peine de rassembler les faits épars sur le compte du spectre, assurent que le corps du soldat ayant été enterré dans le cimetière, il revient la nuit pour aller sur le champ de bataille à la recherche de sa tête, et que la promptitude avec laquelle il traverse quelquefois SleepyHollow, semblable au souffle du vent de nuit, doit être attribuée à ce qu'il s'est arrêté trop longtemps, et qu'il s'empresse de rejoindre le cimetière avant la pointe du jour.

Tel est le récit le plus accrédité de cette superstition qui a fourni le sujet de plus d'un conte étrange dans cette terre de merveilles : le spectre n'y est connu que par le nom du cavalier sans tête de Sleepy-Hollow.

Il est remarquable que cette inclination

dont j'ai déjà parlé pour tout ce qui est surnaturel, ne se borne pas à ceux qui sont nés dans la vallée, mais est commune encore à tous les individus qui y résident. Aussi éclairés qu'ils aient pu l'être avant d'entrer dans cette région enchantée, ils sont sûrs, en respirant l'influence magique de l'air, de devenir visionnaires, d'avoir des songes, et de contempler des apparitions.

J'aime à parler de ce paisible lieu; car c'est dans ces petites vallées hollandaises, enclavées dans le vaste territoire de New-York, que la population, les manières et les coutumes demeurent fixes, tandis que le torrent des émigrations et des nouveautés, qui opère tant de changemens dans ce pays inconstant, coule auprès d'elle sans être remarqué. Ces vallons ressemblent à ces petites cavités, remplies d'une eau dormante, qui bordent un ruisseau rapide; des fétus de paille ou de petites branches restent paisiblement à l'ancre dans ces espèces de ports, sans être atteints

par la force du courant. Plusieurs années se sont écoulées depuis que je n'ai parcouru les bois silencieux de Sleepy-Hollow; cependant je suis presque certain que j'y retrouverai encore les mêmes arbres, et les mêmes habitans, végétant sous leur ombrage.

Dans cette retraite de la nature, habitait à une époque reculée de l'histoire américaine, (c'est-à-dire, il y a environ trente ans), un digne homme appelé Ichabod Crane. Il demeurait à Sleepy-Hollow, où il instruisait les enfans du voisinage. Il était né dans le Connecticut, pays qui inonde les États-Unis de légions de bûcherons et de maîtres d'école, qui s'échappent chaque année de ses frontières, les uns pour venir détruire les forêts, et les autres le bon sens. Le nom de Crane (1) s'appliquait assez bien à sa personne. Il était grand, mais extrêmement maigre; ses épaules étaient étroites, ses jam-

(1) Crane veut dire Grue.

872735

bes et ses bras d'une longueur extrême, ses mains dépassaient ses manches d'une toise; ses pieds auraient été assez larges pour servir de pelles; enfin tous ses membres paraissaient décrochés. Sa tête était petite, aplatie au sommet; ses oreilles larges, et ses yeux verts paraissaient vitrifiés. Son nez, aussi long que le bec d'une bécassine, ressemblait à une girouette perchée sur son cou, aussi long qu'un fuseau.

Lorsque, pendant un jour orageux, on le voyait parcourir à grands pas le penchant de la montagne, avec ses habits flottant autour de lui, il ressemblait au génie de la famine descendant sur la terre, où à un de ces épouvantails placé dans les jardins, qui serait tout à coup devenu animé.

L'école était un bâtiment peu élevé, construit en bois, et renfermant une seule pièce; les fenêtres étaient en partie vitrées, et en partie bouchées par des feuilles de vieilles copies. Quand il n'y avait personne, la porte

était très-ingénieusement fermée par une tresse d'osiers, et les contrevents par des étais; de sorte qu'un voleur pouvait y entrer très-facilement, mais il aurait été très-embarrassé d'en sortir. Cette idée avait été probablement calquée par l'architecte Yost-Van-Houten, sur la forme des pots dont on se sert pour prendre les anguilles. Cette école était située dans un lieu solitaire, mais agréable, au pied d'une colline boisée, et sur le bord d'un ruisseau; elle était ombragée par un bouleau, arbre formidable aux enfans, à cause des verges qu'il fournissait au terrible Crane. Dans les beaux jours de l'été, on entendait le murmure produit par les voix des écoliers qui bourdonnaient comme un essaim d'abeilles. Ce bruit était quelquefois interrompu par les menaces ou les ordres du maître, ou peut-être encore par le son plus terrible des verges de bouleau, avec lesquelles il faisait avancer ceux qui s'arrêtaient dans la route de la science.

A dire la vérité, c'était un homme plein

de conscience, qui avait toujours présent à l'esprit cette belle maxime « Si tu épargnes la verge tu gâtes l'enfant.... » Et les écoliers d'Ichabod-Crane n'étaient certainement pas gâtés.

Je ne voudrais pas insinuer cependant que c'était un de ces cruels potentats d'école qui se réjouissent des souffrances de leurs sujets. Il administrait la justice, au contraire, avec discernement plutôt qu'avec sévérité, ôtant de sa balance ce qui était à la charge des faibles, pour le placer du côté des plus forts. Il passait avec indulgence auprès des misérables enfans, qui frémissent au moindre mouvement d'une verge; mais comme la justice devait toujours être satisfaite, il infligeait alors un double châtiment à quelque petit Hollandais, gros et têtu, qui se régimbait et se révoltait sous les coups. Il appelait cela remplir son devoir envers leurs parens, et il ne punissait jamais un malheureux enfant sans l'assurer, par forme de consolation, « qu'il l'en remercierait aussi long-temps qu'il vivrait. »

Après l'heure de l'étude, il devenait le camarade de jeu des plus grands écoliers, et les jours de congé il accompagnait les plus petits chez eux quand ils avaient de jolies sœurs, ou que leurs mères étaient renommées pour l'art de faire la cuisine et d'entretenir une bonne table. A la vérité il lui était utile d'être en bonne intelligence avec ses élèves. Les revenus provenant de l'école étaient très-minces et auraient à peine suffi à lui procurer le pain nécessaire à son appétit ; car, malgré sa maigreur, il mangeait énormément, et était doué des facultés digestives d'un Anaconda. Pour suppléer à son peu de fortune, il avait, d'après l'usage du pays, la table et le logement chez tous les fermiers dont il instruisait les enfans. Il passait une semaine à tour de rôle chez chacun d'eux, parcourant ainsi le voisinage, avec tous les effets qu'il possédait noués dans un mouchoir de coton.

Afin de ne pas être trop à charge à ses hôtes rustiques, qui sont portés à considérer les

dépenses de l'école comme un fardeau pesant et les magisters comme des fainéans, il possédait plusieurs manières de se rendre utile et agréable. Il aidait les fermiers dans les travaux les plus légers de la ferme, retournait le foin, taillait les haies, menait les chevaux à l'abreuvoir, les vaches au pâturage; enfin, coupait du bois pour alimenter le foyer. Il déposait ainsi la dignité et le pouvoir absolu avec lesquels il gouvernait son empire, et devenait extrêmement doux et liant. Il s'insinuait dans les bonnes grâces des femmes en caressant leurs enfans, surtout les plus jeunes : de même que le fier lion porta magnanimement jadis un faible agneau, il tenait un enfant sur ses genoux, il en berçait un autre avec le pied pendant des heures entières.

Outre toutes ces professions, il était le maître de chant du pays, et il amassait plus d'un brillant shelling en apprenant aux jeunes gens à psalmodier. Ce n'était pas pour lui

un petit sujet d'orgueil de prendre sa place les dimanches à l'église au milieu d'une galerie, avec une troupe de chanteurs choisis. Il se figurait enlever entièrement au curé la palme du chant. Il est certain que sa voix dominait celle de tous les autres paroissiens réunis : on exécute encore dans cette église certaines roulades que l'on peut entendre à un demi-mille du côté opposé au moulin, et que l'on dit être de la composition d'Ichabod Crane. Par ces moyens ingénieux, le digne pédagogue se tirait d'affaires, et tous ceux qui n'entendent rien au travail de l'esprit regardaient son existence comme une des plus agréables et des plus heureuses.

Un maître d'école est généralement un homme important dans les assemblées des femmes du village. On le considère comme une espèce de gentilhomme dont les talens et les connaissances sont supérieures à celles des rudes villageois, et qui ne le cède, en fait de sciences, qu'au curé. Son arrivée produi-

sait toujours quelque révolution sur la table à thé de la ferme; telle que l'addition d'un plat de crêpes ou l'étalage d'une théière d'argent. Notre homme de lettres était le bien venu auprès de toutes les jeunes paysannes. Comme il figurait parmi elles le dimanche entre les offices ! Il leur cueillait des raisins d'une vigne sauvage qui s'entrelaçait autour des arbres voisins; il lisait toutes les épitaphes pour leur amusement, ou il se promenait avec elles sur les bords du bassin du moulin, tandis que les jeunes rustres, plus timides, se tenaient sottement à l'écart, enviant son adresse et son élégance supérieures.

Son existence vagabonde en avait fait aussi une espèce de gazette ambulante. Comme il colportait les nouvelles des environs de maison en maison, il était reçu partout avec plaisir. De plus, les femmes le regardaient comme un homme de grande érudition, car il avait lu plusieurs livres d'un bout jusqu'à l'autre, et savait par cœur l'histoire des prodiges de

la Nouvelle-Angleterre par Cotton Mather, prodiges auxquels, soit dit en passant, il croyait fortement.

Il offrait un singulier mélange d'adresse et de simplicité. Son amour pour le merveilleux et sa facilité à l'admettre étaient également extraordinaires : l'un et l'autre étaient augmentés par sa résidence dans cette région enchantée. Jamais une histoire n'était trop absurde ou trop monstrueuse pour lui. Il aimait, lorsque ses occupations *classiques* étaient terminées, à s'étendre l'après-dînée dans un champ de trèfle voisin du ruisseau qui coulait près de sa demeure. Là, il méditait les récits terribles de Mather, jusqu'à ce que les ombres du soir l'empêchassent de distinguer les caractères. Il s'acheminait alors à travers les marais et les bois, vers la ferme où il avait établi son quartier-général. Chaque bruit, à cette heure dangereuse, remplissait d'effroi son imagination troublée par ses lectures. Le triste cri du crapaud, cet avant-coureur de

l'orage, les lugubres hurlemens du hibou, le bruissement des feuilles agitées par un oiseau que la peur chasse de son nid, lui causaient une frayeur mortelle; les vers luisans qui brillaient dans les endroits sombres, lui apparaissaient comme une clarté surnaturelle. Si parfois un escarbot, dans son vol pesant, l'effleurait de ses ailes, le pauvre misérable était prêt à rendre l'esprit, en s'imaginant qu'il venait d'être frappé par une sorcière. Son unique ressource, dans cette occasion, pour chasser ses pensées ou les génies malfaisans, était de chanter des psaumes, et les bons habitans de Sleepy-Hollow étaient souvent effrayés, lorsqu'assis sur leur porte ils entendaient sa mélodie nasale résonner sur la colline lointaine ou le long du chemin obscur.

Les longues soirées d'hiver qu'il aimait à passer avec les vieilles Hollandaises, tandis qu'elles filaient, ou qu'elles faisaient cuire des pommes, contribuaient à augmenter encore

ses sujets de crainte ; il écoutait leurs contes merveilleux de revenans, de fantômes ; de maisons, de ponts et de ruisseaux hantés par les esprits, mais surtout ce qu'elles lui racontaient du cavalier sans tête, ou du Hessois de Hollow, ainsi qu'elles l'appelaient quelquefois. Il les amusait à son tour par des anecdotes de sorcières, et par des récits sur les lugubres présages, les apparitions monstrueuses et les sons étranges si communs dans le Connecticut, lors de l'établissement des colonies. Il les épouvantait aussi par ses conjectures sur les comètes et les étoiles tombantes, enfin par l'assertion alarmante que la terre tournait, et qu'elles étaient la moitié de leur vie la tête en bas et les pieds en haut.

Mais si toutes ces histoires lui faisaient éprouver une grande jouissance, tandis qu'il se chauffait au coin d'un bon feu, dont la flamme pétillante éclairait la chaumière, et en éloignait naturellement tous les spectres ; elle était achetée chèrement par la terreur

qu'il ressentait ensuite, en se rendant chez lui. Combien d'ombres et de formes affreuses il discernait sur sa route, à la clarté faible et incertaine que renvoie la neige! De quel œil inquiet ne contemplait-il pas chaque rayon tremblotant de lumière, qui s'échappant d'une croisée lointaine, sillonnait les champs désolés! Que de fois, il prit un buisson couvert de neige, pour un spectre enveloppé d'un linceul! Souvent aussi son sang se glaçait, en entendant l'écho de ses pas sur la surface gelée qu'il foulait aux pieds. Il n'osait alors regarder derrière lui, de peur d'apercevoir quelqu'être difforme, marchant sur ses talons: mais son épouvante était à son comble lorsqu'un souffle passager agitait les arbres, dans la pensée que c'était le Hessois faisant une de ses courses nocturnes.

Toutes ces terreurs n'étaient pourtant que des fantômes que l'esprit enfante dans les ténèbres, et qui s'évanouissent avec la nuit. Bien qu'il eût vu plus d'un spectre dans sa

vie, et que satan lui eût tendu plus d'un piége sous diverses formes, le jour mettait un terme à toutes ces calamités. Il aurait pu passer une existence heureuse en dépit du diable et de ses ruses ; s'il n'avait pas fait la rencontre d'un être plus dangereux pour l'homme que toute la troupe des revenans, lutins et sorcières mis ensemble, — d'une femme, enfin, pour m'expliquer.

Parmi ses disciples qui s'assemblaient une fois par semaine pour recevoir ses instructions dans l'art de psalmodier, se trouvait Katrina Van-Tassel, fille unique d'un riche fermier hollandais. Elle était ornée de toute la fraicheur de dix-huit ans; ses joues avaient le coloris d'une pêche, et elle était renommée autant pour sa fortune que pour sa beauté. Elle était en outre un peu coquette; ce qu'on pouvait remarquer à ses vêtemens, qui offraient un mélange de modes anciennes et modernes qui augmentait l'éclat de ses charmes. Elle se parait des mêmes ornemens

en or que sa grand'mère avait apportés de Saardam : elle avait adopté le corsage favorable des anciens temps, et une jupe extrêmement courte, pour faire parade du plus joli petit pied et de la plus jolie jambe de toute la contrée.

Ichabod-Crane avait un faible pour le sexe; aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il fût tenté par un morceau si friand, surtout après l'avoir vu dans la maison de son père. Le vieux Baltus Van-Tassel offrait le parfait modèle d'un fermier riche, économe et satisfait de son sort. Il est vrai que ses regards et ses pensées ne se portaient jamais au-delà des limites de sa ferme ; mais aussi, tout y était florissant et dans un état prospère. Il était content d'être riche, sans en être orgueilleux ; il se piquait de vivre avec abondance, plutôt qu'avec recherche.

Sa demeure était située sur les bords de l'Hudson, dans un de ces endroits écartés, fertiles et verdoyant, où les Hollandais aiment

à bâtir. Un orme élevé l'ombrageait de ses vastes branches : à ses pieds bouillonnait une fontaine d'une eau douce et pure, qui tombait dans un petit puits formé par un tonneau, et s'échappait de là à travers une prairie pour rejoindre un ruisseau voisin qui coulait en murmurant sous des sureaux et des saules. Contre la ferme, une grange aussi vaste qu'une église laissait entrevoir par chaque fenêtre et chaque crevasse les trésors des champs ; le fléau y résonnait du matin au soir; les hirondelles et les martinets voltigeaient autour des gouttières; une multitude de pigeons, les uns regardant le ciel, les autres la tête cachée sous leurs ailes, ou roucoulant auprès de leurs compagnes, se chauffaient sur le toit, aux rayons du soleil; des porcs gras et lisses faisaient entendre leurs grognemens du fond de leur étable bien garnie de nourriture; des troupes de cochons de lait en sortaient de temps à autre pour humer l'air; un escadron imposant d'oies d'une blancheur éclatante,

manœuvrait sur le bord d'un étang couvert d'une flotte de canards; des régimens de dindons étaient en parade dans la cour, tandis que des poules de Guinée la parcouraient d'un air aussi courroucé que des ménagères acariâtres. Devant la porte de la grange se pavanait un coq altier, modèle des époux et des guerriers; il agitait ses ailes éclatantes, en faisant entendre son chant fier et joyeux; parfois il ratissait la terre avec ses ongles et appelait généreusement alors ses épouses et ses enfans affamés à partager le butin qu'il venait de découvrir.

L'eau vint à la bouche du pédagogue, en voyant toutes ces richesses: il se peignait déjà chaque cochon de lait, avec le ventre farci et une pomme entre les dents; les pigeons étendus à leur aise dans un pâté et recouverts de croûte; les oies nageant dans leur jus, et les canards dans une sauce à l'oignon. Son imagination dépeçait dans les porcs de bons morceaux de lard, et des jambons savoureux.

Il n'apercevait pas un dindon, sans le croire déjà embroché tout plein de saucisses. Il se figurait même le coq éclatant, couché dans un plat, les pattes en l'air, comme pour implorer cette pitié que son esprit chevaleresque lui faisait dédaigner tant qu'il vivait.

Tout en se peignant ce riant tableau, Ichabod ravi dirigea ses yeux verts sur les prés, les champs de blé, de riz, de maïs et sur les vergers chargés de fruits appétissans qui entouraient l'habitation de Van-Tassel. Son cœur soupirait après la demoiselle qui devait hériter de ces domaines; il songeait combien il serait facile de les convertir en argent comptant, dont on aurait pu faire l'achat d'une immense étendue de terres en friche, et de palais en planches bâtis dans la solitude. Déjà même son imagination fertile réalisait ses espérances; elle lui présentait la belle Katrina et une troupe de marmots grimpés sur le haut d'un chariot chargé de meubles, de pots, de chaudrons, d'ustensiles de ménage, et lui-

même monté sur une jument suivie d'un poulain, pour se rendre dans le Kentucky, dans le Tenesse ou ailleurs.

En entrant dans la maison, Ichabod acheva de perdre son cœur. C'était un édifice spacieux, avec un toit élevé, mais se terminant en pente douce, d'après la manière transmise par les premiers colons Hollandais. Ce toit s'avançant en auvent formait une espèce d'appentis, qu'on pouvait fermer quand le temps était mauvais. Dessous pendaient des fléaux, des harnais, divers instrumens de labour, et des filets pour pêcher à la rivière voisine. On y avait établi des bancs pour l'été : un rouet et une baratte placés près d'eux, désignaient à quelles occupations on s'y livrait. De cet appentis Ichabod émerveillé entra dans la salle qui occupait le centre de la maison, et où l'on se tenait ordinairement. Ici une vaisselle d'étain resplendissante, rangée sur un long buffet, vint éblouir ses yeux. Un grand sac de laine prête à être filée était dans un coin; dans

l'autre, des pièces de tiretaine sorties du métier. Des épis de maïs et des chapelets de pêches et de pommes sèches pendaient en festons le long du mur, entremêlés avec des poivrelons d'un rouge éclatant. Une porte entr'ouverte lui laissa apercevoir le salon, où les chaises à pieds recourbés, et les tables d'un acajou sombre brillaient comme des miroirs. Les chenets, les pelles et les pincettes étincelaient à l'envi. Des oranges artificielles et des coquillages décoraient le dessus de la cheminée, sur laquelle on avait suspendu des guirlandes d'œufs d'oiseaux de diverses couleurs. Un grand œuf d'autruche pendait au milieu de la chambre; et une armoire, placée dans une encognure laissée ouverte à dessein, déployait des trésors immenses d'ancienne vaisselle platte et de porcelaine.

Du moment qu'Ichabod eut porté les yeux sur cette région de délices, la paix de son âme fut troublée pour toujours : il ne songea plus qu'à chercher à plaire à la fille incomparable

de Van-Tassel. Cependant il essuya plus de difficultés dans cette entreprise qu'un ancien chevalier errant, qui n'avait ordinairement à combattre que des géans, des enchanteurs, des dragons ou autres adversaires aussi faciles à vaincre. Il suffisait à ce dernier de renverser des portes de fer, de bronze, des murs d'aimant pour pénétrer jusqu'à la tour où la dame de ses pensées était renfermée; et il effectuait tout cela plus facilement qu'on n'ouvrirait une tranchée dans un pâté de Noël; après quoi la dame ne manquait jamais de lui donner sa main. Ichabod, au contraire, devait faire la conquête du cœur d'une coquette villageoise, entourée d'un labyrinthe de caprices qui lui présentaient toujours de nouveaux obstacles. Il avait aussi à vaincre une armée d'adversaires terribles dans les nombreux admirateurs rustiques de Katrina, qui assiégeaient toutes les portes de son cœur, se regardant d'un œil jaloux, mais prêts à faire cause commune pour fondre sur un nouvel aspirant.

Le plus formidable de ces derniers était un gros gaillard tapageur, appelé Abraham, ou, d'après l'abréviation hollandaise, Brom-Van-Brunt : c'était le héros de la contrée ; elle retentissait de ses traits de hardiesse et de force. Ses épaules étaient larges et athlétiques ; ses cheveux noirs et frisés : sa figure joufflue, mais agréable, exprimait la malice et l'arrogance. Sa réputation d'Hercule et la vigueur de ses membres lui avaient fait donner le sur nom de Brom-Bones. On le citait, pour ses connaissances et son adresse dans l'art de l'équitation, science où il égalait un Tartare. Il était à la tête de toutes les courses de chevaux et des combats de coq, où il avait cet ascendant que la force physique acquiert toujours parmi les villageois. Arbitre de toutes les disputes, il enfonçait son chapeau d'un côté de la tête, et donnait ses décisions d'un air et d'un ton qui n'admettaient ni réplique ni appel. Toujours disposé à se réjouir et à se battre, il y avait plus d'espiéglerie que de méchanceté

dans son fait ; et malgré sa rudesse insupportable, il était dans le fond enjoué et de bonne humeur.

Il avait pour camarades trois ou quatre écervelés de sa sorte, qui le regardaient comme leur modèle. Il parcourait le pays à leur tête, ne manquant pas de se rendre à toutes les batailles et à tous les jeux qui avaient lieu à plusieurs milles à la ronde. Dans l'hiver, on le distinguait par un bonnet de fourrures, surmonté de la queue d'un renard ; et quand les habitans des villages voisins discernaient ce cimier bien connu, flottant parmi un escadron de hardis cavaliers, ils s'attendaient toujours à quelque désordre. Quelquefois sa bande passait à minuit sous les fenêtres des fermes, en poussant des hurlemens comme une troupe de cosaques du Don. Les bonnes femmes se réveillaient en sursaut, écoutaient jusqu'à ce que le tumulte fût passé, et s'écriaient ensuite : « Voilà Brom-Bones et son détachement ! » Ses voisins le regardaient avec un mélange de

terreur et d'admiration. Lorsqu'une algarade ou une querelle avaient lieu dans les environs, ils branlaient la tête, et pariaient que Brom-Bones y était pour quelque chose.

Ce héros d'extravagance avait depuis quelque temps choisi la belle Katrina pour en faire l'objet de sa grossière galanterie ; et bien que son amoureux badinage ressemblât un peu aux caresses d'un ours, on se disait tout bas qu'elle ne décourageait pas entièrement ses espérances. Quoi qu'il en soit, son approche fut le signal de la retraite pour ses rivaux, qui ne se souciaient guère de traverser un lion dans ses amours. Lorsqu'on voyait son cheval attaché, le dimanche soir, près de la porte de Van-Tassel (signe certain que son maître s'occupait à faire sa cour), tous les autres soupirans passaient leur chemin plongés dans le désespoir, et allaient diriger leurs batteries ailleurs.

Tel était le rival formidable avec qui Ichabod devait lutter. En considérant toutes ces

choses, un homme plus fort que lui aurait craint cette concurrence, et un homme plus sage y aurait renoncé. Son naturel était heureusement composé d'un mélange de souplesse et de persévérance.

C'eût été à lui une folie manifeste d'attaquer ouvertement son adversaire, qui n'aurait pas mieux supporté que l'impétueux Achille d'être traversé dans ses amours. Ichabod usa donc de moyens doux et insinuans. Sous le prétexte de montrer à chanter, il fit de fréquentes visites à la ferme, non qu'il eût rien à appréhender de l'intervention des parens, qui mettent si souvent obstacle aux poursuites d'un amant. Baltus-Van-Tassel était très-indulgent, préférait sa fille à sa pipe même : en homme raisonnable et en père excellent, il lui laissait faire sa volonté en toutes choses.

Sa femme aussi n'était déjà que trop occupée de son ménage et de sa basse-cour ; car, observait-elle sagement, on doit veiller sur les canards et les oies, mais les jeunes filles

peuvent se garder elles-mêmes. Ainsi, tandis que cette dame affairée s'empressait dans sa maison, ou faisait tourner son rouet à une extrémité de l'appentis, l'honnête Balt, assis à l'autre bout, fumait sa pipe et contemplait les hauts faits d'armes d'un petit guerrier en bois, qui, une épée dans chaque main, combattait vaillamment le vent sur le faîte de la grange. Pendant ce temps Ichabod faisait la cour à leur fille sur le bord de la fontaine située sous le grand orme, ou en se promenant à la lueur du crépuscule, heure si favorable à l'éloquence d'un amant.

J'avoue qu'il m'est impossible de connaître comment on captive les affections d'une femme. Cela a toujours été pour moi une énigme et un sujet d'admiration. Quelques cœurs paraissent n'avoir qu'un point vulnérable ou une seule entrée; mille avenues, au contraire, aboutissent à d'autres, dont on peut se rendre maître en autant de manières différentes. C'est une grande preuve d'adresse

de s'emparer des premiers; mais pour se maintenir en possession des derniers, un homme doit combattre sans cesse ou être constamment sur ses gardes. Celui qui gagne plusieurs cœurs ordinaires, a donc quelques droits à la renommée; mais celui qui conserve un pouvoir non contesté sur le cœur d'une coquette est réellement un héros. Il est certain que le redoutable Brom-Bones ne méritait pas ce titre. Son crédit commença à baisser du moment où Ichabod se présenta sur les rangs; on ne voyait plus, le dimanche soir, son cheval attaché à la porte, et une haine mortelle s'éleva par degrés entre lui et le précepteur de Sleepy-Hollow.

Brom, qui dans sa grossièreté possédait quelques idées chevaleresques, aurait voulu en venir à une guerre ouverte, et terminer leurs différens par un combat singulier, d'après la coutume de ces raisonneurs plus concis et plus clairs, les chevaliers errans de jadis; mais Ichabod connaissait trop la

force supérieure de son antagoniste pour se hasarder dans la lice; il avait entendu Brom se vanter qu'il plierait en deux le maître d'école, pour le placer entre des rayons comme un livre; et il était trop prudent pour lui en fournir l'occasion. Ce système pacifique était extrêmement provoquant; il ne laissait à Brom d'autre ressource que celle de mettre sa malice à contribution, et d'exercer son espièglerie sur son rival. Ichabod devint l'objet des persécutions de Brom et de ses compagnons. Ils saccagèrent ses paisibles domaines, enfumèrent l'école en en bouchant la cheminée, pénétrèrent la nuit dans la classe, en dépit des serrures formidables d'osiers et des étais des fenêtres, y mirent tout en désordre; en sorte que le pauvre maître d'école commença à croire que toutes les sorcières de la contrée y tenaient leur sabbat. Mais ce qui était encore plus désagréable, Brom saisissait toutes les occasions de le tourner en ridicule en présence de Katrina, et il avait

un chien à qui il avait appris à hurler de la manière la plus comique, qu'il lui présenta en qualité de rival d'Ichabod, pour lui enseigner à psalmodier.

Les choses continuèrent ainsi pendant quelque temps, sans apporter aucun changement à la situation respective des deux puissances ennemies. Dans une belle matinée d'automne, le pensif Ichabod assis comme sur un trône, sur un tabouret élevé, surveillait son petit royaume. Il tenait une férule, ce sceptre d'un pouvoir despotique; la verge de la justice reposait sur trois clous, derrière son trône, pour en imposer aux méchans; sur le pupître placé devant lui étaient étendus les articles de contrebande et les jouets prohibés saisis sur la personne des enfans paresseux; tels que des pommes à demi-rongées, des canonnières et des légions entières de petits coqs en papier. Quelque exécution terrible venait apparemment d'avoir lieu, car les écoliers lisaient attentivement ou

chuchotaient derrière leurs livres, en tenant un œil fixé sur leur maître; enfin le silence semblait régner dans la classe. Il fut tout à coup interrompu par l'arrivée d'un nègre portant une jaquette et des pantalons de toile d'étoupe, le fragment d'un chapeau rond semblable au bonnet de Mercure, et monté sur un chétif poulain sauvage à moitié dompté, qu'il maîtrisait avec une corde mise en licou. Parvenu à la porte de l'école, il invita Ichabod à se rendre à une assemblée joyeuse qui devait avoir lieu le soir même chez Van-Tassel. S'étant acquitté de sa commission avec l'air d'importance et de prétention qu'un nègre a l'habitude de prendre quand il est chargé de petites ambassades de cette espèce, il s'élança au-delà du ruisseau, et prit sa route à travers la vallée, plein du sentiment de la dignité de sa mission.

La tranquillité fit aussitôt place au bruit et à la confusion. Les écoliers répétèrent leurs leçons au plus vite, sans être arrêtés

par les bagatelles : ceux qui étaient agiles en passèrent la moitié avec impunité; mais ceux qui les récitaient lentement, recevaient de temps à autre quelque fustigation pour les rendre plus prompts ou pour les aider à prononcer des mots difficiles. Les livres étaient jetés de côté sans être placés sur des rayons, les encriers renversés, ainsi que les bancs; enfin toute l'école fut licenciée une heure avant le temps ordinaire, à la grande joie des enfans, qui gambadaient sur l'herbe en réjouissance de leur émancipation prématurée.

Le galant Ichabod employa à sa toilette une demi-heure de plus qu'à l'ordinaire, brossant son meilleur ou pour mieux dire son seul habit noir, et composant son regard en face d'un fragment de miroir accroché dans la classe, afin de paraître avec élégance devant Katrina. Il emprunta un cheval du fermier chez qui il était logé, vieux Hollandais irascible appelé Hans Van-Ripper.

Equipé de cette manière il partit, comme un chevalier errant, à la recherche des aventures. Pour imiter le véritable style romantique, il est juste que je fasse la description de mon héros et de son coursier. L'animal qu'il montait était un véritable cheval de charrue, qui paraissait avoir oublié toutes les qualités de sa race, excepté celle d'être vieux. Il avait la peau sur les os, les crins hérissés, le cou semblable à celui d'un mouton, et la tête énorme. Sa maigre crinière et sa queue étaient entortillées et nouées avec de la bardane; un de ses yeux, privé de sa prunelle, avait un aspect lamentable; l'autre avait une expression diabolique. Il devait avoir été cependant toute fougue et toute ardeur dans sa jeunesse, si nous en jugeons par son nom de *Poudre-à-canon*. Il avait été le destrier favori de son maître, le colérique Van-Ripper, qui était un cavalier audacieux, et qui avait probablement fait participer l'animal à ses goûts; car tout vieux et tout cassé qu'il parût,

il avait des inclinations plus malignes qu'aucun poulain du pays.

La tournure d'Ichabod convenait parfaitement à celle de son palefroi. Ses étriers étaient si courts, que ses genoux étaient presque au niveau du pommeau de la selle. Ses coudes ressemblaient à ceux d'une cigale; il portait son fouet perpendiculairement dans sa main comme un sceptre; et comme le cheval trottait lourdement, ses bras avaient à peu près le mouvement de deux ailes; son front était si étroit, que son chapeau de laine le couvrait entièrement et semblait dominer son nez; les pans de son habit flottaient presque jusqu'à la queue de son cheval. Tel était le spectacle qu'offraient Ichabod et son coursier en sortant de la porte de Hans-Van-Ripper : il était du nombre de ces apparitions que l'on voit rarement à la clarté du soleil.

C'était, comme je l'ai dit, un beau jour d'automne; le ciel était clair et serein; la nature portait cette parure riche et dorée

que nous associons dans nos idées avec l'abondance : les feuilles avaient échangé leur verdure pour un brun-jaunâtre, tandis que quelques arbres plus delicats, frappés par la gelée, avaient déjà adopté les brillantes teintes d'orange, de pourpre et d'écarlate; des bandes de canards sauvages commençaient à se montrer dans les airs ; le cri de l'écureuil retentissait dans les bois de hêtres et de noyers, et la caille chantait dans les champs moissonnés.

Les petits oiseaux faisaient en ce moment leurs adieux à la nature : dans leur joie ils gazouillaient en voltigeant d'arbre en arbre, de buisson en buisson, comme si la variété les eût rendus plus capricieux dans le choix d'une retraite. Le rouge-gorge, ce favori des enfans, faisait entendre ses chants bruyans; des merles se rassemblant en troupes paraissaient des nuages noirâtres ; le pivert déployait ses ailes dorées, sa hupe cramoisie, sa gorge d'ébène et son plumage éclatant; l'oiseau du cèdre étalait ses ailes rouges, sa queue jaune et son joli panache de plumes ; le geai

bleuâtre, joyeux petit-maître, couvert d'une robe d'azur et d'une doublure blanchâtre, criait, chantait, se rengorgeait et faisait le joli cœur parmi les chantres du bocage.

Comme Ichabod continuait sa route, son œil, toujours prêt à saisir tous les indices de l'abondance, contemplait avec plaisir les trésors de l'automne. De tous côtés il voyait une énorme quantité de pommes; les unes faisaient plier encore les branches sous leur poids, ou étaient rangées dans des paniers, pour le marché; les autres, placées en tas, devaient faire du cidre. Plus loin il apercevait de vastes champs de maïs, dont les épis dorés sortaient de leur enveloppe de feuilles, et semblaient lui promettre des gâteaux et des puddings; les citrouilles jaunâtres qui croissaient au-dessous lui donnaient aussi l'espérance de manger plus d'un bon potage. En passant près d'un champ de sarrasin qui exhalait le parfum du miel, son imagination lui peignit la petite main potelée de Katrina, pétrissant

une tourte bien beurrée, et assaisonnée de miel ou de mélasse.

Nourrissant ainsi son esprit de douces pensées et de conjectures sur les mets délicieux qui l'attendaient, il continuait sa course le long d'une chaîne de montagnes qui bordent le majestueux Hudson; le large disque du soleil se perdait par degrés dans l'ouest; la vaste étendue du Tappaan-Zee, immobile comme une surface de cristal, n'était interrompue que par l'ombre bleuâtre des monts lointains qui se dessinaient dans ses ondes; quelques nuages éclatans étaient suspendus dans les airs, sans qu'un seul souffle les fit mouvoir; l'horizon resplendissait au loin de riches gerbes d'or, qui se fondaient par degrés en une teinte verdoyante, et de là se perdaient dans l'azur foncé d'un ciel à demi-éclairé; un dernier rayon brillait sur la cime boisée des précipices qui dominaient le fleuve, et faisait par là ressortir davantage l'obscurité des roches grisâtres qui forment leur base; un sloop

voguait à quelque distance, descendant lentement le courant; les voiles inutiles retombaient sur les mats, et comme les eaux paisibles réfléchissaient le firmament, il paraissait suspendu dans les airs.

Il était nuit lorsqu'Ichabod atteignit la demeure de Van-Tassel, où était déjà rassemblée la fleur de la contrée voisine; de vieux fermiers au teint bazané portaient des vêtemens d'étoffe de ménage, des bas bleus, des grands souliers et de magnifiques boucles d'étain; leurs petites femmes sèches et gaillardes avaient des bonnets à petits plis, de longs corsages, des jupons courts, des ciseaux, des pelottes, et des poches en calicot pendues à leurs ceintures. Les jeunes filles paraissaient presqu'aussi antiques que leurs mères, à l'exception de quelques innovations de la ville, comme un chapeau de paille, un beau ruban ou un jupon blanc. Les habits des jeunes gens avaient des pans carrés et des rangées de boutons en cuivre, ils portaient presque

tous des queues, selon la mode de ce temps; surtout lorsqu'ils pouvaient les nouer avec une peau d'anguille ; ce qui était regardé dans tous le pays comme excellent pour nourrir et fortifier les cheveux.

Brom-Bones était cependant le héros de la fête ; il était venu à l'assemblée sur son cheval favori Daredevil, qui passait pour avoir autant de malice que son maître, et que lui seul pouvait monter. Brom était en effet cité par la préférence qu'il donnait aux animaux vicieux qui font constamment courir au cavalier le risque de se casser le cou ; car il regardait un cheval bien manégé comme indigne d'un homme courageux.

C'est en vain que je voudrais m'étendre sur la foule de charmes qui s'offrit tout-à-coup aux regards ravis de mon héros, en entrant dans la maison de Van-Tassel. Ce ne fut pas la troupe des jeunes filles et leur étalage de blanc et de rouge qui le frappa, mais la beauté d'une table hollandaise couverte de

toute les superfluités de l'automne, et où étaient entassées les différentes espèces de patisseries inconnues à tout autre qu'à une bonne ménagère Hollandaise. On y voyait des biscuits, des gâteaux au gingembre et au miel; enfin la famille entière des gâteaux; des tourtes aux pommes, aux pêches, aux citrouilles; des jambons, du bœuf fumé; des prunes, des pêches, des poires et des coings confits; des poulets rôtis, des vases de lait et de crême, placés pêle-mêle à peu-près comme je les ai énumérés autour d'une vaste théïère qui renvoyait des nuages de fumée. Il me faudrait plus de temps et plus d'haleine pour décrire ce banquet comme il le mérite; je suis d'ailleurs trop pressé de continuer mon histoire. Heureusement qu'Ichabod avait plus de loisir que son historien; il rendit ample justice à chaque friandise.

Il était d'un naturel reconnaissant; son cœur se dilatait à mesure que son estomac se emplissait, et sa gaîté s'excitait en mangeant,

comme celle des autres hommes en buvant. Il ne pouvait s'empêcher aussi de faire de grands yeux et de se rengorger en songeant qu'il était possible qu'il devînt un jour le maître de tout ce qui l'entourait. Il pensait, combien alors il s'empresserait de tourner le dos à son école, de narguer Offans, Van-Ripper et ses anciens patrons, et de mettre à la porte de chez lui tout pédagogue ignorant qui oserait l'appeler confrère.

Le vieux Van-Tassel circulait parmi les convives avec une figure joyeuse et aussi large que la pleine lune. Ses attentions envers eux étaient brèves, mais expressives ; elles se bornaient à un serrement de main, un coup sur l'épaule, un éclat de rire bruyant et une invitation pressante d'attaquer quelque plat.

Le son de la musique dans la salle invita à la danse. Le musicien était un vieux nègre qui depuis un demi-siècle était l'orchestre ambulant du voisinage. Son instrument était aussi vieux que lui : la plupart du temps il

raclait deux ou trois cordes, accompagnant chaque coup d'archet d'un mouvement de tête, se pliant presque jusqu'à terre, et frappant du pied quand un nouveau couple devait danser.

Ichabod était aussi fier de son talent pour la danse que pour le chant. Tous ses membres, tous ses fibres même étaient en mouvement. Il faisait l'admiration des nègres rassemblés de toutes les fermes voisines, qui formaient à chaque fenêtre et à chaque porte des groupes de têtes d'un noir luisant. Ils contemplaient ce spectacle avec délice, roulant leurs yeux blancs, et montrant deux rangées de dents d'ivoire. Comment l'épouvantail des enfans pouvait-il s'empêcher d'être joyeux et animé, puisque la dame de son cœur dansait avec lui et répondait par de gracieux sourires à tous ses efforts pour plaire, tandis que Brom-Bones étouffant d'amour et de jalousie, était délaissé dans un coin?

Quand la danse fut terminée, Ichabod se

joignit à un groupe de sages personnages, qui, avec Van-Tassel, fumaient à une des extrémités de l'appentis en causant des anciens temps, et en débitant de longues histoires sur la guerre.

Le pays, à l'époque dont je parle, était un de ces endroits privilégiés, fertiles en grands hommes et en événemens. Les armées anglaises et américaines s'en étaient approchées pendant la guerre, ce qui l'avait rendu le théâtre des maraudages, et l'asile de réfugiés et de déserteurs. Un temps suffisant s'était écoulé depuis pour permettre à chaque narrateur d'envelopper son récit de fictions, et d'avoir la mémoire assez troublée pour se rendre le héros de chaque exploit.

Un vieux Hollandais à barbe bleue, appelé Doffin-Martling, racontait qu'il se serait emparé d'une frégate anglaise, au moyen d'un seul canon de neuf livres, en fer, placé dans une redoute de terre, si la pièce n'avait pas crevé au sixième coup. Il y avait aussi un

vieux monsieur, qu'on ne nommait pas, parce que c'était un homme trop riche pour qu'on en parlât légèrement, qui tirait si bien les armes, qu'à la bataille de Whild-Plains, il para une balle avec une légère épée, de telle manière qu'il l'entendit siffler le long du fer, et frapper contre le pommeau, en preuve de quoi il pouvait montrer son épée faussée à la poignée. Plusieurs autres s'étaient aussi signalés sur le champ de bataille, et étaient intimement persuadés qu'ils avaient contribué à terminer heureusement la guerre.

Mais tout ceci n'était rien, comparé aux histoires de revenans et d'apparitions qui suivirent. Le voisinage abondait en légendes et en trésors de cette nature. Les superstitions se propagent mieux dans les endroits séquestrés, tandis qu'elles n'ont point le temps de prendre racine dans la plupart de nos campagnes, dont la population se renouvelle sans cesse. De plus, un esprit n'est pas encouragé à revenir dans nos villages; car, à peine s'est-il

réveillé du premier sommeil du tombeau, que ceux qui lui ont survécu se sont transportés ailleurs, et qu'il n'a point de connaissances à visiter dans ses rondes noctures. C'est peut-être là la raison qui fait que nous n'entendons parler de fantômes que dans les anciens établissemens d'origine hollandaise.

Cependant, ce qui donnait principalement lieu à ces histoires surnaturelles, c'était la proximité de Sleepy-Hollow; l'air même qui s'en exhalait répandait la contagion, et l'on était infesté des songes et des visions qui s'en échappaient. Plusieurs des habitans de Sleepy-Hollow se trouvaient aussi chez Wan-Tassel, et racontaient, comme à l'ordinaire, leurs aventures merveilleuses. On fit plusieurs récits lugubres sur les cris plaintifs, les gémissemens et les lamentations entendus près de l'arbre où l'infortuné major André avait été pris, et qui était situé dans les environs. On fit aussi mention d'une femme habillée en blanc, qui apparaissait dans la sombre vallée de Raven-

Rock, et qui, dans l'hiver, faisait entendre des hurlemens avant les orages, parce qu'elle avait, dit-on, péri dans la neige; mais la plupart de ces contes roulaient sur le spectre favori de Sleepy-Hollow, le cavalier sans tête que l'on avait aperçu plusieurs fois dernièrement, et qui chaque nuit mettait des entraves à son cheval dans le cimetière.

La situation séquestrée de l'église qui est auprès de ce cimetière semble en avoir fait le séjour favori des esprits; elle est bâtie sur une colline couverte d'ormes élevés; ses murs, peints en blanc, brillent modestement à travers les ombrages de la solitude. Une pente douce conduit à une nappe d'une eau argentée, bordée d'arbres majestueux. De là, on aperçoit les montagnes voisines de l'Hudson. En voyant son cimetière couvert d'herbes, où les rayons du soleil semblent se reposer si tranquillement, on croirait que là du moins les morts doivent rester en paix. D'un côté de l'église s'étend un vallon bien boisé, où serpente

un ruisseau parmi des fragmens de rochers, et des troncs d'arbres abattus. Sur ce ruisseau, non loin de l'église, était autrefois un pont de bois qui, ainsi que la route qui y conduisait, étaient entourés d'arbres qui obscurcissaient la clarté du jour, et rendaient plus effrayantes les ténèbres de la nuit. C'était la retraite favorite du cavalier sans tête, et l'endroit où on le rencontrait le plus souvent.

On racontait une histoire d'un vieux Bronwer, véritable hérétique en matière d'apparition, qui en revenant des champs, avait rencontré le cavalier, et avait été obligé de monter en croupe derrière lui. De cette manière, ils avaient galoppé ensemble, à travers buissons et taillis, montagnes et marais, jusqu'à ce qu'ils atteignissent le pont; là, le cavalier fut tout à coup changé en spectre, jeta le vieux Bronwer dans le ruisseau, et s'élança sur le sommet des arbres en faisant entendre le bruit du tonnerre.

On cita ensuite, pour faire le pendant de

ce récit une aventure merveilleuse de Brom-Bones qui, en habile jockei, avait pris les devans sur le Hessois. Il affirmait qu'en retournant du village de Sing-Sing, il avait été atteint par ce coureur nocturne. Il lui offrit alors de courir au plus vite pour un bol de punch, et il aurait gagné son pari, car Daredevil l'emportait sur le cheval du fantôme, si en approchant du pont de l'église, le Hessois n'était disparu dans un éclair.

Toutes ces histoires racontées à demi-voix comme on a contume de le faire dans l'obscurité, et les physionomies des auditeurs éclairées seulement par la lueur de leurs pipes, se gravèrent profondément dans l'esprit d'Ichabod. Il fournit aussi pour sa quote-part des extraits de son auteur favori Cotton Mather, en y ajoutant plusieurs événemens merveilleux qui s'étaient passés dans le Connecticut, sa province natale, et le récit des apparitions terribles qu'il avait vues dans ses promenades de Sleepy-Hollow.

On pensa enfin à se séparer : les vieux fermiers rassemblèrent leurs familles dans leurs chariots, dont le bruit se fit long-temps entendre dans les routes creuses et sur les collines lointaines. Quelques demoiselles montèrent en croupe derrière leurs amans ; leurs rires légers se mêlant au pas des chevaux, furent répétés par l'écho des bois silencieux, et finirent par se perdre dans l'éloignement. Le théâtre récent de leurs jeux et de leur gaîté resta plongé dans la tranquillité. Le seul Ichabod s'y arrêta quelque temps, suivant la coutume des amans villageois, pour avoir un tête-à-tête avec l'héritière, bien convaincu qu'il touchait maintenant au succès.

Je ne prétends pas rendre compte de ce qui se passa dans cette entrevue, car, dans le fait, je l'ignore. Tout n'y fut pas cependant à l'avantage du pauvre Ichabod ; il sortit au bout de quelques instans avec un air désolé et abattu. Ah ! les femmes ! les femmes !

Une aussi jeune fille pouvait-elle avoir employé envers lui les ruses d'une coquette? n'avait-elle donné des encouragemens au pédagogue que dans le but d'assurer la conquête de son rival? c'est ce que le ciel, et non pas moi, peut seul savoir. Quoi qu'il en soit, Ichabod se retira avec l'apparence d'un homme qui vient de faire un mauvais coup, et non avec la mine d'un amant qui vient de gagner le cœur d'une jolie personne. Sans regarder ni à droite ni à gauche l'étalage des richesses qui l'avaient charmé tant de fois, il s'en alla droit à l'écurie, et avec quelques coups de pied, il réveilla, de la manière la plus incivile, son coursier qui, étendu sur une bonne litière, dormait profondément, rêvant peut-être à des champs de blé ou d'avoine, ou à des vallées couvertes de trèfle.

Ichabod oppressé poursuivit sa course, malgré les périls du soir, le long des hautes montagnes qui s'élèvent auprès de Tarry-Town, chemin qu'il avait parcouru si gaîment le ma-

tin. La tristesse de cette heure s'accordait avec celle de ses pensées. Au-dessous de lui, le Tappaan-Zee présentait une masse indistincte, ou laissait entrevoir le mât de quelque sloop paisiblement à l'ancre sur ses eaux plongées dans l'obscurité. Le silence de la nuit lui permettait d'entendre les aboiemens des chiens sur la rive opposée de l'Hudson; mais ils parvenaient si faiblement à son oreille, qu'ils ne faisaient que le convaincre de son éloignement de toute habitation. Parfois le chant d'un coq, éveillé par hasard, s'échappait au loin de quelque chaumière isolée; mais à peine pouvait-il en saisir le son. Aucun signe d'existence ne venait interrompre la monotonie de sa route, si ce n'est le cri mélancolique du grillon, ou le croassement d'une grenouille dans le marais voisin.

Toutes les histoires d'esprits et de revenans que le pauvre Ichabod avait entendu raconter dans la soirée, se retracèrent en foule à son souvenir. La nuit devint de plus en plus som-

bre; les étoiles paraissaient moins brillantes, et des nuages passagers les dérobaient souvent à sa vue. Il ne s'était jamais trouvé dans une situation aussi isolée et aussi lugubre. Il approchait de l'endroit où plusieurs aventures de fantôme avaient eu lieu. Au milieu de la route s'élevait un énorme tulipier, qui surpassait comme un géant tous les arbres environnans, et formait une espèce de phare. Ses branches tortueuses, s'élevant vers le ciel, ou se recourbant vers la terre, étaient aussi grosses que des troncs d'arbres ordinaires. Il se rattachait à l'histoire tragique de l'infortuné André, qui avait été fait prisonnier non loin de là. On lui donnait le nom de l'arbre du major André. Les gens du peuple le regardaient avec un mélange de respect et de superstition, par pitié pour le malheureux sort de celui dont il portait le nom, et à cause des scènes étranges qu'on disait s'y être passées.

Ichabod, en approchant de cet arbre terrible, se mit à siffler. Il crut d'abord que ses

sifflemens étaient répétés ; mais ce n'était qu'une brise agitant les branches desséchées. Lorsqu'il fut encore plus près, il vit quelque chose de blanc suspendu au milieu de l'arbre : il s'arrêta muet de frayeur. En regardant plus attentivement, il s'aperçut que ce n'était qu'un endroit où l'arbre avait été frappé par la foudre et l'écorce enlevée. Il entendit tout-à-coup un gémissement; ses dents claquaient les unes contre les autres, et ses genoux heurtaient contre sa selle: ce n'était néanmoins que le frottement d'une branche sur une autre. Il passa l'arbre sans accident; mais de nouveaux périls l'attendaient.

A deux cents toises environ de l'arbre, un petit ruisseau traversait la route, et courait de là dans un vallon boisé et marécageux, appelé Wileys-Swamp. Quelques troncs d'arbre, placés très-près les uns des autres, servaient de pont pour passer ce ruisseau. Du côté de la route où il pénétrait dans le bois, un massif de chênes et de maronniers, entrelacés de

vigne sauvage, répandaient une obscurité effrayante. Le passage de ce pont était l'épreuve la plus pénible. C'est dans cet endroit même que le major André avait été arrêté; et c'était parmi ces mêmes chênes et ces mêmes maronniers, que s'étaient cachés les *Yeomen* qui le surprirent. Depuis lors on avait toujours considéré ce ruisseau comme hanté par les esprits, et l'écolier qui doit y passer, vers le soir, est en proie à la plus grande terreur.

Ichabod, en s'en approchant, sentit que le cœur lui manquait; il rassembla cependant son courage, donna à son cheval une dixaine de coups de pied sur les côtes, dans l'espoir de traverser rapidement le pont; mais, au lieu d'avancer, l'animal pervers fit un mouvement de côté et se mit en travers du pont. Ichabod dont ce délai augmentait la crainte, tira fortement la bride, en talonnant vigoureusement son coursier. Ce fut en vain : l'animal fit un mouvement, il est vrai, mais ce fut pour s'enfoncer dans des buissons de ronces et de

sureau du côté opposé de la route. Le maître d'école n'épargna ni le fouet, ni les coups de talon, sur les côtes décharnées du vieux Poudre-à-Canon, qui s'avança enfin en soufflant, mais qui s'arrêta de nouveau sur le bord du pont si brusquement, qu'Ichabod faillit passer par-dessus sa tête. Dans ce moment un bruit de pas vint frapper son oreille attentive. Parmi les arbres et sur le bord du ruisseau, il aperçut un objet noir, volumineux et informe : il ne remuait point, mais, dans l'obscurité, il paraissait un monstre gigantesque prêt à s'élancer sur le voyageur.

Les cheveux du pédagogue effrayé se dressèrent sur sa tête. Que devait-il faire ? il n'était plus temps de reculer et de fuir. Pouvait-il espérer d'échapper à un fantôme, ou à un démon porté sur les ailes du vent ? Faisant un second appel à son courage, il demanda d'une voix tremblotante : « Qui êtes-vous ? » Ne recevant point de réponse, il répéta sa demande sans plus de succès. Il ne lui resta plus d'autre

ressource que celle d'exciter Poudre-à-Canon; et, fermant les yeux, il entonna un psaume avec ferveur. Dans ce moment, l'objet de ses alarmes se mit en mouvement, et faisant un saut, se trouva au milieu de la route. Bien que la nuit fût très-sombre, Ichabod put alors discerner sa forme. C'était un cavalier de haute stature, monté sur un cheval d'une grande dimension. Il ne parut point disposé à vouloir le molester, ni à entrer en conversation avec le maître d'école; mais, se plaçant d'un côté de la route, il se mit au pas de Poudre-à-Canon, dont la frayeur s'était dissipée.

Ichabod, qui ne se souciait point de ce compagnon nocturne, se souvenant de l'aventure de Brom Bones et du Hessois, pressa son cheval dans l'espoir de le laisser derrière lui. L'étranger cependant suivit son exemple. Ichabod mit son cheval au petit pas pour rester en arrière, l'autre en fit de même. Ses forces commencèrent alors à s'épuiser. Il essaya de reprendre son psaume, mais sa lan-

gue desséchée s'arrêta contre son palais, et il lui fut impossible de prononcer une syllabe. Le silence obstiné que gardait son compagnon lui paraissait renfermer quelque chose de mystérieux et de sinistre. Il s'en rendit bientôt compte. En atteignant un terrain élevé où la forme gigantesque du cavalier se dessinait sur le ciel, Ichabod fut frappé d'horreur en voyant qu'il n'avait point de tête. Mais son effroi fut encore augmenté en observant que la tête, qui aurait dû être placée sur les épaules du fantôme, était fixée devant lui au pommeau de la selle. Sa frayeur se changea alors en désespoir : il fit pleuvoir un déluge de coups sur son pauvre cheval, croyant par un mouvement subit échapper à son compagnon. Mais le spectre se mit à galoper après lui. Les voilà donc partis ensemble par monts et par vaux, faisant voler des pierres et jaillir des étincelles à chaque pas. Dans la rapidité de leur course, les vêtemens d'Ichabod flottaient dans les airs et il étendait tellement son

corps efflanqué sur son cheval qu'il en dépassait la tête.

Il parvint à la route qui mène à Sleepy-Hollow. Poudre-à-Canon, qui semblait possédé du diable, au lieu de la suivre, en prit une autre, qui lui fit descendre la montagne. Ce chemin le conduisit à travers une gorge sablonneuse, ombragée par des arbres jusqu'au célèbre pont des revenants, près duquel est située la verte colline où s'élève l'église blanche.

La frayeur du coursier avait donné d'abord à son cavalier peu habile un avantage apparent; mais arrivé au milieu de la gorge, les sangles de la selle se rompirent, et il la sentit glisser dessous lui. Il se saisit du pommeau et s'efforce de la maintenir en équilibre : le tout en vain. Il n'eut que le temps de se préserver d'une chute en entourant de ses bras le cou du vieux Poudre-à-Canon ; la selle tomba à terre et il l'entendit fouler aux pieds par celui qui le poursuivait. Il songea un ins-

tant au ressentiment de Hans Van-Ripper; car c'était sa selle des dimanches. Mais ce n'était pas le moment de s'occuper de craintes aussi puériles. Le démon était sur ses talons; et le pauvre cavalier avait bien de la peine à se tenir sur son cheval. Tantôt il glissait à droite, tantôt à gauche. Parfois il tombait sur l'épine du dos de l'animal avec une telle violence qu'il appréhendait d'être fendu en deux. Une ouverture dans les arbres lui fit espérer que le pont de l'église était près de lui. La réflexion d'une étoile dans l'eau du ruisseau lui prouva qu'il ne s'était pas trompé. Il vit les murs de l'église briller faiblement à travers le feuillage. Il se rappela que c'était l'endroit où le compétiteur de Brom-Bones avait disparu. « Si je puis atteindre ce pont, pensa Ichabod, je suis sauvé. » Il vit dans ce moment le coursier noir courir en haletant derrière lui; il se figurait même sentir son souffle enflammé. A l'aide d'un terrible coup de pied Poudre-à-Canon s'élança sur le pont;

il fit résonner les planches retentissantes ; il gagna la rive opposée. Ichabod regarda derrière lui si l'ombre qui était acharnée à sa poursuite s'évanouirait d'après l'usage dans un nuage de flammes et de soufre. Il vit le démon se lever sur ses étriers et dans l'attitude de jeter sa tête après lui. Ichabod s'efforça d'éviter cet horrible présent ; mais il était trop tard. Il atteignit son crâne avec une force qui le fit rouler dans la poussière, tandis que Poudre-à-Canon, le cheval noir et son cavalier passèrent près de lui comme un tourbillon.

Le matin suivant on trouva le vieux cheval ayant perdu sa selle, paissant tranquillement à la porte de son maître. Ichabod ne parut point au déjeûner ; l'heure du dîner arriva, mais point d'Ichabod. Les enfans s'assemblèrent à l'école et attendirent dans l'oisiveté près des bords du ruisseau, mais point de maître d'école. Hans Van-Ripper commença à concevoir quelqu'inquiétude sur le sort du pau-

vre Ichabod et sur celui de sa selle. On alla à sa recherche et après d'exactes perquisitions on découvrit ses traces. La selle fut trouvée enfoncée dans la boue sur la route qui conduit à l'église. On suivit de là l'empreinte des pas des chevaux jusqu'au pont. Sur la rive opposée, près d'un endroit où le ruisseau était large et profond, on vit le chapeau de l'infortuné Ichabod et non loin de là une citrouille endommagée.

On suivit le cours du ruisseau, mais on ne put découvrir le corps du maître d'école. Hans Van-Ripper, comme exécuteur testamentaire, examina le paquet qui renfermait toute sa propriété. Elle consistait en deux chemises, deux cravattes, deux paires de bas de laine, une vieille paire de culottes, un rasoir rouillé, un livre de psaumes plein de marques, et une pipe.

Quant aux livres et aux meubles de l'école, ils appartenaient à la communauté; excepté l'histoire de la magie par Cotton-Mather,

l'almanach de la nouvelle Angleterre et un livre sur les songes et les prédictions. Dans ce dernier était une feuille de grand papier qui avait été couverte de ratures qui prouvaient les efforts inutiles qu'il avait faits pour composer une pièce de vers en l'honneur de l'héritière de Van-Tassel. Ces ouvrages et ce fragment poétique furent livrés aux flammes par Hans Van-Ripper qui se décida dès lors à ne plus envoyer ses enfans à l'école ; observant qu'on n'avait jamais retiré aucun bien de l'avantage de savoir lire et écrire. Tout l'argent que possédait le maître d'école, qui avait reçu son quartier un ou deux jours auparavant, devait avoir été sur lui au moment où il disparut.

Cet événement mystérieux fut le sujet d'un grand nombre de conjectures. Le dimanche suivant, à l'église, des groupes se rassemblèrent dans le cimetière, sur le pont et dans l'endroit où on avait trouvé le chapeau et la citrouille. On se rapela les histoires de Bron-

wer de Bones et beaucoup d'autres : après les avoir considérées avec celle-ci, on conclut qu'Ichabod avait été enlevé par le soldat Hessois.

Comme il n'était pas marié, et qu'il ne devait rien à personne, on finit par ne plus s'en occuper. L'école fut transférée dans une autre partie du vallon, et un autre pédagogue régna à sa place.

Un vieux fermier qui, quelques années après, alla à New-Yorck, en rapporta la nouvelle qu'Ichabod-Crane était encore en vie; qu'il avait quitté le pays par crainte des revenans et de Van-Ripper, et par la mortification d'être rejeté par l'héritière; qu'il s'était établi dans une autre province, avait monté une école et étudié les lois en même temps; qu'il avait été admis au barreau, était devenu politique, électeur, journaliste, et finalement avait été élu membre d'une cour de justice. Brom-Bones qui, peu de temps après la disparition de son rival, avait conduit en triomphe la belle Katri-

na à l'autel, souriait toujours d'un air d'intelligence quand on racontait l'histoire d'Ichabod ; et on remarqua qu'il éclatait de rire quand on faisait mention de la citrouille : ce qui fit soupçonner qu'il était plus instruit sur cette aventure qu'il ne se souciait de le dire.

Cependant toutes les bonnes femmes du voisinage, qui sont les meilleurs juges dans ces sortes de choses, soutiennent jusqu'à ce jour qu'Ichabod fut enlevé par des moyens surnaturels ; et son histoire fait les délices d'une soirée d'hiver. Le pont devint l'objet d'une terreur superstitieuse : c'est peut-être là la raison qui a fait changer dernièrement la route de l'église, à laquelle on arrive maintenant du côté du moulin. L'école étant abandonnée, tomba bientôt en ruines. On rapporte que l'ombre du malheureux pédagogue y apparaît quelquefois ; et le garçon de charrue, en revenant des champs par une belle soirée d'été, a souvent entendu sa voix dans l'éloignement, faisant retentir des chants mélancoliques d'un psaume, les paisibles solitudes de Sleepy-Hollow.

POST-SCRIPTUM.

L'HISTOIRE précédente m'a été racontée presque dans les mêmes termes à une assemblée municipale dans l'ancienne cité de Manhattoes (1). Plusieurs des bourgeois les plus sages et les plus illustres y étaient présens. Le narrateur était un vieillard agréable, dont la physionomie était sardonique : il portait un habit râpé de couleur poivre et sel, et je le supposai pauvre par les nombreux efforts qu'il faisait pour amuser. Quand son histoire fut terminée, tout le monde rit et l'applaudit beaucoup, surtout deux ou trois vice-aldermen, qui avaient dormi presque tout le temps. Cependant un vieillard grand, maigre, et ayant les sourcils refrognés, conserva tout le temps un maintien grave et même sévère : il croisait les bras, baissait la tête, fixait la terre, et

(1) New-York.

semblait entretenir des doutes dans son esprit. C'était un de ces hommes circonspects qui ne rient jamais que sur de bons fondemens, c'est-à-dire, quand ils ont la raison et la loi de leur côté. Lorsque la gaîté de l'assemblée se fut calmée et le silence rétabli, il appuya un de ses bras sur son fauteuil, l'autre sur sa hanche, et demanda, en faisant un léger mouvement de tête et en contractant le sourcil, quelle était la morale de cette histoire, ou ce qu'elle tendait à prouver.

Le narrateur, qui portait précisement un verre de vin à ses lèvres pour se rafraîchir après ses fatigues, s'arrêta, regarda le questionneur d'un air de grande déférence; et, reposant lentement son verre sur la table, observa que ce récit tendait à prouver logiquement « qu'il n'y a point de situation dans la vie qui n'offre ses plaisirs et ses agrémens, pourvu que nous recevions une plaisanterie telle qu'elle nous est faite. »

« Que, par conséquent, celui qui court au

plus vîte avec un démon a dû faire une rude course. *Ergo* que pour un maître d'école le refus d'une héritière hollandaise peut être souvent un premier degré pour les dignités de l'état. »

Le prudent vieillard, embarrassé par ce syllogisme, fronça le sourcil dix fois plus, tandis que l'homme à l'habit poivre et sel le regardait avec un sourire triomphant. A la fin, il observa que tout cela était très-bien, mais qu'il considérait cependant cette histoire comme un peu extravagante, et qu'il y avait un ou deux points sur lesquels il avait conçu des doutes.

« En vérité, Monsieur, reprit le narrateur, quand au fond du récit, je n'en crois pas la moitié moi-même. »

NOTE SUR L'ARTICLE QUI SUIT.

Le morceau suivant m'a été donné dernièrement par un gentilhomme de bizarre apparence, portant une perruque brune et un habit maron. Je fis sa connaissance dans une de mes courses, au centre de la grande cité; j'avoue que je supposai d'abord qu'il me donnait un de ces contes apocryphes que l'on débite souvent aux voyageurs curieux. Mais, en prenant des informations, j'ai recueilli les renseignemens les plus satisfaisans sur la probité de l'auteur. On m'a assuré de plus qu'il s'occupe en ce moment à faire l'histoire de la région intéressante qu'il habite, histoire dont ce qui suit peut être considéré comme l'avant-propos.

LA PETITE-BRETAGNE.

> Ce que j'écris est très-vrai... J'ai composé un livre entier d'aventures, dont la publication m'attirerait le courroux de quelques-uns des graves personnages qui peuvent entendre le son de la cloche de Bow-Church (1). NASHE.

Au milieu de la cité de Londres se trouve un quartier composé de rues étroites, de cours, et de quelques maisons vénérables et délabrées, connu sous le nom de *Petite-Bretagne*. Il est borné, à l'ouest, par le collége de Christ-Church et l'hôpital de Saint-Barthelemi; au nord, par Smith-Field et Long-Lane. Aldersgate Street, semblable à un bras de

(1) On regarde tous ceux qui peuvent entendre le son de la cloche de Bow-Churck comme habitans de la Cité, et ils portent le titre de citoyens de la ville de Londres. (*Note du traducteur.*)

mer, est entr'elle et la partie orientale de la cité, tandis que Bull-and-Mouth-Street la sépare de Butcher-Lane et des régions de New-Gate. Le dôme de Saint-Paul, s'élevant au-dessus des maisons de Paternoster-Row, d'Amen Corner et d'Ave Maria Lane, semble abaisser ses regards sur ce petit territoire, avec la tendresse d'une mère.

Ce quartier doit le nom qu'il porte à ce qu'il fut autrefois la résidence des ducs de Bretagne. Cependant, à mesure que Londres s'accrut, les personnes de distinction se dirigèrent vers l'ouest; le commerce les suivit, et s'empara des habitations qu'elles abandonnèrent. Pendant quelque temps la Petite-Bretagne devint le grand entrepôt de la science, et fut peuplée par l'espèce nombreuse et affairée des libraires. Ceux-ci la quittèrent aussi peu à peu, émigrèrent au-delà du grand détroit de New-Gate-Street, et s'établirent dans Paternoster-Row et dans la cour de Saint-Paul, où ils n'ont cessé de se multiplier jusqu'à nos jours.

Mais, dans cet état de décadence, la Petite-Bretagne possède encore des traces de sa première splendeur. Plusieurs maisons, près de s'écrouler, conservent encore des façades magnifiquement ornées de sculptures en chêne, représentant des figures hideuses, des oiseaux inconnus, des animaux, des poissons, des fruits et des fleurs, qu'un naturaliste aurait eu de la peine à classer. Dans Aldersgate-Street, il existe aussi des restes d'habitations jadis spacieuses et seigneuriales, mais qui ont été depuis subdivisées en plusieurs maisons. Là se retrouve souvent la famille d'un petit trafiquant, dont les guenilles et les meubles usés contrastent avec les débris d'une ancienne magnificence, les vastes appartemens auxquels le temps a donné une apparence de vétusté, avec les plafonds ciselés, les corniches dorées et les massives cheminées en marbre.

Les ruelles et les cours renferment aussi des demeures qui doivent avoir appartenu à la petite noblesse. Elles ne sont pas d'une

aussi grande dimension; mais elles réclament des droits à une aussi haute antiquité que les premières : celles-ci ont des pignons sur rue, des sculptures grotesques, des portes gothiques, et des fenêtres en ogive, avec des vitraux taillés à facettes et maintenus par des lanières en plomb.

Dans cet endroit vénérable et retiré, j'ai passé plusieurs années d'une existence tranquille, logé commodément à un second étage d'un des édifices les plus anciens, mais des moins spacieux. Mon salon est lambrissé à petits panneaux, et il est meublé d'une manière bizarre. J'ai un respect tout particulier pour quatre fauteuils à hauts dossiers et à pieds recourbés. Ils sont couverts de brocard terni, qui porte les marques de jours plus heureux; et ils ont sans doute figuré dans un des vieux palais de la Petite-Bretagne. Ils me paraissent toujours s'associer ensemble, et regarder d'un œil de mépris leurs voisins à coussins en cuir, de même que j'ai vu des

nobles déchus porter la tête haute parmi la société plébéienne qu'ils se trouvent réduits à fréquenter. Le devant de mon salon est occupé par une croisée de forme antique. Sur les carreaux sont écrits les noms de ceux qui l'ont habité, depuis plus d'une génération, mêlés à des fragmens d'une poésie très-médiocre, tracés en caractères que je pouvais à peine déchiffrer. Ils vantent les charmes de plusieurs beautés de la Petite-Bretagne, qui ont brillé et disparu il y a long-temps. Comme je suis un personnage oisif, n'ayant point d'occupation apparente, et que je paie mon logement régulièrement chaque semaine, je passe pour le seul gentilhomme du voisinage. Désirant connaître l'état intérieur de cette communauté, séquestrée du reste du monde, j'ai tâché de m'initier dans tous ses intérêts et ses secrets.

On peut regarder la Petite-Bretagne comme le cœur de la cité, la citadelle des véritables John-Bull. C'est une partie de Londres tel

qu'il était autrefois, avec ses personnages et ses modes antiques. Ici fleurissent encore plusieurs des fêtes et des coutumes des anciens temps. Les habitans mangent religieusement des crêpes le mardi gras, des *hot-cross-buns* (1) le vendredi saint, et une oie à la Saint-Michel. Ils écrivent des lettres d'amour le jour de Saint-Valentin (2), brûlent le pape le 5 novembre (3), et embrassent

---

(1) Les hot-cross-buns sont des petits gâteaux portant l'empreinte d'une croix, que l'on mange le vendredi saint. (*Note du traducteur.*)

(2) Le jour de S. Valentin on a coutume d'écrire des lettres d'amour qui sont ordinairement du style le plus passionné. Ces lettres sont anonymes, et souvent adressées à des personnages ridicules. (*Note du traducteur.*)

(3) Ce fut le 5 novembre de l'année 1606 que l'on découvrit la célèbre conspiration des poudres, attribuée aux Jésuites. Depuis lors on brûlait en Angleterre l'effigie du pape. Cet usage est tombé en désuétude, et l'on se contente de brûler un homme de paille. (*Note du traducteur.*)

toutes les jeunes filles sous le buisson de Noël. Ils ont une sorte de vénération superstitieuse pour le roast-beef et le plum-pudding; les vins de Porto et de Chérès sont encore pour eux les seuls vins anglais, et ils considèrent tous les autres comme des boissons étrangères.

La Petite Bretagne a aussi son catalogue de merveilles, que les habitans regardent comme les merveilles du monde : de ce nombre sont la grosse cloche de Saint-Paul, qui fait tourner la bière quand elle sonne; les statues qui frappent l'heure à l'horloge de saint Dunstan; le monument, les lions de la Tour et les géans en bois de Guildhall. On y croit encore aux rêves et aux prédictions, et une vieille femme qui demeure dans Bull-and-Mouth-Street, se fait un assez bon revenu, en découvrant ou sont cachés les objets volés, et en promettant aux filles de bons maris. Les comètes et les éclipses y produisent encore de l'effroi; et si un chien hurle pendant la nuit, cela est regardé comme

le signe d'une mort certaine. On raconte aussi plusieurs histoires de revenans, particulièrement sur les anciennes maisons où l'on prétend que l'on voit souvent des apparitions étranges. Des seigneurs ayant des perruques immenses, des manches pendantes et des épées; des dames portant des vêtemens en brocard, des corps, des paniers et des pierrots, en parcourent les appartemens au clair de la lune, et l'on suppose que ce sont les ombres des anciens propriétaires, habillés en costumes de cour.

La Petite Bretagne a aussi ses grands hommes et ses sages. Un des plus importans de ces derniers, est un apothicaire grand et maigre appelé Skryme. Son visage cadavereux est plein de cavités et de proéminences; deux cercles noirs entourent ses yeux, comme une paire de lunettes en corne. Il jouit d'une grande considération parmi les vieilles femmes, qui le regardent comme une espèce de nécromancien parce qu'il a deux ou trois crocodiles

empaillés dans sa boutique et quelques serpens en bocal. C'est un grand lecteur d'almanachs et de journaux, et il aime à propager des récits alarmans de complots, de conspirations, d'incendies, d'éruptions volcaniques, phénomènes qu'il considère entr'autres comme des signes et des indices des temps. Il débite toujours avec ses drogues quelqu'histoire sinistre à ses pratiques, ensorte qu'il remue en même tems l'âme et le corps. Il ajoute une vive foi aux présages et aux prédictions, et il sait par cœur les prophéties de Robert Nixon et de Mére Shipton. Aucun homme ne peut tirer autant de conjectures d'une éclipse, ou même d'un jour sombre, et il fit sur la chevelure de la dernière comète des menaces qui effrayèrent ses pratiques et ses disciples au point de leur faire perdre la tête. Il s'est emparé dernièrement d'une prophétie populaire qui lui fournit de grands sujets d'éloquence. Il a toujours été dit parmi les antiques sibylles qui font une collection de ces contes, que

lorsque la cigale qui est au haut de la Bourse, toucherait le dragon placé au sommet de Bow-Church, des événemens terribles auraient lieu. Cette étrange conjonction vient de s'opérer d'une manière tout aussi extraordinaire. Le même architecte a été chargé des réparations de la coupole de la Bourse et du clocher de Bow-Church, et (il n'est que trop vrai!) la cigale et le dragon sont maintenant à côté l'un de l'autre dans la cour de son atelier!

« D'autres (M. Skryme a l'habitude de le dire) peuvent contempler les étoiles et chercher des conjonctions dans le ciel; mais il en existe une sur la terre, dans notre pays, sous nos yeux, qui surpasse tous les signes et les calculs des astrologues. Depuis que les têtes de ces deux animaux reposent ensemble, des événemens singuliers ont eu lieu. Le bon vieux roi, bien qu'il eût vécu quatre-vingt-deux ans, venait tout à coup de rendre l'esprit; un autre roi était monté sur le trône; un duc du sang royal était mort subitement;

un prince venait d'être assassiné en France; des rassemblemens de radicaux avaient eu lieu dans toutes les parties du royaume; Manchester venait d'être troublé par des scènes sanglantes; un grand complot avait pris naissance dans Cato-Street; enfin, pour y mettre le comble, la reine venait de retourner en Angleterre. Toutes ces nouvelles sont racontées par M. Skryme avec un regard mystérieux, qu'il accompagne d'un mouvement de tête : comme ses auditeurs les reçoivent avec des médecines et les associent dans leurs esprits avec les monstres empaillés, les serpens sous verre, et son visage qui à lui seul semble présager une longue série de malheurs, une terreur générale s'est répandue parmi les habitans de la Petite-Bretagne. Ils lèvent les épaules en passant devant Bow-Church, et observent « qu'il ne pouvait arriver que des « choses sinistres après avoir abattu un clo- « cher qui jadis ne donnait que de joyeux

« présages, comme le prouve l'histoire de « Wittington et de son chat....»

Le second oracle de la Petite Bretagne est un gros marchand de fromages, qui occupe une partie d'un des anciens palais et y est aussi magnifiquement logé, qu'un ver le serait dans un de ses fromages de Chester. A la vérité c'est un homme important; et sa renommée s'étend jusque dans Huggin Lane, Lad lane et même jusqu'à Aldermanburg. On consulte son opinion dans toutes les affaires d'état, car il lit depuis un demi-siècle le journal du Dimanche, ainsi que le Magasin des Gentilshommes, l'histoire d'Angleterre par Rapin, et la Chronique Navale. Sa mémoire est chargée de maximes inappréciables sanctionnées depuis des siècles par le temps et l'usage. Il est entièrement persuadé qu'il y a impossibilité morale à ce que quelque chose puisse ébranler l'Angleterre tant qu'elle restera elle-même. Il a toujours beaucoup à dire sur la dette nationale, que d'une manière ou d'une

autre, il vous prouve être le grand boulevard de son pays. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans le territoire de la Petite-Bretagne; mais depuis quelques années qu'il est devenu assez riche pour se donner la dignité de porter une canne les dimanches, il commence à étendre ses plaisirs et à voir le monde. Il a fait plusieurs excursions à Hampsted, Highgate et d'autres villes voisines, où il a employé plusieurs après-dinées à regarder la capitale avec un télescope, et à chercher à découvrir le clocher de S. Barthelemi. Il n'y a pas un seul cocher de voitures publiques dans Bull-and-Mouth-Street qui ne porte la main à son chapeau en le voyant passer, et il est considéré comme le protecteur de l'établissement des voitures du Gril et de l'Oie, dans la cour de S. Paul. Sa famille lui a montré le plus grand désir de le voir entreprendre une expédition pour Margate; mais il ne se fie pas beaucoup aux nouveaux bateaux à vapeur; et d'ailleurs il se croit trop avancé en

âge, pour commencer un voyage sur mer.

La Petite-Bretagne a parfois ses factions et ses divisions, et l'esprit de parti y fut porté à un très-haut point lors de l'établissement de deux sociétés rivales pour l'entreprise des pompes funèbres. L'une d'elles tenait ses assemblées à l'enseigne du *Cygne* et du *Fer à Cheval*, sous les auspices du marchand de fromage; l'autre se réunissait au *Coq* et à la *Couronne*, sous la protection de l'apothicaire. Il est inutile de dire que la dernière était la plus florissante. J'ai passé deux soirées dans chacune de ces sociétés, et j'y ai acquis des connaissances très-utiles sur la meilleure manière d'être enterré, sur le mérite comparatif des différens cimetières; enfin sur les cercueils brevetés en fer. J'ai entendu discuter sur tous les points de vue la question de savoir s'il était légal de prohiber ces derniers, à cause de leur durée. Les querelles occasionnées par ces sociétés ont heureusement cessé; mais pendant long-temps elles ont

formé le sujet de toutes les disputes des habitans de la Petite-Bretagne, qui sont très-jaloux des honneurs funèbres, et qui aiment à être placés commodément dans leurs tombeaux.

Outre ces deux sociétés pour les convois, il y en a une troisième d'un genre tout-à-fait différent, et qui tend à répandre la gaîté dans le voisinage. Elle s'assemble une fois par semaine, dans une vieille petite maison tenue par un joyeux cabaretier appelé Wagstaff, et ayant pour enseigne une resplendissante demi-lune, avec la grappe de raisin la plus séduisante. L'édifice entier est couvert d'inscriptions qui attirent l'attention du passant altéré; telles que vin, rhum, eau-de-vie, punch, etc. Depuis un temps immémorial cette taverne a toujours été le temple de Momus et de Bacchus, et a toujours appartenu à la famille des Wagstaff; en sorte que l'histoire en est assez bien conservée par l'hôte actuel. Elle était très-fréquentée par les courtisans

et les chevaliers du temps de la reine Elisabeth, et recevait quelquefois les beaux-esprits du règne de Charles II. Ce dont Wagstaff s'énorgueillit davantage, c'est que Henri VIII, dans une de ses courses nocturnes, avait brisé la tête d'un de ses ancêtres avec sa célèbre canne. Mais on croit généralement que c'est à la vanité de l'hôte que l'on doit cette histoire.

La réunion qui y tient maintenant ses sessions hebdomadaires, est connue sous le nom de *Joyeux garçons de la Petite-Bretagne.* Ils ont une collection de chansons, d'histoires, qui sont transmises traditionnellement dans le quartier, et qui sont inconnues dans toutes les autres parties de la capitale. Leur badin président n'a point d'égal pour les chansons joyeuses; mais le jovial Wagstaff est l'âme de la société et le bel-esprit de la Petite-Bretagne. Ses ancêtres ont tous été de bons drilles, et il a hérité, avec la taverne, d'une provision de chansons et de bons mots qui

ont été débités de génération en génération. C'est un petit égrillard, ayant des jambes tortues, un gros ventre, un air ivrogne et gaillard, et une petite touffe de cheveux gris derrière la tête. A l'ouverture de chaque séance, il est sommé de chanter sa profession de foi, qui est la célèbre chanson à boire de Gammer-Gurton. Il y fait, à la vérité, plusieurs variantes, mais elle lui a été apprise ainsi par son père, et elle a fait, dès son origine, les délices de la taverne de la Grappe de Raisin et de la Demi-Lune; l'hôte assure même que ses prédécesseurs eurent l'honneur de la chanter devant la noblesse, aux fêtes de Noël, lorsque la Petite-Bretagne était dans toute sa gloire.

Il est amusant d'entendre dans les soirées de réunion, les cris de joie et les chants d'une demi-douzaine de voix discordantes qui s'échappent de cette maison joviale. La rue est alors remplie de curieux qui jouissent du même plaisir que celui de regarder

la boutique d'un confiseur, ou de humer la fumée qui sort d'un restaurant.

La foire de Saint-Barthelemi et le jour du Lord-Maire sont deux événemens annuels qui produisent une grande sensation dans la Petite-Bretagne. Pendant la foire, qui se tient dans les environs de Smith-Field, on ne fait que commerer et se promener. Les rues sont inondées par une irruption de personnages grotesques; chaque taverne devient un théâtre de débauche : soir et matin les cabarets retentissent du bruit du violon et des chants. A chaque fenêtre sont des groupes d'ivrognes qui, les yeux à moitié fermés, le chapeau sur le côté, la pipe à la bouche, le verre en main, fredonnent et chantent quelques couplets grivois, en buvant leur liqueur. Même la sobriété et le décorum que dans toute autre occasion l'on observe avec rigidité dans les familles, ne peuvent soutenir l'épreuve de cette saturnale. Il est impossible de faire rester une servante dans une maison;

le punch, les marionnettes, les chevaux volans, l'homme incombustible, le signor Polito, le célèbre M. Paap, et le géant Irlandais leur font absolument tourner la tête. Les enfans aussi emploient l'argent qu'on leur a donné les jours de fêtes à l'achat de jouets, de pain d'épice, et remplissent leurs demeures du bruit de petits tambours, de trompettes et de sifflets.

Mais le jour du Lord-Maire est la grande solennité de la Petite-Bretagne. Les habitans regardent le lord-maire comme le plus grand potentat de la terre; sa voiture dorée à six chevaux, comme le pinacle de la splendeur humaine, et sa suite, composée d'aldermen et de sheriffs, comme le plus beau spectacle que puisse offrir l'univers. Comme ils s'énorgueillissent à l'idée que le Roi lui-même n'ose pas entrer dans la cité sans en demander la permission au lord-maire, et sans frapper à la porte de Temple-Bar, car s'il agissait autrement, le ciel seul sait quelle en serait la

conséquence ! Le guerrier, couvert d'une armure, qui précède le lord-maire, et qui est le champion de la cité, a l'ordre de tailler en pièces tous ceux qui en offensent la dignité ; et si le petit homme au bonnet de velours, qui est assis près de la portière de la voiture de parade, tenant à la main l'épée de la cité, qui est aussi longue qu'une lance, la tirait une fois du fourreau, grand Dieu ! le souverain lui-même ne serait pas en sûreté !

Les paisibles habitans de la Petite-Bretagne dorment par conséquent en paix sous la protection d'un chef aussi puissant. Temple-Bar est leur barrière efficace contre tous les ennemis intérieurs, et quand aux invasions étrangères, le lord-maire n'a qu'à se renfermer dans la Tour avec la milice, et il peut défier le monde.

En conservant ainsi ses anciennes coutumes et ses opinions, la Petite-Bretagne continuait à fleurir au milieu d'une capitale corrompue. Je me plaisais à la considérer comme le lieu

choisi où les principes des véritables John Bull étaient conservés comme une semence précieuse, pour renouveler le caractère national, lorsqu'il serait entièrement dégénéré. Je me réjouissais aussi de voir l'harmonie qui y régnait, malgré les diverses nuances d'opinion entre les adhérens du marchand de fromage et de l'apothicaire, et les querelles entre les sociétés des pompes funèbres, qui ne furent que des nuages passagers qui se dissipèrent bientôt. Les voisins se voyaient de bon œil, se quittaient en se serrant la main, et ne se disaient jamais d'injures que lorsqu'ils avaient le dos tourné.

Je pourrais faire de belles descriptions des parties de gourmandise auxquelles j'ai assisté, et qui étaient suivies d'anciens jeux, quelquefois d'une vieille contredanse anglaise, sur l'air de sir Roger de Coverley. On s'assemblait aussi une fois par an pour faire une partie champêtre dans la forêt d'Epping. Rien n'eût été plus divertissant que de contempler

notre gaîté, en dînant sur l'herbe, à l'ombre des arbres. Nous faisions retentir les bois de nos éclats de rire, des chansons du petit Wagstaff et du joyeux président. Après le repas, les jeunes gens jouaient au colin-maillard, et à la cachette. C'était vraiment plaisant de les voir s'engager dans les ronces, et d'entendre quelquefois une jolie fille crier parmi les buissons. Les personnes âgées se réunissaient autour du marchand de fromage et de l'apothicaire pour les entendre parler de politique, car ils apportaient ordinairement un journal dans leur poche, pour passer le temps à la campagne; il est vrai que parfois ils s'échauffaient dans l'argument, mais leurs différens étaient bientôt éteints par l'entremise d'un digne vieillard à double menton, faiseur de parapluies de son métier, qui, ne comprenant pas exactement le sujet de la querelle, décidait d'une manière ou d'autre, en faveur des deux parties.

Tous les empires, dit un philosophe ou un

historien, sont soumis à des changemens et à des révolutions. Le luxe et les innovations s'y introduisent et il s'y élève des familles dont l'ambition et les intrigues détruisent les anciens systèmes, et jettent tout dans la confusion.

Ainsi dernièrement la tranquillité de la Petite-Bretagne a été troublée, et sa simplicité primitive menacée d'un bouleversement total, par la famille d'un boucher retiré du commerce.

La famille Lamb avait été long-temps considérée comme une des plus riches et des plus populaires du voisinage. Les demoiselles Lamb étaient les beautés de la Petite-Bretagne, et tout le monde fut satisfait, lorsque l'honnête Lamb eut gagné assez d'argent pour fermer sa boutique, et pour inscrire son nom sur une plaque de cuivre clouée à sa porte (1). Malheureusement une des demoi-

(1) Tous les rentiers, en Angleterre, ont leur nom

selles Lamb eut l'honneur d'être de la suite de lady Mairesse, au grand bal de la cité, occasion pour laquelle on vit flotter trois énormes plumes d'autruche sur sa tête. Ses parens ne purent jamais en revenir : les goûts du grand monde s'emparèrent aussitôt d'eux, ils firent l'acquisition d'une demi-fortune, entourèrent d'un galon le chapeau de leur petit commissionnaire, et ont été depuis l'objet de la haine et des discours de tout le voisinage : on ne put dès-lors déterminer mesdemoiselles Lamb à jouer au collin-maillard; elles ne dansèrent plus que les quadrilles dont personne n'avait jamais entendu parler dans la Petite-Bretagne; elles se mirent à lire des romans, à parler mauvais français, et à jouer du piano. Leur frère aussi, qui avait été clerc d'avoué, s'érigea en petit maître, et en critique, personnages jusqu'a-

---

gravé sur une plaque de cuivre fixée à leur porte.

(*Note du traducteur.*)

lors inconnus dans le quartier, et il embarrassa excessivement les dignes habitans en parlant de Kean, de l'Opéra, et de la revue d'Edimbourg.

Pour combler la mesure, les Lamb donnèrent un grand bal où ils négligèrent d'inviter leurs anciens voisins, mais ils y eurent la bonne compagnie de Theobald's-Road, de Redlion-Square, et de plusieurs autres parties occidentales. Parmi les connaissances des jeunes MM. Lamb, on voyait quelques élégans de Gray's-inn-Lane et de Hatton Garden, et rien moins que trois femmes d'aldermen y figurèrent avec leurs filles: toute la Petite-Bretagne fut en rumeur par les claquemens de fouets, les pas des misérables chevaux, et le bruit des voitures de place. On apercevait à toutes les fenêtres les bonnets de nuit des commères du voisinage, qui contemplaient la course de ces carrosses délabrés; et un groupe de vieilles médisantes s'était rassemblé dans la mai-

son d'en face, pour critiquer tous ceux qui frappaient à la porte.

Ce bal fut presque la cause d'une guerre ouverte, et tous les voisins des Lamb déclarèrent qu'ils ne voulaient plus avoir de rapports avec eux. Il est vrai que quand madame Lamb n'avait point d'engagemens avec ses connaissances de qualité, elle donnait des thés sans façon à ses anciennes amies, et que ses invitations étaient toujours acceptées, en dépit de tous les vœux qu'on avait fait de les refuser. Les bonnes dames étaient alors ravies de la musique des demoiselles Lamb, qui poussaient la condescendance au point d'exécuter sur le piano une mélodie irlandaise; elles écoutaient aussi avec un vif intérêt les anecdotes de madame Lamb, sur la famille de l'alderman Plunkett de Portso-Kenward, et sur mesdemoiselles Timberlake, ces riches héritières de Crutched-Friars; mais elles soulageaient leur conscience et évitaient les reproches de leurs confédérées, en brodant sur

tout ce qui s'était passé, et en déchirant à la prochaine assemblée de commères, les Lamb et leurs réunions.

Le boucher était le seul membre de la famille qui ne put s'accommoder au ton du jour. L'honnête Lamb, en dépit de la douceur de son nom (1), était brusque, avait la voix d'un lion, des cheveux aussi rudes et aussi noirs que les crins d'une brosse à souliers, et la figure aussi rouge que la viande de ses bœufs. C'est en vain que ses filles l'appelaient papa de la voix la plus douce, et le cajolaient pour lui faire adopter une robe de chambre, des pantoufles, et d'autres usages élégans : malgré leurs efforts, le boucher ne pouvait être soumis ; son naturel rude perçait en dépit de toutes leurs flatteries. On ne pouvait réprimer sa gaîté franche et vulgaire, ses plaisanteries même faisaient frémir ses filles sentimentales; il persista à porter le matin son

(1) Lamb signifie agneau.

habit de coton bleu, à dîner à deux heures, et à avoir un morceau de saucisson avec son thé.

Il était destiné pourtant à partager le sort de sa famille. Il s'aperçut que ses anciens camarades le traitaient avec froideur et avec civilité, qu'ils ne riaient plus de ses saillies, et qu'ils faisaient de temps à autre des allusions à *certaines personnes*, et à *des liaisons de qualité*. Le digne boucher en fut d'abord étonné et embarrassé; mais sa femme et ses filles, avec la politique consommée de ce sexe subtil, profitèrent de cette circonstance pour lui persuader de renoncer à fumer et à prendre de la bière chez Wagstaff, pour rester seul, après-dînée, à boire une bouteille de porto, qu'il détestait, et pour s'étendre dans son fauteuil, en s'ennuyan de sa solitude, et de ses manières à la mode.

Les miss Lamb commencèrent alors à porter des chapeaux français, et à arpenter les rues avec des petits-maîtres inconnus, en

parlant et en riant si haut, qu'elles irritaient les nerfs des bonnes dames qui les entendaient. Elles allèrent même jusqu'au point de faire les protectrices, et elles engagèrent un maître de danse Français à s'établir dans le voisinage; mais pour le coup les simples habitans de la Petite-Bretagne prirent feu, et persécutèrent tellement le pauvre Gaulois, qu'il fut obligé de rempaqueter son violon, et de décamper avec une telle précipitation, qu'il oublia de payer son logement.

Je m'étais flatté d'abord que cette terrible indignation était seulement produite par zèle pour les anciennes coutumes anglaises, et par l'horreur des innovations, et j'applaudissais à l'impétuosité avec laquelle on exprimait le mépris qu'on ressentait pour l'orgueil d'un parvenu, les modes françaises et mesdemoiselles Lamb. Mais il me coûte à dire que je m'aperçus que le mal gagnait, et que mes voisins, après les avoir blâmées, commençaient à suivre leur exemple. J'entendis mon hôtesse

importuner son mari pour laisser apprendre à ses filles le français et la musique, et leur faire prendre quelques leçons de danse, afin de pouvoir danser les quadrilles ; même dans le cours de quelques dimanches ; j'ai vu non moins que cinq chapeaux comme ceux des miss Lamb déployés dans les rues de la Petite-Bretagne.

Je conservais pourtant l'espérance de voir cette folie se dissiper, les Lamb s'établir dans un autre quartier, ou les filles enlevées par des clercs d'avoués, et la simplicité et la tranquillité rétablies. Malheureusement il s'éleva une puissance rivale. Un opulent marchand d'huile mourut, laissant une veuve avec une grande fortune et des filles jolies. Les jeunes demoiselles avaient long-temps déploré en secret la parcimonie de leur prudent père, qui réprimait leur goût pour l'élégance. Leur ambition n'ayant plus de frein, prit maintenant l'essor, et les hostilités furent déclarées entre elles et la famille du boucher.

Il est vrai que les demoiselles Lamb ayant commencé les premières, avaient naturellement l'avantage dans la carrière de la mode. Elles parlaient, comme je l'ai déjà dit, mauvais français, jouaient du piano, dansaient des quadrilles, avaient des connaissances distinguées ; mais mesdemoiselles Trotter n'en étaient pas effrayées. Quand mesdemoiselles Lamb paraissaient avec deux plumes sur leurs chapeaux, les autres en arboraient aussitôt quatre d'une couleur plus éclatante. Si les Lamb donnaient un bal, les Trotter ne restaient pas en arrière, et si ces dernières ne réunissaient pas une aussi bonne compagnie, elles en avaient une plus nombreuse et plus joyeuse.

Tous les habitans se divisèrent enfin en deux factions sous les bannières de ces deux familles. Les anciens jeux furent proscrits ; on n'osa plus organiser une contredanse anglaise : et un jour que je voulus embrasser une jeune personne sous le buisson de Noël, je fus

indignement repoussé, mesdemoiselles Lamb ayant décidé que cela était on ne saurait plus vulgaire. Une querelle horrible avait aussi éclaté sur les différentes rues de la Petite-Bretagne, mesdemoiselles Lamb prétendant que Cross-Keys-Square était le quartier le plus à la mode, tandis que mesdemoiselles Trotter avaient la même opinion des environs de Saint-Barthelemi.

Ce territoire est ainsi divisé par les factions et les divisions intestines, comme le grand royaume dont il porte le nom. Le résultat en est ignoré de l'apothicaire même, malgré son talent pour les pronostics; je crois pourtant qu'elles se termineront par la chute totale des principes des John-Bull.

Les effets immédiats en sont très-désagréables pour moi, étant célibataire, et, comme je l'ai déjà observé, généralement très-oisif; je passe pour être le seul gentilhomme de profession du quartier. Je suis donc en haute faveur auprès des deux partis, et admis à

tous les conseils de cabinet. Comme je suis trop honnête pour ne pas être d'accord avec les dames sur tous les points, je me suis horriblement compromis auprès des deux factions, en disant à l'une du mal de l'autre. J'aurais pu me réconcilier avec ma conscience, qui est très-accommodante, mais je ne le puis avec mes craintes. Si les Lamb et les Trotter en viennent jamais à une réconciliation, je suis perdu !

Je me suis donc décidé à battre en retraite, quand il en est temps encore, et je suis à la recherche d'un autre quartier séquestré, où l'on conserve les vieilles manières anglaises, où les modes françaises ne se glissent pas dans le langage, la cuisine, les boissons et la danse, et où il n'y ait point de trafiquans qui veuillent suivre les modes. Lorsque je l'aurai trouvé, je dirai un éternel et triste adieu à ma présente demeure, et laisserai les factions Lamb et Trotter se partager l'empire déchiré de la Petite-Bretagne.

L'ART DE FAIRE DES LIVRES.

Si cet arrêt sévère de Synesino est vrai, Qu'il est plus coupable de dérober aux morts leurs travaux que leurs biens, que deviendront la plus grande partie des écrivains ?

Anat. of Melancoly de BURSTON.

JE me suis souvent inquiété de l'extrême fécondité de la presse; je voulais savoir comment tant de têtes, que la nature semblait avoir frappées de stérilité, pouvaient néanmoins produire des ouvrages volumineux mais comme à mesure qu'un homme avance dans le chemin de la vie, il voit chaque jour diminuer les sujets de son étonnement et trouve continuellement de simples causes aux plus grands phénomènes, il m'arriva aussi dans mes courses à travers cette vaste capitale, de découvrir par hasard une scène

qui me développa quelques-uns des secrets des faiseurs de livres, et mit tout d'un coup fin à ce qui m'avait, jusqu'alors, paru surprenant.

J'errais un jour d'été dans les salons du Muséum anglais, avec cette insouciance qu'on éprouve dans une grande chaleur. Tantôt je regardais à travers les glaces, des cases qui renfermaient les minéraux; tantôt j'étudiais les hiéroglyphes qui sont sur les momies égyptiennes, et je cherchais ensuite avec un succès à peu près égal à deviner les allégories peintes sur les plafonds élevés. Pendant que je me promenais ainsi oisivement, mon attention se fixa sur une porte éloignée, à l'extrémité d'une enfilade d'appartemens. Elle était fermée, mais elle s'ouvrait de temps en temps; et il en sortait quelques personnages privilégiés d'un aspect extraordinaire; ils étaient généralement vêtus en noir et se glissaient à travers les appartemens sans faire attention aux objets environnans. Il y avait

dans tout cela un air de mystère qui réveilla ma curiosité languissante : je me déterminai à tenter le passage de ce détroit et à explorer les régions inconnues qui se trouvaient au-delà.

La porte céda à ma main avec toute la facilité de celles des châteaux enchantés devant les aventureux chevaliers errans. Je me trouvai dans une vaste chambre, entourée de rayons remplis de livres vénérables : sous les corniches au-dessus de ces rayons on voyait suspendus un grand nombre de portraits d'un aspect sombre qui représentaient d'anciens auteurs. Autour de la chambre on avait disposé de longues tables avec des pupîtres pour ceux qui voulaient écrire ; vis-à-vis étaient assis des individus pâles et cadavereux, feuilletant attentivement des livres poudreux, et fouillant parmi des manuscrits vermoulus dont ils tiraient de nombreuses notes. Le silence le plus profond régnait dans cet appartement mystérieux et on n'y entendait que le

bruit de la plume glissant sur le papier, ou quelquefois les profonds soupirs que poussaient ces savans lorsqu'ils changeaient de position pour tourner les pages d'un vieux in-folio : sans doute ces soupirs provenaient du vide et de l'inutilité que le livre offrait à leurs recherches scientifiques.

De temps à autre un de ces individus écrivait quelque chose sur un petit morceau de papier et agitait une sonnette; un des garçons de la salle arrivait promptement, prenait le papier en silence, sortait de la chambre, et revenait bientôt chargé de volumes énormes sur lesquels le premier personnage, se jetait avec une voracité sans exemple. Je ne doutai pas que je ne fusse tombé dans une réunion de magiciens profondément occupés de l'étude des sciences occultes : ce spectacle me rappela un conte d'un philosophe Arabe qui fut enfermé dans une bibliothèque enchantée, située au centre d'une montagne, et qui ne s'ouvrait qu'une fois par an. Les esprits du

lieu obéissaient à ses ordres et lui apportaient des livres de toutes les espèces de connaissances secrètes; de sorte qu'à la fin de l'année, quand la porte magique roula de nouveau sur ses gonds, il en sortit tellement versé dans la science cachée, qu'il pouvait planer au-dessus des têtes de la multitude et contrebalancer les pouvoirs de la nature.

Ma curiosité se trouvant complétement excitée, je m'approchai près d'un des garçons de la chambre, à l'instant où il allait en sortir, et je lui demandai une explication de la scène étrange que j'avais devant les yeux. Peu de mots suffirent pour me mettre au courant. J'appris que ces personnages mystérieux, que j'avais pris pour des magiciens, étaient presque tous des auteurs qui, dans le moment même, fabriquaient leurs ouvrages. Je me trouvais en effet dans la salle de lecture de la grande bibliothèque anglaise qui renferme une immense collection de livres de tous les temps et de toutes les langues, dont plusieurs sont

totalement oubliés. C'est cependant à ces étangs séquestrés de la vieille littérature, que nos auteurs modernes viennent puiser les sciences classiques, dont ils remplissent ensuite les ruisseaux étroits de leurs propres pensées.

Etant alors au courant du secret, je me plaçai dans un coin et j'examinai le travail des faiseurs de livres. Je remarquai un individu maigre, d'un visage bilieux, qui ne recherchait que les ouvrages les plus vermoulus, imprimés en vieux caractères. Il composait évidemment un de ces livres de profonde érudition, recherchés par tous ceux qui, désirant passer pour savans, les placent sur une tablette apparente de leur bibliothèque, ou les laissent souvent sur leur table, mais ne les lisent jamais. Je remarquai que de temps en temps il tirait de sa poche un grand morceau de biscuit, qu'il rongeait, soit que ce fût là son dîner, ou bien qu'il cherchât ainsi à calmer cet épuisement d'estomac que

produit un travail trop assidu sur des sujets arides ; c'est ce que je laisse à résoudre à des observateurs plus hardis que moi.

Il y avait parmi eux un petit homme vif, dont les habits étaient de couleur tranchante, la physionomie gaie et communicative, et qui avait enfin tous les dehors d'un auteur en bonne intelligence avec son libraire. Après l'avoir bien attentivement considéré, je reconnus que c'était un fécond auteur d'ouvrages mélangés dont il tirait un bon parti. Je fus curieux de voir comment il fabriquait ses œuvres. Il faisait plus de bruit et paraissait plus occupé qu'aucun autre ; il parcourait plusieurs livres, feuilletait beaucoup de manuscrits, prenait un morceau de l'un, un morceau de l'autre ; entassant lignes sur lignes, préceptes sur préceptes, un peu d'ici, un peu de là. La composition de son livre devait être aussi bigarrée que celle de la chaudière des sorcières dans Macbeth, où l'on voit ici un doigt, et là un pouce ; des pattes de

grenouilles, des dards de vipères, sur lesquels elles prononcent des paroles mystérieuses et repandent du sang de babouin pour rendre le mélange plus dense et plus puissant.

Après tout, pensais-je, cette disposition au plagiat n'est-elle pas inspirée aux auteurs dans de sages desseins? N'est-ce pas un moyen que prend la Providence pour conserver d'âge en âge les semences de la science et de la sagesse, malgré l'oubli inévitable où tombent les écrits qui les ont d'abord produites? Ne voyons-nous pas que la nature a pourvu prudemment, bien qu'avec bizarrerie, au transport de ses graines d'un pays à l'autre, par le moyen des jabots de quelques oiseaux; et que ces animaux qui par eux-mêmes ne paraissent qu'une calamité, que les pillards déréglés des vergers et des champs, sont dans le fait les colporteurs de la nature, chargés de disperser et de répandre ses biens! Ainsi, de même, les belles pensées et les beautés des écrivains anciens et vieillis sont arrachées à

l'oubli par les larcins de ces plagiaires, pour refleurir et porter encore des fruits pendant une longue suite de temps à venir. Plusieurs de leurs ouvrages subissent une sorte de metempsycose et reparaissent sous de nouvelles formes. Ce qui était autrefois une histoire pesante nous ravit à présent sous la forme d'un roman ; une ancienne légende se change en une comédie nouvelle ; et un traité sévère de philosophie fournit tous les sujets d'une longue suite d'essais badins et légers.

C'est ainsi qu'en éclaircissant nos forêts d'Amérique, nous voyons s'élever une plantation de jeunes chênes à la même place où nous avons brûlé jadis des pins gigantesques. C'est encore ainsi que nous ne remarquons jamais le tronc enseveli de l'arbre pourrissant sous la terre, qui cependant donne encore naissance à une foule de rejetons.

Ne déplorons donc pas la décadence et l'oubli où tombent tous les anciens écrivains ; ils ne font que subir la grande loi de la na-

ture, qui veut que tout ouvrage composé de matières terrestres soit limité dans sa durée, mais qui ordonne aussi que ses élémens soient éternels. Dans le règne animal et végétal, les générations succèdent aux générations, et disparaissent; mais le principe vital se transmet à la postérité, et les différentes espèces continuent d'exister. De même les auteurs engendrent des auteurs, qui après avoir produit une nombreuse progéniture, vont, dans une vieillesse heureuse et avancée, dormir près de leurs ancêtres, c'est-à-dire près des écrivains qui les ont précédés et qu'ils avaient pillés.

Pendant que je me complaisais dans ces vagues pensées, j'appuyais ma tête contre une pile de livres vénérables : soit par une émanation soporifique de ces ouvrages, ou par le silence profond de l'appartement, ou par la fatigue de mes longues courses, ou enfin par une habitude malheureuse de m'endormir dans des momens et dans des situations

peu convenables. Quoi qu'il en soit, je tombai dans un profond sommeil. Cependant mon esprit continua à errer sur le spectacle que j'avais devant les yeux : la même scène resta présente à mon imagination et se retraça dans mes songes, à l'exception cependant de quelques changemens dans les détails. Je rêvai que la salle était toujours décorée des portraits des anciens auteurs, mais que le nombre en était augmenté. Les longues tables avaient disparu, et au lieu des graves savans, j'aperçus une foule de gens déguenillés et râpés, tels que ceux qu'on voit autour du grand dépôt de vieux habits dans Monmouth-Street. A mesure qu'ils s'emparaient d'un livre, par une de ces extravagances communes dans les rêves, il me semblait qu'ils le métamorphosaient en costumes anciens et étrangers, avec lesquels ils s'équipaient ensuite. Je remarquai encore qu'aucun d'eux ne voulait s'habiller complétement avec un même accoutrement, mais qu'ils prenaient une manche à l'un, un

collet à l'autre et une basque au troisième; ils se couvraient ainsi pièces par pièces, tandis que quelques-uns de leurs propres haillons primitifs perçaient encore à travers tous ces ornemens empruntés.

Je vis un génie en guêtres et culottes de gros drap, portant un chapeau arcadien. Cet individu possédait un goût décidé pour le genre pastoral; mais toutes ses courses champêtres étaient bornées au séjour classique de Primerose Hill et aux solitudes du Parc du Régent; il s'était paré des couronnes et des rubans des anciens auteurs de poésies pastorales, et penchant la tête de côté, il errait avec un air sentimental, et divaguait sur les prairies verdoyantes. Mais ce qui frappa le plus mon attention ce fut un vieillard d'une mine doctorale portant des habits d'ecclésiastique: sa tête chauve était large et carrée; il entra dans la chambre en soufflant et en se gonflant; il se fit jour à travers la foule avec un air de confiance et de satisfaction, puis ayant saisi

un volume grec in-quarto, il le frappa sur sa tête, qui fut aussitôt couverte d'une perruque formidable et bien frisée.

Au milieu de cette mascarade littéraire, les cris au voleur, au voleur se firent entendre subitement de tous côtés. Je regardai, et je vis s'animer les portraits accrochés au mur. Les vieux auteurs avancèrent d'abord la tête, puis une épaule hors du tableau, regardèrent pendant quelque tems avec curiosité la foule bigarrée, et bientôt descendirent, le regard plein de fureur, pour réclamer leurs propriétés enlevées. La scène de désordre et de tumulte qui s'ensuivit passe toute description; les malheureux accusés s'efforçaient en vain de s'échapper avec leur butin. On voyait d'un côté une demi-douzaine de vieux moines dépouiller un moderne professeur. Ailleurs, c'était une affreuse dévastation qui s'opérait dans les rangs des nouveaux auteurs dramatiques. Beaumont et Fletcher, l'un à côté de l'autre, parcouraient le champ de bataille,

comme de nouveaux Castor et Pollux. Le vigoureux Ben Jonson faisait plus de prodiges de valeur que lorsqu'il était volontaire dans l'armée de Flandre. Quand au petit et joyeux compilateur de mélanges, il s'était affublé de plus de morceaux et de plus de couleurs qu'Arlequin, et il y avait autour de lui une aussi furieuse foule de combattans qu'on en vit jadis autour du corps de Patrocle. Je fus affligé de voir plusieurs hommes que j'avais été habitué à regarder avec estime et respect, contraints de sortir avec à peine un seul morceau pour couvrir leur nudité.

Mes yeux se dirigèrent précisément sur le vieillard à figure doctorale, portant une perruque grecque et frisée. Il fuyait plein d'effroi, suivi par une dixaine d'auteurs qui criaient après lui; ils l'entourèrent tous en un clin d'œil; ils arrachèrent sa perruque; et à chaque instant il perdait une pièce de sa parure, de sorte que, bientôt de toute sa pompe seigneuriale, il ne resta plus qu'un misérable petit

poussif, dépouillé, pillé et battu; il sortit enfin n'ayant que quelques lambeaux sur l'échine.

Il y avait quelque chose de si plaisant dans la métamorphose de ce savant Thébain, que j'éclatai en rires immodérés qui détruisirent toute l'illusion. Le tumulte et la scène disparurent; la chambre reprit sa disposition ordinaire; les vieux auteurs retournèrent à leurs portraits, et se retracèrent encore avec une sombre solennité le long des murs. En un mot je me trouvai bien éveillé dans mon coin, ayant tous les regards de l'assemblée de faiseurs de livres fixés avec étonnement sur moi. Rien dans mon songe n'avait été réel que mon éclat de rire, bruit qui n'avait jamais retenti dans ce grave sanctuaire, et si affreux pour les oreilles de la sagesse, qu'il mit en mouvement toute la société.

Le bibliothécaire s'approcha alors de moi, et me demanda si j'avais une carte d'entrée. Je ne le compris pas d'abord; mais je vis bientôt que la bibliothèque était une espèce

de réserve littéraire, soumise aux mêmes lois que la chasse, et dont personne ne doit présumer pouvoir jouir sans une licence et une permission spéciale. Enfin je me retirai convaincu que j'étais un braconnier vagabond; et je fus heureux de faire une retraite précipitée, dans la crainte de voir toute la meute des auteurs acharnée après moi.

JOHN BULL.

« C'était un vieux et digne gentilhomme, qui possédait une grande fortune, et tenait une bonne vieille maison sur un bon pied, qui avait à sa grille un vieux portier destiné à soulager les pauvres, une vieille bibliothèque remplie de vieux livres savans, un vieux chapelain, un vieux garde-manger dont les planches étaient usées, et une vieille cuisine avec une douzaine de vieux cuisiniers; enfin il vivait comme un vieux courtisan. » *Vieille chanson.*

Il n'y a pas de genre où les Anglais excellent davantage que dans celui de faire des caricatures, ou d'inventer des sobriquets et des noms bizarres. C'est ainsi qu'ils ont qualifié non-seulement des individus, mais encore des peuples entiers; et il ne se sont même pas épargnés dans cette manie de ridiculiser. Cependant lorsqu'une nation trace elle-même

son portrait, on pourrait croire qu'elle doit être naturellement portée à se donner quelque chose de grand, d'héroïque et d'imposant; mais c'est encore un des traits distinctifs du caractère des Anglais, et qui prouve leur goût pour le familier et le comique, que d'avoir personnifié leur originalité nationale sous la forme d'un lourd, gros, et vieux bonhomme, ayant un chapeau à trois cornes, une veste rouge, des culottes de peau, et portant pour canne un énorme bâton de chêne. Ils trouvent un grand plaisir à ridiculiser ainsi toutes leurs habitudes particulières, et ils ont eu un tel succès dans leurs portraits, qu'il n'existe nulle part de personnage plus généralement connu que le bizarre John Bull.

Peut-être la vue continuelle de ce tableau qu'ils ont tracé d'eux-mêmes, a-t-elle contribué à en répandre les traits dans la nation, et a-t-elle ainsi rendu réel ce qui n'était d'abord, en grande partie, qu'une conception imaginaire? car les hommes sont suscepti-

bles d'acquérir les singularités qu'ils s'entendent continuellement attribuer. Chaque classe de la nation est puissamment captivée par l'idée du beau idéal qu'elle s'est faite du John Bull, et cherche à imiter en tout point les caricatures qu'elle a sans cesse sous les yeux. Malheureusement les Anglais font souvent de leur épais *Bullisme* une apologie de leur grossièreté et de leurs préventions. J'ai eu surtout lieu de faire cette observation parmi les véritables patriotes et les vrais enfans du pays, qui ne se sont jamais éloignés au-delà du son de la cloche de Bow church. Si un de ces derniers n'est pas poli dans ses discours ou se sent le désir d'exprimer quelques dures vérités, il avoue qu'il est un vrai John Bull, et dit alors tout ce qu'il pense. Si quelquefois il s'emporte sans motif ou pour une faible raison, il observe que John Bull est un vieux bon-homme irrascible, mais que sa colère passe vîte et qu'il ne conserve jamais de rancune : s'il donne quelque preuve de mauvais goût, ou

s'il montre de l'insouciance pour les raffinemens des peuples étrangers, il rend grâces au ciel de son ignorance, parce qu'il est un franc John-Bull, et n'aime pas les niaiseries et les bagatelles. Sa facilité même à se laisser duper, et à payer avec extravagance, pour des absurdités, s'excuse sous le titre de munificence ; car un John-Bull est toujours plus généreux que sage. Ainsi sous ce nom de John Bull, l'Anglais s'efforce à métamorphoser tous ses défauts en vertus, et à se persuader sincèrement à lui-même qu'il est le meilleur homme du monde.

Cependant quelque peu général que fût d'abord ce caractère, il s'est graduellement adapté à la nation, ou plutôt ils se sont adaptés l'un à l'autre ; et l'étranger qui veut connaître les bizarreries du caractère anglais, peut retirer d'importans renseignemens des innombrables portraits de John Bull qu'on voit à toutes les fenêtres des boutiques de caricatures. Comme ce John Bull est un de

ces originaux féconds en nouveaux traits, qui, pris sous différens points de vue, présentent des aspects différens, et puisque son portrait a été si souvent tracé, je ne puis résister au désir de donner aussi une légère esquisse de la manière dont il s'est offert à moi.

John Bull a l'extérieur d'un brave homme bien franc, qui prête beaucoup moins à la poésie qu'à la prose; son caractère est peu romanesque mais plein d'une sensibilité vive et naturelle. Il a plus de bonne humeur que d'esprit, il est plutôt joyeux que gai, et mélancolique que morose; on peut aisément et promptement l'émouvoir jusqu'aux larmes, ou le faire éclater de rire, mais il n'aime pas le sentimental, et n'a acune disposition pour la plaisanterie fine et légère. C'est un bon compagnon, si on lui donne la liberté de se livrer à son humeur et de parler de lui, et dans une querelle on le trouvera toujours prêt à soutenir ses amis aux dépens de sa bourse, et au péril de sa vie.

A parler franchement il montre quelquefois trop de facilité à se mêler des disputes ; c'est un homme toujours affairé qui ne s'occupe pas seulement de lui et de sa famille ; mais encore de tous ceux qui l'environnent. Il est toujours disposé à devenir le champion de tout le monde et à offrir ses services pour arranger les affaires de ses voisins. Il se trouve très-offensé quand on s'engage dans quelque démarche importante sans prendre son avis ; bien cependant qu'il se charge rarement de quelques pacifications sans finir par se brouiller avec tout le monde, et par se plaindre amèrement alors de l'ingratitude des hommes. Malheureusement pour lui il a reçu dans sa jeunesse des leçons du noble art des boxeurs et des bâtonnistes, qui le rendent très-habile à se servir de ses poings et de sa canne ; de sorte qu'il devient un maître parfait dans ces deux parties, et mène dès-lors une existence très-orageuse. Il ne peut entendre parler d'une querelle entre les plus éloignés de ses voisins,

sans y mêler de suite l'intervention de son bâton, et sans examiner si son honneur et son intérêt n'exigent pas qu'il se mêle au combat.

Il a à la vérité tellement étendu dans le pays ses relations d'amour-propre et d'amitié, que le moindre événement ne peut avoir lieu sans compromettre sa dignité, et quelques-uns de ses plus beaux droits. Vivant dans son petit domaine, en conservant ainsi des rapports dans toutes les directions, il ressemble à une de ces vieilles araignées qui ont couvert toute une chambre de leurs toiles, de sorte qu'une mouche ne peut bruire, une brise ne peut souffler, sans troubler son repos, et sans la faire sortir pleine de fureur de son antre.

Bien que John soit dans le fond un vieux bon-homme possédant un cœur généreux et un bon naturel, il aime trop à se trouver au milieu des disputes : mais c'est encore une des particularités de son caractère que de

n'en aimer que le commencement. Il va toujours au combat avec joie; il se retire en murmurant, même lorsqu'il est victorieux; et quoique personne ne se batte avec plus d'acharnement que lui pour remporter un point contesté, néanmoins, quand on arrive aux accommodemens il se laisse tellement gagner par un serrement de main, qu'il est capable de céder à son antagoniste tout ce qu'il lui a disputé. Il faut surtout qu'il se tienne plus en garde contre sa facilité à faire des connaissances, que contre sa manie de se battre; car malgré qu'il soit ordinairement difficile de lui arracher un seul sou, mettez-le de bonne humeur et vous pourrez vider ses poches de tout l'argent qu'elles contiennent. Il est comme ces vaisseaux qui restent intacts dans les plus violentes tempêtes, et qui font ensuite naufrage dans le calme qui leur succède.

Il aime à faire le généreux en public, à tirer une longue bourse, et à parier hardi-

ment son argent dans des défis de boxeurs, dans des courses de chevaux, dans des combats de coqs; enfin à tenir toujours tête aux hommes du bon ton. Mais après ces actes d'extravagance, on le verra saisi par un violent accès d'économie, se refuser les dépenses les plus légères, raconter avec douleur qu'il est ruiné et réduit à la mendicité. Dans cette disposition il ne paiera pas le plus petit mémoire d'un marchand sans lui faire une vive altercation. C'est enfin le plus ponctuel et le plus mauvais payeur du monde, tirant avec une extrême regret son argent de sa poche, payant jusqu'au dernier sou, mais accompagnant chaque pièce d'un long murmure.

Cependant, malgré tous ses discours sur l'économie, c'est un hôte généreux et hospitalier. Sa parcimonie est d'un genre bizarre; son but principal est de trouver le moyen de faire face à ses folies; car il se refusera un jour un beef-steak et une pinte de porter, afin de pouvoir faire rôtir un bœuf entier et vider

un tonneau de bière, pour traiter le lendemain tout son voisinage.

L'état de sa maison est extrêmement coûteux, non tant par l'éclat extérieur, que par l'énorme consommation de grosses viandes et de puddings, le grand nombre de domestiques qu'il nourrit et entretient, et sa disposition naturelle à payer grandement de futiles services. C'est le maître le plus commode et le plus indulgent : pourvu que ses gens se plient à ses originalités, flattent un peu de temps en temps son amour-propre, et ne volent pas ouvertement en sa présence, ils peuvent vivre parfaitement bien avec lui. Tout ce qui l'entoure semble prospérer ; ses domestiques sont bien payés, bien traités, n'ont que peu de chose à faire ; ses chevaux paresseux et bien pansés trottent lentement devant sa superbe voiture; et ses chiens, gardiens de la maison, dorment paisiblement devant sa porte, et aboient à peine quand un voleur veut la forcer.

Sa demeure de famille est un vieux château noirci par les siècles; et, quoiqu'il tombe en ruine, son extérieur est encore imposant. Il n'est pas bâti sur un plan régulier; c'est une énorme accumulation de constructions différentes, élevées à diverses époques et suivant divers goûts. Le centre porte des traces évidentes d'architecture saxonne, et offre autant de solidité qu'il est possible d'en obtenir au moyen du chêne et des pierres de taille. De même que tous les châteaux de ce temps, il est rempli de sombres passages, de labyrinthes impénétrables, de chambres et de corridors obscurs, d'appartemens où l'on marche à tâtons.

On a fait, à des époques différentes, de nombreuses additions à ce manoir, dont l'architecture a souvent varié. On y a construit des tours et des créneaux dans les guerres et les temps de troubles; des ailes y ont été ajoutées dans les jours de paix; des pavillons et des bâtimens extérieurs ont été élevés suivant les

besoins et les fantaisies des générations successives; de sorte que l'ensemble offre la plus spacieuse habitation que l'on puisse concevoir. Une des ailes du bâtiment est destinée à la chapelle de la famille: c'est un édifice vénérable qui jadis doit avoir été somptueux, et qui, malgré les altérations et les simplifications modernes, offre encore une apparence de pompe religieuse. L'intérieur est orné de tombeaux des ancêtres de John Bull; il est rempli de coussins bien doux et de fauteuils bien garnis, sur lesquels les personnes de la famille, qui aiment à suivre le service divin, peuvent sommeiller commodément en s'acquittant de leurs devoirs. L'entretien de cette chapelle coûte beaucoup à John; mais c'est un ferme appui de sa religion, et son zèle a d'ailleurs été piqué par l'érection de plusieurs autres chapelles de sectes différentes dans les environs; et surtout parce que plusieurs des voisins avec lesquels il est brouillé sont de grands papistes.

John conserve à grands frais, pour le service de cette chapelle, un chapelain et sa nombreuse famille; c'est un ministre savant et respectable, et un chrétien d'une bonne espèce. Il donne son approbation à toutes les idées du vieux gentilhomme, ferme les yeux sur ses petites peccadilles, et sermone les enfans quand ils sont désobéissans. Il exhorte sans cesse les tenanciers à lire leurs bibles, à dire leurs prières, et surtout à payer exactement leurs rentes sans murmurer.

Les appartemens de la maison sont d'un goût antique, quelquefois lourds et souvent incommodes, mais offrent toujours l'auguste magnificence des anciens temps. Les murs sont recouverts de tapisseries riches, quoique fanées; les meubles gothiques sont chargés d'une vaisselle somptueuse et massive; les cheminées sont énormes; les cuisines spacieuses; les celliers vastes et la salle à manger superbe. Tout retrace enfin cette bruyante hospitalité de jadis, dont les modernes festins

du manoir ne sont plus que l'ombre. On aperçoit encore un grand nombre de chambres inhabitées et dégradées, des tours et des tourelles tombant en ruine, et qui, dans les ouragans, menacent de s'écrouler sur la tête des habitans du château.

On a souvent conseillé à John de réparer son antique demeure, et de jeter bas quelques-unes de ses parties inutiles, afin de faire servir leurs matériaux au rétablissement des autres; mais le vieux gentilhomme reste sourd à ces avis. Il jure que sa maison est une excellente habitation; qu'elle est d'une grande solidité, à l'épreuve de la fureur des vents, et que, puisqu'elle y a bien résisté pendant plusieurs siècles, elle n'est par conséquent pas prête à s'écrouler maintenant; que pour ce qui est relatif à ses incommodités, comme sa famille y est habituée, elle ne pourrait actuellement s'en passer, et qu'enfin pour ce qui regarde son énorme grandeur et son irrégularité, c'était le résultat des temps et des amé-

liorations apportées par la sagesse de plusieurs générations; qu'une famille aussi nombreuse que la sienne a besoin d'une vaste demeure, et que les maisonnettes et les loges étroites du jour, ne peuvent servir qu'à des familles nouvelles et misérables; mais qu'un ancien gentilhomme doit habiter un vieux manoir. Si on lui désigne quelque partie du bâtiment comme inutile, il s'efforce à prouver qu'elle est nécessaire à la solidité et à la décoration des autres, ainsi qu'à l'ensemble du tout. Il affirme encore que les différentes portions du bâtiment se tiennent tellement, que, si vous en abattez une, vous courez le risque de voir s'écrouler toutes les autres sur votre tête.

Le secret de la chose est que John a une grande disposition à jouer le rôle de protecteur et de patron; et qu'il regarde comme indispensable à la dignité d'une ancienne et honorable famille, d'être libéral dans ses bienfaits, et de faire vivre à ses dépens une foule

de cliens. Ainsi donc, en partie par orgue il et en partie par générosité, il se fait un devoir d'entretenir et de loger chez lui tous ses anciens serviteurs.

Il résulte de là que son château, ainsi que bien d'autres demeures de famille, est rempli de vieux domestiques qu'il ne peut renvoyer, et de vieux corps de logis qu'il ne peut abattre. Le château ressemble à un immense hôpital d'invalides; et, malgré toute son étendue, il est à peine assez grand pour le nombre de ses habitans. Il n'y a pas un coin, un réduit, qui ne soit employé à loger quelque personnage inutile. On voit des groupes de vieux pensionnaires goutteux, de héros en retraite, sortis de la dépense ou du garde-manger, errant dans la maison ou dans le parc, se reposant sous les arbres, ou se chauffant au soleil, sur les bancs placés près des portes. Chaque pavillon, chaque bâtiment extérieur est peuplé par ces individus et leurs familles, car ils sont d'une étonnante fécondité; et quand

un d'entre eux meurt, il lègue à John une légion de bouches affamées à remplir.

Enfin on ne pourrait pas frapper un coup de pioche contre la tour la plus pauvre et la plus ruinée, sans voir aussitôt sortir de quelques crevasses ou de quelques trous la tête grise d'un vieil écornifleur, qui vit aux dépends de John, et jette alors les cris les plus déchirans sur ce qu'on veut abattre le toit qui couvre un ancien serviteur de sa famille. Jamais l'excellent cœur du gentilhomme ne résiste à cet appel, de sorte qu'un homme qui a toujours mangé son bœuf et son pudding, est sûr d'en être récompensé, et d'avoir sa pipe et son pot de bière assurés pendant le reste de ses vieux jours.

Une grande partie de son parc est également mise en pâturage, où ses vieux chevaux ruinés paissent en paix jusqu'à leur mort, digne exemple de reconnaissance, que ses voisins devraient imiter pour leur honneur! C'est à la vérité un de ses grands plaisirs que de mon-

trer à ceux qui viennent le voir ces vieux coursiers, de détailler leurs qualités, de vanter les services qu'ils lui ont rendus, et d'exalter avec quelque vanité les exploits qu'ils ont partagés avec lui.

Il pousse à un point ridicule sa vénération pour les usages et les anciens abus de famille. Ses domaines sont infestés par des troupes de bohémiens qu'il ne veut pas permettre qu'on chasse, parce qu'ils y sont depuis un temps immémorial, et qu'ils ont été régulièrement des braconniers sous toutes les générations. Il ne souffre pas qu'on élague une seule branche morte des arbres énormes qui entourent le château, dans la crainte de troubler les corneilles qui y ont bâti leurs nids depuis des siècles. Des hiboux ont envahi le colombier, mais ce sont des hiboux héréditaires, et il ne veut pas qu'on aille les déranger.

Enfin des hirondelles ont presqu'encombré toutes les cheminées de leurs nids, des martinets les ont bâtis sur toutes les frizes et les

corniches, des corbeaux voltigent sans cesse autour des tourelles, se perchent sur toutes les girouettes ; et on voit dans tous les coins de vieux rats à tête grise sortir de leurs trous et circuler impunément en plein jour. En un mot John a tant de respect pour ce qui existe depuis long-temps dans le manoir, qu'il ne veut entendre parler d'aucune réforme, pas même de celle des abus, parce que ce sont de bons vieux abus de famille.

Toutes ces originalités et tous ces préjugés ont contribué à épuiser la bourse du gentilhomme, et comme il se pique d'exactitude en affaire d'argent, et qu'il veut conserver son crédit parmi ses voisins, il éprouve mille anxiétés dans l'acquittement de ses engagemens. Ces tourmens sont encore augmentés par les altercations qui s'élèvent continuellement dans sa famille. Ses enfans élevés de diverses manières ont différentes façons de penser ; et comme ils ont été habitués à toujours s'exprimer franchement, ils ne manquent

pas d'user de ce privilége dans l'état actuel des choses. Les uns alléguant l'honneur de la famille, veulent que le château reste sur son ancien pied, quoiqu'il en doive coûter; d'autres, plus prudens et plus sages, conseillent au vieux gentilhomme de diminuer ses dépenses, de réformer son état de maison, et d'avoir un domestique moins nombreux. John paraît quelquefois disposé à écouter leurs avis, mais tous leurs bons conseils sont bientôt renversés par la folle conduite d'un de ses fils. C'est un jeune étourdi, tapageur, ayant une mauvaise tête et de basses habitudes. Il néglige tout pour fréquenter les cabarets; c'est l'orateur des clubs du village, et l'oracle des plus pauvres tenanciers de son père. Il n'entend pas plutôt un de ses frères parler d'économie, qu'il bondit d'impatience, lui coupe la parole et se met à déclamer pour qu'on opère une réforme. Sa langue une fois lâchée, rien ne peut l'arrêter; il parcourt la chambre comme un furieux, plaisante son

père sur sa prodigalité, ridiculise ses goûts et ses préjugés, prétend qu'il faut mettre les vieux serviteurs à la porte, et jeter aux chiens les vieux chevaux; qu'on doit faire plier bagage au gros chapelain et faire faire son service par des prédicateurs ambulans. Il crie qu'il faut abattre le manoir, et bâtir à sa place une simple maison en brique et en plâtre. Il se moque de toutes les réjouissances et de toutes les fêtes de famille, et se sauve en murmurant au cabaret, chaque fois qu'un équipage s'arrête à la porte. Bien qu'il se plaigne toujours que sa bourse soit vide, il ne se fait cependant pas scrupule de dépenser beaucoup d'argent dans les tavernes, et dissipe des guinées à boire en déclamant contre l'extravagance de son père.

On peut aisément se figurer combien ces opinions doivent peu convenir à l'esprit fier du vieux gentilhomme. Ces contrariétés ont rendu son humeur si irritable, que la moindre réflexion sur une réforme ou sur l'éco-

nomie est devenue un signal certain d'une querelle entre lui et l'oracle des tavernes; mais comme ce dernier est très-robuste et en même tems fort peu respectueux, et de plus qu'il a perdu toute crainte de la bastonnade, ils ont ensemble des disputes qui deviennent si violentes, que John appelle alors à son secours son fils Tom, ancien officier de l'armée, vivant actuellement en demi-solde chez lui. Ce dernier soutient toujours le parti de son père, qu'il ait tort ou raison; rien ne lui convient plus qu'une vie bruyante et agitée; il est toujours prêt à faire usage de son sabre au moindre mouvement, au moindre geste, et le fait siffler aux oreilles de l'orateur toutes les fois qu'il ose se révolter contre l'autorité paternelle.

Toutes ces scènes, comme cela arrive toujours, se répandent dans le monde, et sont un grand sujet de scandale dans le voisinage. On commence à prendre un air important et à secouer la tête quand il est question des

affaires du malheureux John ; on espère qu'elles ne sont pas aussi mauvaises qu'elles paraissent ; cependant les choses vont toujours mal quand les enfans commencent à se moquer des extravagances de leur père ; dailleurs on sait que ses biens sont couverts d'hypothèques, et qu'il est continuellement occupé avec des usuriers. C'est certainement un brave et généreux gentilhomme, mais on craint qu'il ne vive avec trop de faste ; et à la vérité on ne voit jamais rien résulter de bon de l'amour de la chasse, des courses de chevaux, des fêtes et des combats de boxeurs : enfin, bien que la fortune de Bull soit fort belle et fort ancienne dans sa famille, on avait vu beaucoup de personnes plus riches que lui, finir par vendre leurs propriétés à l'encan.

Mais le plus affligeant de tout cela, c'est l'effet que ces embarras pécuniaires et ces divisions de famille ont produit sur le pauvre gentilhomme ; au lieu de cette forte et bril-

lante corpulence, de ces joues grosses et vermeilles qu'on lui voyait autrefois, il est depuis quelque-temps devenu maigre et ridé comme une pomme gelée. Son habit rouge, brodé en or qu'il remplissait si fièrement dans les jours heureux, où il avait en poupe le vent de la fortune, flotte maintenant sur son corps comme un mât dans un temps calme ; ses culottes de peau forment mille plis qui paraissent nécessaires pour soutenir des bottes qui baillent maintenant autour de ses jambes naguères si pleines et si robustes.

Au lieu de sortir comme autrefois avec son chapeau à trois cornes sur l'oreille, en faisant brandir son bâton, qu'il laissait à chaque instant retomber lourdement sur la terre, en regardant hardiment tout le monde en face, en fredonnant quelques couplets d'une chanson à boire, il marche aujourd'hui la tête baissée, la canne sous le bras, et les mains enfoncées dans des goussets qui sont évidemment vides.

Tel est actuellement l'état de l'honnête John; cependant son courage n'a rien perdu de sa force ni de son élévation. Si vous laissez par hasard échapper devant lui la moindre expression de compassion ou d'intérêt sur sa position, il s'enflamme de suite, jure qu'il est l'homme le plus riche et le plus solide du pays, parle d'employer de grandes sommes à l'embellissement de son château ou à l'achat d'autres propriétés, et faisant vaillamment siffler sa canne il exprime vivement le désir qu'il éprouve de se signaler de nouveau dans le combat du bâton.

Bien que sa conduite soit très-bizarre, j'avoue cependant que je ne puis examiner sa position sans éprouver un vif sentiment d'intérêt. Malgré toute son originalité, et l'obstination de ses préjugés, c'est un vieillard d'un bon naturel; et bien qu'il ait pris une trop bonne opinion de lui-même, il est néanmoins supérieur au portrait qu'en font ses voisins. Toutes ses vertus lui sont propres;

elles sont franches, patriotiques et naturelles. Ses défauts même sont la conséquence de ses bonnes qualités: sa prodigalité provient de sa générosité, son humeur querelleuse de son courage, sa crédulité de sa bonne foi, sa vanité de sa fierté, et sa rudesse de sa franchise. Ses travers sont l'excès d'un caractère riche et libéral; il est comme le chêne dont l'extérieur est âpre, mais l'intérieur ferme et solide; dont l'écorce offre d'autant plus d'aspérités que le tronc est fort et élevé, et dont les branchages frémissent et gémissent d'autant plus sous l'effort des tempêtes qu'ils sont plus grands et plus touffus. Son vieux manoir de famille a encore quelque chose de poétique et de pittoresque, et tant qu'il sera habitable je regretterai de le voir altérer par les personnes qui ont les goûts et les opinions du jour. Quelques-uns des conseillers du digne John sont, sans doute, de bons architectes, dont les idées peuvent être utiles; mais je crains que la plupart ne soient de ces niveleurs qui

dès qu'ils auront une fois employé leurs pioches contre le vénérable édifice, ne voudront plus s'arrêter avant de l'avoir entièrement renversé et s'être peut-être ensevelis sous ses ruines. Tout ce que je désire c'est que les embarras actuels de John puissent lui donner plus de prudence pour l'avenir, qu'il cesse enfin de se troubler la tête des affaires des autres ; qu'il renonce à l'inutile dessein de faire le bonheur de ses voisins, et de rétablir la paix et la tranquillité dans le monde au moyen de son bâton; qu'il reste paisiblement chez lui; qu'il répare peu à peu sa maison; qu'il cultive ses riches domaines suivant ses goûts; qu'il administre ses revenus comme il le juge convenable; qu'il mette s'il le peut à la raison ses enfans indisciplinés; qu'il renouvelle les scènes joyeuses de sa prospérité antique; enfin qu'il puisse jouir d'une longue et honorable vieillesse sur le patrimoine de ses pères.

DES ÉCRIVAINS ANGLAIS

SUR L'AMÉRIQUE.

> Mon imagination me représente une noble et puissante nation se réveillant d'elle-même comme un homme vigoureux après le sommeil, et secouant ses chaines pesantes. Il me semble que je la vois comme un aigle dérobant aux hommes sa puissante jeunesse, et allumant ses yeux étincelans aux rayons du soleil
>
> MILTON, *sur la liberté de la presse.*

C'EST avec un véritable sentiment de regrets que je remarque l'animosité littéraire qui s'accroît journellement entre l'Angleterre et l'Amérique. Les Etats-Unis ont excité dernièrement une grande curiosité, et la presse de Londres a enfanté une multitude de relations de voyages dans la république; mais elles semblaient toutes destinées à répandre plutôt des erreurs que des lumières sur ce pays.

Elles ont eu un tel succès, que malgré les fréquens rapports existans entre les deux nations, il n'est pas de peuple sur lequel la grande masse des Anglais ait moins de notions certaines et conserve plus de préventions.

Les Anglais sont à la fois les meilleurs et les plus mauvais voyageurs du monde; quand rien ne blesse leur orgueil et leur intérêt personnel, ils ne peuvent être égalés ni dans leur profondeur, ni dans leurs examens philosophiques sur la société, ni dans leur fidélité en fait de descriptions sur les objets extérieurs; mais lorsque l'intérêt ou la réputation de leur patrie se trouvent joints avec ceux d'un autre pays, ils passent à l'extrémité opposée; ils oublient leur probité et leur franchise ordinaires, qui se changent alors en morosité et en un injuste esprit de critique.

De là vient que plus les pays dont ils parlent sont éloignés, plus leurs voyages sont

exacts et véridiques. Je mettrai une confiance entière dans les descriptions que fera un Anglais des régions au-delà des cataractes du Nil, des îles inconnues de l'Océan pacifique, de l'intérieur de l'Inde, et de tous les lieux semblables que les autres voyageurs sont portés à dépeindre suivant les illusions de leurs imaginations; mais je lirai avec défiance ses rapports sur les pays voisins, et sur les nations avec lesquelles la Grande-Bretagne conserve des relations fréquentes, et puisque je suis disposé à reconnaître sa véracité, je ne dois pas craindre de signaler aussi ses injustes préjugés.

Il a encore fallu, par un sort particulier, que notre pays ne fût visité que par la plus pauvre espèce de voyageurs; tandis que des hommes d'un esprit philosophique et cultivé sont partis des ports de la Grande-Bretagne, pour s'avancer jusqu'aux pôles, pour pénétrer jusqu'au fond des déserts, et pour étudier les mœurs et les coutumes des nations

barbares dont l'Angleterre ne pouvait retirer aucun rapport de profit ou de plaisir; de simples marchands, des aventuriers à projets, des mécaniciens errans et des agens de Manchester et de Birmingham sont devenus ses oracles relativement à l'Amérique. Les Anglais se contentent de recevoir par de semblables sources des notions sur un pays qui se trouve dans un état remarquable de développement moral et physique, qui offre actuellement un des grands événemens politiques qui soit dans l'histoire du monde, et qui présente au philosophe et à l'homme d'état le texte des plus profondes et des plus imposantes méditations.

Il n'est pas étonnant que de pareils hommes aient répandu des préjugés contre l'Amérique; les sujets qu'elle offre à leur examen sont trop vastes et trop élevés pour leur conception. Le caractère national de ce pays est encore en fermentation; mais les ingrédiens qui le composent sont purs et complets; ce

caractère a déjà donné des preuves de qualités généreuses et puissantes, et le résultat promet de composer un jour une excellente substance; mais les causes qui doivent opérer pour consolider et améliorer cette substance, les indices obscurs de ses admirables propriétés, ne peuvent être aperçus par la faible vue de ces observateurs qui sont seulement affectés par les petites âpretés que présente son état actuel. Il ne peuvent que juger de la surface des choses, que des matières qui sont en contact avec leurs intérêts particuliers et leurs agrémens personnels. Ils manquent de quelques-unes de ces petites commodités et de ces douceurs de la vie qui n'appartiennent qu'à un état peuplé, ancien et très-civilisé, dans lequel les efforts d'un travail utile sont couronnés par le succès, et où l'on peut gagner une misérable existence en étudiant les caprices des désirs et de l'égoïsme; ces faibles agrémens sont cependant d'une haute importance pour un esprit

étroit, qui ne peut apercevoir ou ne veut pas reconnaître qu'ils sont contrebalancés parmi nous, par un bien-être plus grand, et généralement répandu.

Souvent encore ces voyageurs sont frustrés dans les espérances déraisonnables qu'ils avaient conçues d'un gain subit. Ils s'étaient figuré l'Amérique comme un *el-dorado* où l'or et l'argent abondaient, et où les habitans manquaient de sagacité; ils croyaient acquérir des richesses extraordinaires par quelques moyens imprévus. La même faiblesse d'esprit qui nourrit des chimères absurdes, enfante l'insolence quand on est détrompé. Bien des personnes s'irritent contre le pays parce qu'elles trouvent que là comme ailleurs, un homme doit semer avant que de recueillir, doit devenir riche par son industrie et ses talens, doit combattre les difficultés ordinaires de la nature et la subtilité d'un peuple intelligent et laborieux.

Peut-être que par une hospitalité fausse et

mal dirigée, ou par une prompte disposition à fêter et à favoriser l'étranger, disposition qui domine chez mes compatriotes, ces écrivains ont-ils été traités en Amérique avec un respect inattendu, alors, peut-être, qu'après avoir été accoutumés toute leur vie à se considérer comme au-dessous de la surface de la bonne société, après avoir été nourris dans le sentiment servile de leur infériorité, ils sont devenus arrogans, à cause qu'on les traitait avec égards. Ils ont attribué à la bassesse des autres leur propre élévation, et déprécié une nation où il n'y a point de distinctions artificielles, et où, par les mêmes chances, chaque individu peut devenir important aussi bien qu'eux.

On devrait néanmoins croire que des notions venues de telle source, sur un sujet où la vérité est si désirable, seraient reçues avec précaution par les lecteurs critiques; que les motifs de ces écrivains, leur véracité, les occasions qu'ils ont eues de recueillir leurs

observations, ainsi que leur capacité pour juger justement, seraient rigoureusement examinés avant que l'on admît aussi loin l'évidence de ce qu'ils disent contre une nation généreuse. Le contraire cependant a lieu, et donne une preuve frappante de l'inconséquence humaine. Rien ne peut surpasser la précaution avec laquelle les critiques anglais examinent la vraisemblance de ce qu'un voyageur publie sur des pays lointains, et beaucoup moins importans. Avec quels soins ils compareront les dimensions d'une pyramide ou la description d'une ruine, et avec quelle sévérité ils censureront la moindre erreur dans ces écrits sur des objets de simple curiosité; tandis qu'ils admettent avec empressement et avec une entière crédulité les grossiers mensonges de vils et obscurs écrivains sur un peuple avec lequel ils ont les plus importantes et les plus délicates relations. Ils ne regarderont jamais comme apocryphes ces écrits qu'ils vantent, au contraire,

avec un zèle et une habileté dignes d'une meilleure cause.

Je ne me serais jamais appesanti sur ce misérable et triste sujet, et je n'aurais jamais fixé l'attention sur lui, sans l'intérêt non mérité qu'y attachent évidemment mes compatriotes, et sans la crainte de quelques effets préjudiciables qu'il pourrait produire sur leur esprit national. Nous mettons trop d'importance à ces attaques. Elles ne peuvent nous causer aucune injure essentielle. Le tissu d'absurdités qu'on cherche à répandre sur nous est comme une toile d'araignée dont on entourerait les membres d'un géant dans son enfance. Notre pays les dissipe continuellement; les mensonges s'évanouissent d'eux-mêmes, les uns après les autres; il nous suffit d'exister, et chaque jour nous produit un volume de réfutations. Tous les écrivains anglais réunis, en supposant pour un moment que leurs vastes esprits se fixassent à une ligue si indigne d'eux, ne pourraient dissimu-

ler l'élévation rapide de notre puissance, et notre prospérité incomparable. Ils ne pourraient cacher qu'elles sont dues non-seulement à des causes physiques et locales, mais aussi à des qualités morales, à la liberté politique, à l'instruction généralement répandue, à l'influence d'une doctrine saine, à des principes religieux qui fortifient et soutiennent l'énergie du caractère du peuple, et qui, en effet, ont été les mobiles puissans et reconnus de notre force et de notre gloire nationales.

Mais pourquoi sommes-nous aussi sensibles aux diffamations des Anglais? Pourquoi nous affectons-nous tant des outrages qu'ils s'efforcent à répandre sur nous? Ce n'est pas dans l'opinion de l'Angleterre qu'existe seulement l'honneur, et que la réputation a toutes ses bases; le monde entier est l'arbitre de la renommée d'une nation. Il observe avec mille yeux toutes ses actions; et c'est du témoignage collectif des peuples que dépend la gloire ou la honte d'un pays.

Il est de peu d'importance pour nous que l'Angleterre nous rende justice ou non ; mais c'est peut-être d'un intérêt plus majeur pour elle. Elle anime dans le cœur d'un peuple jeune encore une haine et un ressentiment qui augmenteront en puissance et en force, à mesure que cette nation s'étendra et deviendra plus florissante. Si, comme quelques écrivains s'efforcent de le démontrer, l'Angleterre doit désormais voir dans l'Amérique une rivale envieuse, un ennemi gigantesque, nous devons remercier ces mêmes écrivains d'avoir provoqué cette rivalité et d'avoir commencé les hostilités. Tout le monde connaît quelle est maintenant l'influence dominante de la littérature, et combien les opinions et les passions du monde dépendent d'elle. Les atteintes du fer ne sont que temporaires ; elles ne blessent que la chair, et l'homme généreux met son orgueil à les oublier et à les pardonner. Mais les calomnies de la plume percent le cœur : les âmes les plus nobles sont celles qui les sentent le plus pro-

fondément ; elles sont toujours présentes à l'esprit, qui devient alors très-susceptible, sur la moindre chose qui peut le froisser. Ce n'est que rarement qu'une injure ouverte produit une rupture entre deux nations ; il existe plus communément entre elles une ancienne jalousie, une vieille haine et une disposition à s'offenser. Qu'on remonte à la source des guerres, et l'on verra qu'elles proviennent souvent des discours pernicieux d'écrivains mercenaires, qui, tranquilles dans leur cabinet, pour un salaire ignominieux, préparent et font circuler le venin qui doit enflammer les âmes braves et généreuses.

Je ne puis m'étendre trop fortement sur ce sujet ; car il s'applique surtout à notre position particulière. La censure de la presse ne doit exister nulle part d'une manière plus rigoureuse qu'en Amérique, où, par l'éducation générale des moindres classes, chaque individu sait lire. Il ne se publie pas en Angleterre un seul écrit sur notre nation, qu'il n'y soit aussitôt

répandu. Il ne s'échappe pas une seule calomnie d'une plume anglaise, un seul sarcasme indigne d'un homme d'état, qu'ils n'y viennent aussitôt troubler les sentimens de bienveillance, et s'ajouter aux anciens ressentimens.

Possesseurs, comme le sont les Anglais, de la source d'où découlent notre littérature et notre langue, combien il est aisément dans leur puissance et véritablement dans leur devoir d'en faire le canal de sentimens doux et magnanimes, la fontaine où les deux peuples viendront se mêler, et puiser en paix et en bonne harmonie. Mais si elle persiste à en faire couler des flots d'amertume, le temps viendra où elle se repentira de sa folie. L'amitié actuelle de l'Amérique peut n'être que de peu d'importance pour elle ; mais les destinées futures de cette nation ne sont pas douteuses; il règne sur celles de l'Angleterre quelqu'ombrage et quelqu'incertitude : que les jours d'orage arrivent ; qu'elle soit atteinte par ces revers

dont les empires les plus puissans n'ont pas été exempts, elle fera avec regret un retour sur son imprudence d'avoir éloigné d'elle un peuple qu'elle aurait dû conserver dans son sein, et d'avoir ainsi détruit l'unique espoir d'une alliance véritable au-delà des limites de ses propres dominations.

C'est une opinion générale en Angleterre, que les habitans des Etats-Unis sont ennemis de la mère-patrie. C'est une des erreurs répandues avec empressement par les écrivains que j'ai désignés. Il existe indubitablement une grande défiance politique, un ressentiment général du peu de libéralité de la presse anglaise; mais en totalité les préjugés du peuple sont en faveur de la Grande-Bretagne. A la vérité, autrefois ils allaient jusqu'à un degré de bigotterie absurde; le seul nom d'Anglais était un titre à la confiance et à l'hospitalité de chaque famille, qui souvent donnait un crédit passager à l'ingrat et à celui qui en était indigne. Il existait une sorte d'enthousiasme

à l'idée de l'Angleterre; nous la regardions avec des sentimens sacrés de tendresse et de vénération comme la patrie de nos aïeux, le dépôt auguste des monumens et des antiquités de notre race, le berceau et le mausolée des sages et des héros de notre histoire primitive. Après notre propre pays, il n'y avait rien dont la gloire nous fût plus chère, rien dont nous fussions plus avides d'obtenir la bonne opinion; rien enfin qui pût faire palpiter nos cœurs avec des mouvemens d'une aussi vive affection : même pendant la dernière guerre, toutes les fois que la moindre occasion se présentait de mettre à l'épreuve nos sentimens, c'était un bonheur pour les âmes généreuses de notre nation, de prouver qu'au milieu des hostilités il existait encore quelques germes d'une amitié qui ne s'éteindrait point.

Tous ces sentimens ont-ils disparu? Ce lien doré de tendres sympathies, si rare entre les nations, est-il rompu pour toujours? Peut-être

est-ce un bien que de voir dissiper cette illusion qui nous aurait tenus dans un vasselage mental, qui se serait continuellement opposée à nos vrais intérêts, et aurait empêché l'accroissement de notre propre gloire nationale. Mais il est cruel de rompre le nœud de l'amitié; il existe des sentimens plus chers que l'intérêt, et qui tiennent plus au cœur que l'orgueil; sentimens qui nous font jeter encore derrière nous des regards pleins de regrets, quand nous nous éloignons du toit paternel, et qui nous font déplorer la dureté des parens qui repoussent les affections de leurs enfans.

Quelque bornée et imprévoyante que soit la conduite des Anglais à notre égard, une récrimination de notre part serait aussi mal jugée. Je ne parle pas d'une vengeance prompte et vive, ou d'une réplique piquante contre nos calomniateurs; mais d'une disposition à user de représailles du même genre, à rétorquer ses sarcasmes, et à inspirer des préventions, disposition qui semble s'emparer

fortement de l'esprit de nos écrivains. Défions-nous particulièrement d'un semblable caractère, qui ne servirait qu'à redoubler le mal sans redresser les erreurs. Rien n'est plus facile et ne tente plus que de réfuter les mensonges et de répondre à des sarcasmes, mais c'est une lutte misérable et inutile ; c'est l'alternative d'un esprit faible plutôt piqué et emporté qu'enflammé d'indignation. Si les Anglais souffrent que de petites jalousies de commerce, que les anciens ressentimens des politiques, souillent la liberté de leur presse et empoisonnent la source de l'opinion publique, gardons-nous bien d'imiter cet exemple. Ils peuvent croire qu'il est dans leur intérêt de répandre des erreurs, d'enfanter des animosités, afin d'empêcher les émigrations ; mais nous n'avons rien de semblable à observer ; l'Angleterre ne peut nous inspirer aucun esprit de jalousie nationale, puisque, jusqu'à présent, dans toutes nos rivalités avec elle, nous sommes la partie triomphante.

En ripostant à ses injures, il ne pourrait donc y avoir d'autre avantage que celui de la vengeance satisfaite, qu'un vain esprit de représailles; mais cela même serait inutile. Jamais nos réponses ne sont publiées en Angleterre : elles tombent donc avant d'atteindre leur but; elles ne font qu'entretenir parmi nos écrivains un esprit d'aigreur et de querelles : elles troublent le cours paisible de notre littérature naissante, et répandent parmi ses fleurs des ronces et des épines; et, ce qui est pis encore, ces réponses circulent à travers notre patrie, et, aussi loin qu'elles pénètrent, elles excitent de violens préjugés parmi le peuple.

Ce dernier mal est celui auquel on doit le plus s'opposer. Gouvernés, comme nous le sommes, par l'opinion publique, nous devons prendre le plus grand soin de conserver la pureté de l'esprit national. La science compose le pouvoir, et la vérité compose la science. Par conséquent, tout homme qui répand

sciemment une erreur, sape bénévolement les bases de la puissance de sa patrie. Les membres d'une république doivent, par-dessus tous les autres hommes, être francs et exempts de passions. Ils font individuellement partie de l'esprit souverain et de la volonté souveraine ; ils doivent être capables d'entrer dans toutes les questions d'intérêts de la nation, avec un jugement calme et non influencé. D'après la nature particulière de nos rapports avec l'Angleterre, nous devons avoir avec elle des questions plus délicates et plus difficiles à résoudre qu'avec aucun autre peuple ; des questions qui touchent aux sentimens les plus susceptibles et les plus tendres ; et comme en nous occupant d'elles nos mesures nationales doivent être déterminées par l'opinion du peuple, nous ne saurions mettre trop d'attention à dégager nos décisions de prévention et de passions secrètes.

Ouvrant, comme nous le faisons, un asile aux étrangers de toutes les parties de la terre,

nous devons les recevoir tous avec impartialité. Nous devons mettre notre orgueil à prouver qu'il existe au moins un peuple exempt d'antipathies nationales, et exerçant non-seulement ouvertement des actes d'hospitalité, mais encore les vertus plus rares et plus nobles qui découlent de la liberté des opinions.

Qu'avons-nous de commun avec les préjugés nationaux? Ce sont les plaies invétérées des anciens peuples, contractées dans les siècles sauvages et ignorans, où les nations se connaissaient peu les unes les autres, et ne regardaient au-delà de leurs limites qu'avec méfiance et hostilité. Nous, au contraire, dont l'existence a commencé dans un siècle philosophique et éclairé, quand les différentes parties du monde habité et les différentes familles de la race humaine eurent été bien étudiées et bien connues, nous abandonnerions les avantages de notre création, si nous ne rejetions pas les préjugés nationaux, comme nous avons fait les superstitions locales de l'ancien monde.

Mais, par-dessus tout, gardons de nous laisser influencer assez loin par des sentimens de dépit, pour détourner nos yeux de l'étude de ce qui est vraiment excellent et aimable dans le caractère anglais. Nous sommes un peuple jeune et nécessairement imitateur, et nous devons choisir nos exemples et nos modèles parmi les nations existantes de l'Europe. Il n'est pas de pays plus digne de notre étude que l'Angleterre. L'esprit de sa constitution est le plus analogue à celui de la nôtre; les coutumes du peuple, la liberté de ses opinions, sa façon de penser sur les sujets qui concernent les plus chers intérêts et les affections les plus sacrées de la vie privée, sont conformes au caractère des Américains, et dans le fond sont excellentes; car c'est sur les sentimens moraux du peuple que sont posées les fondations profondes de la prospérité anglaise. Malgré que la surface extérieure soit rongée par le temps et par les abus, il y a quelque chose de solide dans la base, d'admirable dans

les matériaux, de ferme dans la construction de cet édifice, qui, depuis si long-temps, s'est maintenu inébranlable au milieu des orages du monde.

Que nos écrivains placent donc leur amour-propre à se dépouiller de toute espèce de ressentiment, à dédaigner d'user de représailles envers la grossièreté des auteurs anglais, et à parler de la Grande-Bretagne sans prévention et avec une franchise bien déterminée; que, tout en censurant cette bigotterie sans discernement avec laquelle quelques-uns de nos compatriotes admirent et imitent toutes les choses anglaises, uniquement parce qu'elles sont anglaises; ils exposent ouvertement ce qui est réellement digne de notre approbation. Nous devons avoir ainsi l'Angleterre continuellement devant nous, comme un livre de renseignemens où sont rapportées les saines déductions des siècles et de l'expérience. En évitant avec soin les erreurs et les absurdités qui se sont glissées dans les pages, nous

devons en retirer les belles maximes de la sagesse pratique, pour en embellir notre caractère national.

STRATFORD-SUR-L'AVON.

« Paisible fleuve d'Avon, qui pourrait près de ton onde argentée rêver à d'autres sujets qu'à la dépouille mortelle du divin Shakespeare. Les Génies viennent au clair de la lune folâtrer et danser autour de sa tombe verdoyante ; car c'est une terre sanctifiée que celle où repose la tête de ce poète immortel. »

GARRICK.

L'HOMME errant qui ne possède pas dans ce vaste monde un seul toit qu'il puisse réellement nommer le sien, éprouve un sentiment momentané d'indépendance, quand, après les fatigues d'une journée de voyage, il tire ses bottes, met ses pieds dans des pantouffles, et s'étend devant un bon feu d'auberge. Que le monde aille comme il peut ; que les royaumes s'élèvent ou s'écroulent ; aussi long-temps que le voyageur possède de quoi payer sa

dépense, il est le véritable monarque de ce qui l'entoure. Un fauteuil devient son trône, une paire de pincettes son sceptre, et sa petite chambre de quelques douzaines de pieds carrés son empire incontestable. Il possède quelques faibles réalités arrachées à la foule des incertitudes de l'existence; et celui qui s'est avancé dans le pélerinage de la vie, connaît bien l'importance de ménager même ces fragmens de réalités et ces courts instans de douceurs. « Ne prendrai-je pas mes aises dans mon auberge » (1), me dis-je en attisant mon feu, en me renversant dans mon fauteuil, et en jetant un regard de complaisance sur la petite salle de l'auberge du *Cheval-Rouge*, à Stratford-sur-l'Avon?

Ces mots du divin Shakespeare venaient de s'offrir à mon esprit quand j'entendis l'horloge de l'église où il est enterré sonner minuit. On frappa légèrement à ma porte,

(1) Citation de Shakespeare.

et une jolie servante montrant sa riante figure, me demanda d'un air embarrassé si j'avais sonné. Je compris que c'était une manière honnête de m'avertir qu'il était temps de me retirer. Mes songes de domination absolue s'évanouirent, et en monarque prudent j'abdiquai mon trône, afin d'éviter d'en être dépossédé. Je pris donc sous mon bras le guide de Stratford-sur-l'Avon, comme camarade de lit, je me couchai et je rêvai toute la nuit à Shakespeare, au jubilé et à David Garrick.

Le lendemain matin il faisait un de ces temps vivifians que l'on a quelquefois dans les premiers jours du printemps. Nous étions alors au milieu du mois de mars. Les froids d'un long hiver avaient subitement disparu; le vent du nord avait cessé de souffler; et un air délicieux venu lentement de l'ouest, répandant le souffle de la vie dans la nature, forçait chaque bouton et chaque fleur à prodiguer ses beautés et ses parfums.

J'étais venu faire à Stratford un pélerinage poétique. Ma première visite fut à la maison où naquit Shakespeare, et où il fut, dit on, élevé dans le métier de cardeur de laine qu'exerçait son père. C'est un petit bâtiment de pauvre apparence, construit en bois et en plâtre, un véritable réduit du génie, qui semble se complaire à produire ses enfans dans l'obscurité. Les murailles noircies de la chambre sont couvertes de noms et d'inscriptions, tracées dans toutes les langues par les voyageurs de toutes les nations, de tous les rangs, et de toutes les conditions, depuis le prince jusqu'au paysan. Hommage simple, mais témoignage frappant de l'admiration universelle et spontanée des hommes pour ce grand poète de la nature.

La maison est montrée par une vieille femme babillarde, ayant un visage ridé et couperosé, où brille un œil bleu dont le regard est froid et inquiet. De faux cheveux blonds s'échappent en boucles de dessous un bonnet

excessivement sale. Elle s'attache surtout à montrer toutes les reliques, qui abondent ici comme dans tous les autres lieux célèbres. Ce sont les restes de l'arquebuse à mèche avec laquelle Shakespeare abattait les daims dans ses exploits de braconnier; sa boîte à tabac, qui prouve que c'était un fumeur digne de sir Walter Raleigh; on y voit aussi l'épée avec laquelle il joua Hamlet; la même lanterne avec laquelle Friar Laurence découvrit Romeo et Juliette dans le tombeau; et enfin on y trouve une grande provision du murier de Shakespeare, qui semble jouir de la même puissance miraculeuse pour se multiplier, que le bois de la vraie croix, dont il reste encore assez de morceaux pour construire un vaisseau de ligne.

La chaise de Shakespeare est néanmoins l'objet le plus piquant de curiosité : elle est placée dans le coin de la cheminée d'une petite chambre obscure précisément derrière celle où était la boutique de son père. C'est

sur cette chaise qu'il a dû bien des fois, dans son jeune âge, surveiller les mouvemens du lent tournebroche, avec toute l'impatience d'un enfant pétulant. C'est là qu'il a dû souvent, dans les longues soirées, écouter les vieilles et les commères de Stratford, racontant des histoires de revenans et d'anciennes anecdotes sur les temps de troubles de l'Angleterre. Tous ceux qui viennent visiter cette maison ne manquent pas de s'asseoir sur cette chaise; est-ce dans l'espérance de recevoir quelqu'inspiration du célèbre poète? C'est ce que j'ignore: je ne rapporte que le fait; et mon hôtesse m'assura confidentiellement que tel était le zèle fervent des admirateurs de l'illustre barde, que bien qu'elle fût construite en chêne solide, on était obligé d'en remplacer le fond au moins une fois tous les trois ans. Mais un fait digne encore de remarque dans l'histoire de cette chaise extraordinaire, c'est qu'elle participe de quelques-unes des propriétés de la Santa-Casa de Lorette,

ou de la chaise volante de l'enchanteur Arabe, car bien qu'elle ait été vendue il y a quelques années à une princesse du nord, elle est retournée néanmoins d'elle-même à son ancien coin de cheminée.

Je possède un grand fonds de crédulité pour tous les sujets de cette nature, et je désire même être trompé, lorsque l'erreur est agréable et ne coûte rien. Je crois donc de suite aux reliques, aux légendes, aux anecdotes locales de revenans, et de grands hommes; et je conseille à tous ceux qui voyagent pour leurs plaisirs d'imiter cet exemple. Que nous importe en effet que ces histoires soient vraies ou fausses, pourvu que nous puissions nous persuader de leur vraisemblance, et jouir de tout le charme de la réalité? Il n'y a rien de tel qu'une crédulité bien complète en ces sortes de matières; et je la poussai tellement loin dans cette circonstance, que je commençais à ajouter foi aux prétentions qu'avait mon hôtesse à descendre en

ligne droite du poète, quand malheureusement une pièce de théâtre de sa composition, qu'elle remit entre mes mains, vint détruire toute la confiance que j'avais dans sa parenté.

Du lieu où naquit Shakespeare, quelques pas me conduisirent à son tombeau. Il est placé dans le chœur de l'église de la paroisse, édifice vaste, vénérable, et richement orné, mais s'écroulant sous le poids des siècles. Elle est située sur les bords de l'Avon, dans un endroit ombragé, et séparé des faubourgs de la ville par des jardins contigus. Sa position est tranquille et retirée; la rivière coule en murmurant au bas du cimetière, et ses rives sont ornées d'ormes dont les branches plongent dans ses ondes limpides. Une avenue de tilleuls, entrelaçant les rameaux de leurs cimes, forme en été une voûte de feuillage, depuis la grille du cimetière jusqu'au portail de l'église. De longues herbes couvrent les tombes; et les épitaphes en pierres grises presqu'ensevelies sous la terre,

sont chargées de mousses dont l'imposant et vieux édifice est aussi entièrement tapissé. De petits oiseaux ont bâti leurs nids sur les corniches et dans les crevasses des murs, autour desquels ils gazouillent et voltigent continuellement, tandis que des corbeaux planent et croassent au-dessus des hautes et sombres flèches des clochers.

Dans le cours de mes promenades je rencontrai le sacristain, vieillard à cheveux blancs, que j'accompagnai jusqu'à sa demeure pour y prendre les clefs de l'église. Il était né à Stratford, et y vivait depuis quatre-vingts ans. Il semblait se regarder encore comme un homme vigoureux, à l'exception qu'il avait perdu l'usage de ses jambes depuis quelques années. Il habitait une chaumière donnant sur l'Avon et dominant sur les prairies avoisinantes ; elle offrait un tableau de cette propreté, de cet ordre, et de cet agrément qu'on rencontre dans les plus humbles cabanes de ce pays. Une pièce basse, dont les

murs étaient blanchis, dont le pavé était en pierres bien frottées, servait de salon, de cuisine et de salle à manger. Des rangées de vaisselle en étain et en terre brillaient le long du buffet. Sur une table en chêne bien polie et bien cirée, on voyait la Bible de la famille et le livre de prières ; le tiroir contenait toute la bibliothèque de la maison, composée d'une dixaine de livres usés à force d'avoir été feuilletés. Une vieille horloge, la pièce importante de l'ameublement d'une chaumière, faisait entendre dans un coin le bruit des oscillations de son balancier. Une brillante bassinoire était suspendue d'un côté, et de l'autre pendait la canne à pomme en corne dont le vieillard ne se servait que les dimanches. Suivant l'ancien usage, la cheminée était assez vaste et profonde pour recevoir dans son sein une foule de jaseurs. La petite fille du sacristain, jolie villageoise aux yeux bleus, causait assise dans un coin, et vis-à-vis était un vieillard décrépit qu'il nommait John

Ange, et qui, à ce que j'appris, avait été son compagnon depuis l'enfance. Ils avaient joué ensemble dans leur jeunesse, travaillé ensemble dans l'âge viril; au declin de leur vie ils causaient et marchaient encore ensemble d'un pas chancelant; et probablement devaient être bientôt l'un et l'autre enterrés dans le cimetière voisin. Ce n'est que rarement que nous voyons deux ruisseaux de l'existence couler ainsi également et paisiblement l'un à côté de l'autre; et ce n'est que dans une semblable retraite, séjour du bonheur, que nous pouvons les rencontrer.

J'espérais retirer de ces hommes des anciens jours quelques traditions relatives au poète; mais ils ne purent rien m'apprendre de nouveau. Le long intervalle de temps pendant lequel les écrits de Shakespeare furent presque négligés, a jeté de l'obscurité sur son histoire; et son bon ou son mauvais destin a voulu qu'il ne restât à ses biographes que quelques faibles conjectures sur son compte.

Le sacristain et son compagnon avaient été employés comme charpentiers dans les préparatifs du jubilé de Stratford ; ils se rappelaient Garrick, le premier moteur de cette fête, et qui en surveilla les dispositions. C'était, suivant le sacristain, un gros homme court, très-vif, et très-bruyant. John Ange avait aussi aidé à abattre le murier de Shakespeare, dont il avait dans sa poche un morceau à vendre, qui était sans aucun doute un tonique souverain pour les conceptions littéraires.

Je fus affligé d'entendre ces deux graves personnages s'exprimer d'une manière douteuse sur la dame éloquente qui montre la maison de Shakespeare. John Ange secoua la tête quand je lui parlai de sa riche et inépuisable collection de reliques, et particulièrement de sa provision de morceaux de murier : le vieux sacristain parut même douter que Shakespeare fût né dans sa maison. Je découvris bientôt qu'il la voyait d'un œil d'envie, et qu'il existait une certaine rivalité entr'eux et

cette dame, relativement à la tombe du poète, qui ne recevait que peu de visites comparativement à la maison. C'est de cette manière que les historiens sont arrêtés à chaque pas, et que de vils cailloux font diverger le ruisseau de la vérité, même près de sa source.

Nous nous rendîmes à l'église par l'avenue de tilleuls, et nous y entrâmes par un portail gothique richement sculpté. Les portes sont en chêne massif et ciselé ; l'intérieur en est vaste, et les ornemens ainsi que l'architecture sont supérieurs à ceux de la plupart des églises de campagne. On y voit plusieurs anciens tombeaux de la grande et petite noblesse, dont quelques-uns sont ornés d'écussons funèbres, et de bannières tombant en pièces des murs où elles sont attachées. La tombe de Shakespeare est située dans le chœur ; sa position est solennelle et sépulcrale ; des peupliers élevés se balancent devant la croisée opposée, l'Avon qui coule à peu de distance fait enten-

dre un sourd et perpétuel murmure. Une pierre plate indique l'endroit où le poète est enterré. Elle porte une inscription de quatre lignes, qu'on dit avoir été écrite par lui-même, et qui renferme quelque chose de vraiment sublime. Si cette inscription a réellement été faite par lui, elle prouve ce désir pour la paix du tombeau qui semble naturel à la véritable sensibilité et aux vastes génies

« Cher ami, pour l'amour de Jésus, daigne laisser en paix « la poussière que renferme cette tombe. Que la bénédiction « du ciel soit le partage de celui qui respectera ces pierres; « mais que celui qui viendra troubler le repos de mes cen- « dres soit maudit. »

Le buste de Shakespeare est placé au-dessus de son tombeau, dans une niche pratiquée dans le mur. Sa physionomie est agréable et franche; son front beau et voûté; je crus pouvoir y lire des indices certains de cette gaîté et de cette disposition sociable, qui le dis-

tinguèrent autant parmi ses contemporains que l'étendue de son génie. L'inscription indique aussi l'âge qu'il avait à l'époque de sa mort : cinquante trois ans; mort prématurée pour le monde ! car quels fruits ne devions-nous pas attendre de l'automne de ce grand génie qui se trouvait alors hors des atteintes des vicissitudes orageuses de sa vie, et qui florissait à l'ombre de la faveur royale et populaire.

L'épitaphe n'a pas été sans produire son effet ; elle a empêché que les restes du poète ne fussent transportés de sa terre natale dans l'abbaye de Westminster ; ce qu'on avait voulu exécuter autrefois. Quelques années après, des ouvriers creusant pour faire une voûte adjacente à son tombeau, la terre s'écroula de manière à laisser une ouverture par laquelle on aurait pu y entrer ; personne cependant ne se hasarda d'y pénétrer, et de toucher à des ossemens si puissamment gardés par une malédiction ; et de peur que quelques

oisifs, quelques curieux, ou quelques amateurs de reliques ne tentassent d'y commettre des déprédations, le vieux sacristain veilla pendant deux jours sur l'endroit jusqu'à ce que la voûte fût finie et l'ouverture refermée. Il me confia qu'il avait eu assez de hardiesse pour regarder dans le caveau, mais qu'il n'y avait vu ni cercueil, ni ossemens, mais seulement de la poussière ; et c'était selon moi quelque chose que d'avoir vu la poussière de Shakespeare.

Près de la tombe du poète, sont celles de sa femme, de sa fille favorite Mᵉ Hall, et d'autres membres de sa famille. Sur un tombeau voisin on voit le portrait de son vieil ami John Combe, jadis usurier, et pour lequel il fit, dit-on, une épitaphe burlesque. L'église contient encore d'autres monumens funèbres, mais l'esprit refuse de s'attacher à tout ce qui ne se rapporte pas à Shakespeare. Cette idée s'empare de vous, et tout l'édifice ne semble plus que son propre mausolée. Là les senti-

mens qui ne sont plus arrêtés ni reprimés par la défiance, s'élèvent avec une complète assurance. Toutes les autres reliques du célèbre barde peuvent être ou fausses ou douteuses, mais ici il existe une évidence palpable et une certitude irrécusable. Quand je marchais sur ce pavé retentissant, il existait quelque chose d'auguste, de pénétrant, dans la pensée qu'il était réel que les restes de Shakespeare se réduisaient en poussière sous mes pieds. Il se passa un long espace de temps avant que je pusse prendre sur moi de quitter ces lieux, et lorsque je traversai le cimetière, je cueillis une branche d'if, qui est la seule relique que j'aie rapportée de Stratford.

J'avais alors visité tout ce qui excite ordinairement la curiosité des voyageurs, mais je désirais voir à Charlecot l'ancienne demeure de la famille des Lucy, et errer à travers le parc où Shakespeare, accompagné de quelques étourdis de Stratford, commettait dans sa jeunesse ses délits de braconnier. Il fut,

dit-on, pris dans une de ces expéditions, et conduit dans la loge du garde, où on le tint toute la nuit dans une pénible captivité. Traduit en présence de sir Thomas Lucy, il dut y éprouver un traitement bien dur et bien humiliant, car il en fut tellement piqué, qu'il composa une satire burlesque qui fut affichée à la porte du parc de Charlecot.

Cette mordante attaque contre la dignité du chevalier Thomas l'offensa tellement, qu'il enjoignit à un avocat de Warwick de poursuivre le poète braconnier suivant toute la rigueur des lois. Mais Shakespeare ne voulut pas tenter de braver à-la-fois la puissance d'un chevalier de province et d'un procureur de campagne. Il abandonna aussitôt les charmantes rives de l'Avon et le métier de son père. Il fut à Londres, où il devint d'abord factotum d'un théâtre, puis acteur, et finalement auteur dramatique. Ainsi, par la persécution de sir Thomas Lucy, Stratford perdit un cardeur de laine insignifiant; et le

monde gagna un poète immortel. Il conserva néanmoins long-temps le ressentiment des injures qu'il reçut du seigneur de Charlecot, et il s'en vengea ensuite dans ses ouvrages; mais avec toute la légèreté d'un caractère bienveillant. Sir Thomas a, dit-on, servi de modèle au juge de paix Shallow; et la satire est finement dirigée contre lui au moyen des armes de ce juge de paix, dont l'écusson contient trois luces blancs (1), comme celui du chevalier.

Les historiens de Shakespeare se sont efforcés, par divers moyens, de pallier ou d'effacer les causes de cette émigration du poète; mais je la regarde comme une action extravagante, naturelle à son genred'esprit et à sa position. Shakespeare, étant jeune, adû nécessairement avoir dans sa conduite toute la légèreté et l'irrégularité d'un génie ardent qui

(1) Le Luce est une espèce de brochet qui abonde dans l'Avon. (*Note du traducteur.*)

ne connaît ni joug ni règle. Le caractère poétique a naturellement quelque chose de vagabond. Livré à lui-même, il se complaît dans ce qui est bizarre et dans la licence. Souvent un coup du hasard dans les vicissitudes inconstantes de la vie, fait un scélérat ou un grand poète de l'homme doué d'un génie naturel; et si celui de Shakespeare n'eût pas été porté vers la poésie, il se serait mis aussi bien au-dessus des lois civiles, qu'il a bravé toutes celles du théâtre.

Je ne mets pas en doute que Shakespeare, dans les premières années de sa vie, quand il errait dans les environs de Stratford comme un poulain indompté, n'ait souvent fait sa société de tous les extravagans du pays, et ne se soit associé à tous les écervelés. Il devait être un de ces petits mauvais drôles, au sujet desquels tous les vieillards secouent la tête et qu'ils prédisent être destinés à la potence. Braconnier dans le parc de sir Thomas Lucy, c'était certainement pour lui comme le de-

nier noir, pour un chef Ecossais; cela frappait son imagination active et encore sans frein, de tous les charmes d'une action aventureuse (1).

---

(1) On trouve une preuve des habitudes aventureuses qui caractérisaient la jeunesse de Shakespeare, dans une anecdote traditionnelle, recueillie à Stratford par le docteur Ireland, et rapportée dans ses vues pittoresques sur l'Avon.

A environ sept milles de Stratford, se trouve le petit bourg de Bedford, renommé par sa bière. Deux sociétés du village avaient la coutume de se réunir sous le nom de buveurs de Bedford, et de défier tous les amateurs de bière des villages voisins à faire assaut de boisson. Les habitans de Stratford furent appelés comme les autres à donner des preuves de la force de leurs têtes, et Shakespeare se trouva du nombre des champions, car en dépit du proverbe: *Qui boit de la bière a l'esprit épais*, il était aussi fidèle à sa bière, que Falstaff à son sack. Les chevaliers de Stratford chancelèrent dès le premier assaut, et sonnèrent la retraite pendant qu'il leur restait encore assez de jambes pour les emmener chez eux;

L'ancien château de Charlecot et le parc qui l'environne appartiennent encore à la famille de Lucy. Ils sont principalement curieux parce qu'ils rappellent cette circonstance bizarre mias importante de l'histoire du poète. Comme le château n'est guère qu'à trois

---

mais ils eurent à peine fait un mille que les forces leur manquèrent, et ils furent contraints de se coucher sous un pommier sauvage, où ils passèrent la nuit. L'arbre existe encore, et porte le nom d'arbre de Shakespeare.

Le lendemain matin, le poète fut réveillé par ses camarades qui lui proposèrent de retourner à Bedfort; mais il refusa, en disant qu'il en avait assez, après avoir bu avec la musicale Pebworth, la dansante Marston, le hanté Hillborough, l'affamé Grafton, le papiste Wicksford, le pauvre Broom, et l'ivrogne Bedfort. Les villages auxquels il fait allusion, ajoute Ireland, portent encore les mêmes épithètes. Les habitans de Pebworth sont renommés pour leur manière de jouer du fifre et du tambourin. Hillborough est maintenant nommé le hanté Hillborough, et Grafton est remarquable pour la pauvreté du sol.

milles de Stratford, je résolus d'y aller à pied, afin de parcourir à loisir les endroits qui ont dû fournir à Shakespeare ses premières idées de tableaux champêtres.

La terre était encore dépouillée et les arbres sans feuillages : mais, en Angleterre, les paysages ont toujours un aspect verdoyant. Les prompts effets que l'adoucissement subit de la température de l'hiver avait produits dans les campagnes, étaient vraiment extraordinaires. On se sentait animé et inspiré à la vue de ce réveil du printemps. Une douce chaleur pénétrait dans les sens ; la surface de la terre amollie et humide commençait à verdir et à laisser percer de tendres herbages. De toutes parts les arbres et les buissons se revêtissaient de leurs couleurs vivifiantes, et les bourgeons entr'ouverts promettaient des feuilles et des fleurs. On voyait dans les jardins des chaumières les perce-neige épanouir leurs chastes et blancs calices et former comme une petite bordure sur le

manteau de l'hiver. L'agneau nouveau-né faisait entendre son faible bêlement dans les campagnes; le moineau sautillait sur les toits de chaume et sur les haies florissantes ; le rouge-gorge donnait une mesure plus vive au dernier de ses tristes chants d'hiver, et l'alouette, s'élançant du sein fumant d'une prairie, s'élevait verticalement jusqu'aux nuages transparens en répandant des torrens d'harmonie. L'aspect de ce petit chanteur ailé disparaissant de plus en plus dans les airs jusqu'à ce que son corps ne parut plus qu'un faible point noir dans la surface du nuage, tandis que les sons de la musique frappaient toujours mon oreille, me rappela ce joli morceau de Shakespeare :

« Ecoutez, écoutez; l'alouette chante aux « portes du ciel; Phébus ramène encore « ses coursiers pour les désaltérer dans les « fontaines bordées de fleurs nouvelles. Cha- « que bouton s'entr'ouvre déjà et montre

« son sein doré; ma douce amie, réveille-toi
« avec toutes les beautés de la nature. »

Ce pays est réellement poétique; tout s'y associe avec le souvenir de Shakespeare. Il me semblait que chaque vieille chaumière que j'apercevais devait lui avoir offert un refuge dans son enfance; que c'était sous leurs toits qu'il avait puisé cette parfaite connaissance de la vie et des coutumes champêtres, et qu'il avait entendu raconter ces vieilles histoires et ces bizarres superstitions dont il créa les enchantemens répandus dans ses drames. Car, dans le temps où il vivait, c'était, dit-on, un des plaisirs des gens du peuple, pendant les longues soirées d'hiver, de raconter, au coin du feu, des histoires merveilleuses de chevaliers errans, de reines, d'amans, de seigneurs, de princesses, de géans, de nains, de voleurs, de filoux, de sorciers, de fées, de diables et de moines.

Pendant une partie de ma route, j'avais en

vue l'Avon, qui faisait mille détours fantasques et serpentait à travers une vallée vaste et fertile : tantôt ses ondes brillaient entre les saules qui bordaient ses rives et disparaissaient ensuite sous des bosquets de verdure; tantôt les flots s'offrant entièrement à la vue, présentaient un courant d'azur au pied d'une prairie en pente douce. Cette belle partie de la campagne porte le nom de Cheval-Rouge; elle semble au loin limitée par une chaîne ondulée de colonnes bleuâtres, tandis que la charmante vallée qu'elles entourent paraît comme enchaînée par les anneaux d'argent de l'Avon.

Après avoir suivi la route environ pendant trois milles, je pris un sentier qui menait hors des champs et conduisait, entre des haies, à une porte particulière du parc, où il y avait cependant une barrière ouverte pour les piétons, car ce chemin était public. J'admirais l'hospitalité de ce pays où chacun possède ainsi une espèce de propriété, du

moins aussi long-temps que s'étend le sentier. Le pauvre se réconcilie en quelque sorte avec son destin, et, ce qui est plus encore, supporte avec patience le sort plus heureux de son voisin, en possédant ainsi des parcs et de beaux jardins, ouverts pour son agrément. Il respire aussi librement, et s'étend avec autant de plaisir sous les ombrages que le maître de la propriété; et s'il n'a pas le privilége de dire que tout ce qu'il voit est à lui, il n'a pas non plus l'embarras de payer et de tenir en ordre tout ce qu'il voit.

Je me trouvai bientôt au milieu de nobles avenues de chênes et d'ormes dont la grandeur immense indiquait le passage de plusieurs siècles. Le vent mugissait avec solennité à travers leurs branchages, et des corbeaux perchés sur leurs nids héréditaires croassaient du haut des cimes de ces arbres antiques. L'œil se perdait à travers ces longues avenues sans fin, où rien n'arrêtait la vue, si ce n'est quelques statues lointaines ou un

daim errant qui traversait l'avenue comme une ombre.

Il existe quelque rapprochement entre l'effet produit par un monument d'architecture gothique et celui qu'on éprouve à la vue de ces nobles et antiques avenues d'arbres. Cet effet ne provient pas seulement d'une prétendue similitude dans les formes, mais de ce que ces dernières portent aussi l'empreinte d'une longue existence, et de ce que leur origine remonte à une époque où se rattachent toutes nos idées de grandeur romantique. Elles prouvent encore la vieille noblesse et la richesse orgueilleuse d'une ancienne famille; et j'ai entendu un de mes vieux amis, digne homme, mais ayant des principes aristocratiques, dire, en parlant des palais somptueux des nouveaux seigneurs, que l'argent pouvait faire de grandes choses avec des pierres et du ciment, mais que, grâce au ciel, il n'existait rien qui pût élever subitement une avenue de chênes.

Quelques commentateurs de Shakespeare ont supposé que c'étaient les courses que ce poète avait faites dans sa jeunesse parmi ces riches campagnes, et le parc avoisinant de Fulbroke, faisant alors partie du domaine de la famille de Lucy, qui lui avaient inspiré les nobles méditations champêtres de Jacques, et la peinture enchanteresse des bois qu'on trouve dans *As-you-like-it.* Ce n'est qu'en errant solitaire à travers de semblables paysages que l'imagination se sent profondément mais tendrement inspirée, et que l'on devient réellement sensible à la beauté et à la majesté de la nature. L'esprit s'enflamme dans la rêverie et l'extase; des images vagues mais exquises le frappent, et nous nous sentons animés par une foule de sensations muettes et presque impossibles à décrire. C'était dans quelques dispositions semblables, peut-être sous un de ces mêmes arbres dont je voyais devant moi les vastes ombrages s'étendre sur les vertes rives et les eaux tremblotantes de l'Avon,

que le poète dut enfanter cette petite pièce de vers qui respire véritablement l'âme de la volupté champêtre.

« O vous qui aimez à vous étendre comme « moi à l'ombrage des forêts, qui aimez à « marier vos chants aux doux murmures des « oiseaux! venez, venez ici, vous n'y ren- « contrerez pas d'autres ennemis que le froid « de l'hiver et les rigueurs des saisons. »

Je me trouvai bientôt en face du château. C'était un grand édifice en briques, avec des chaînes en pierres de taille. Il était dans le style gothique du temps de la reine Elisabeth; l'extérieur était encore à peu près dans son état primitif, et présentait un beau modèle de ce qu'était à cette époque la résidence d'un gentilhomme de campagne. Une vaste porte, donnant sur le parc, fermait une espèce de clos qui s'étendait devant le château et qui était orné de pelouses, de bosquets et

de parterres de fleurs; la porte d'entrée était une imitation des anciennes tours, et formait une sorte d'ouvrage avancé flanqué de tourelles, mais qu'on avait évidemment construit plutôt pour servir d'ornement que de défense; la façade du bâtiment était entièrement dans le vieux style, avec des fenêtres en ogives, de grands et pesans balcons en pierres de taille, et un portique orné de l'écusson de la famille, avec les armes taillées dans la pierre; enfin, à chaque coin de l'édifice était une tour de forme octogone, surmontée d'une boule dorée et d'une girouette.

L'Avon, qui traverse le parc, fait précisément un détour et vient couler au pied d'une charmante pelouse située derrière le château. Des troupeaux de daims paissaient et se reposaient sur ses rives, et des cignes se promenaient majestueusement sur la surface de ses ondes. En contemplant ce vénérable et vieux manoir, je me rappelai l'éloge que fait Fastaff de la maison du juge de paix Shallow.

Quelle que fût la gaîté du château au temps de Shakespeare, il était actuellement silencieux et désert; la vaste grille de fer du jardin était fermée, on n'apercevait aucun des habitans de la maison; les daims, que n'effrayaient plus les chasseurs de Stratford, me fixaient sans crainte. Le seul être domestique qui s'offrit à ma vue fut un chat blanc. Il s'avançait vers l'écurie d'un pas léger et circonspect, comme pour y commettre quelque coupable expédition. Je n'omettrai pas de parler de la carcasse d'un vieux corbeau, que je vis attachée contre les murs de la grange, comme pour montrer que les Lucy ont hérité de cette haine seigneuriale contre les braconniers, et maintiennent toujours ce rigoureux droit de chasse qui fut si sévèrement manifesté dans l'affaire de notre poète.

Après avoir erré pendant quelque temps autour du bâtiment, je découvris une porte latérale qui servait alors d'entrée. Je fus reçu avec politesse par une vieille et respectable

femme de charge, qui, avec la civilité et la vertu communicative des personnes de sa condition, me montra l'intérieur de la maison. La plus grande partie en a été altérée, et disposée d'après le goût moderne, et suivant les nouveaux usages. Il existe encore un ancien et bel escalier en chêne, et la grande salle de réception. Cette noble pièce des anciens manoirs a conservé quelque chose de l'apparence qu'elle devait avoir du temps de Shakespeare. Le plafond en est élevé et en forme de voûte, et à l'extrémité se trouve une galerie où l'on voit un orgue. Les armes et les trophées de la chasse, qui jadis ornaient les appartemens des gentilshommes campagnards, avaient fait place aux portraits de la famille. Il y reste encore une de ces vastes cheminées hospitalières dont les dimensions étaient calculées pour d'énormes feux de bois, autour desquels on se réunissait autrefois pendant les longues soirées d'hiver. Vis-à-vis était une immense croisée gothique, avec un bal-

con en pierre donnant sur le parterre. On avait peint sur les vitraux les armes de la famille de Lucy depuis plusieurs générations; quelques-unes étaient datées de 1558. Je remarquai avec plaisir dans les écussons les trois luces blancs qui causèrent le rapprochement entre la personne de Sir Thomas et celle du juge de paix Shallow. Il est fait mention de ces armes dans la première scène des *Joyeuses Commères de Windsor*, où le juge de paix est en fureur contre Falstaff pour avoir battu ses gens, tué son daim et forcé sa porte. L'auteur avait certainement alors présent à l'esprit les offenses que lui et ses camarades avaient reçues, et l'on peut supposer que l'orgueil de famille et les mesures de vengeance du puissant Shallow ne sont autre chose qu'une critique de la noble indignation de Sir Thomas.

Près de cette croisée, ainsi armoiriée pend un portrait peint par Sir Thomas Petez-Lely; c'est celui d'une dame de la famille des Lucy,

beauté remarquable du temps de Charles Second. La vieille femme de charge secoua la tête en regardant ce tableau, et m'apprit que cette dame avait été honteusement passionnée pour les cartes, qu'elle avait dissipé au jeu une partie du patrimoine de sa famille; entre autre cette portion du parc ou Shakespeare et ses camarades avaient tué le daim: On n'avait pu même jusqu'à ce jour racheter ces biens, si tristement perdus. Ce n'est qu'une justice à rendre à cette dame sans conduite que d'avouer qu'elle avait le bras et la main d'une étonnante beauté.

La peinture qui fixa le plus mon attention était un grand tableau placé au-dessus de la cheminée, représentant les figures d'un sir Thomas Lucy et des personnes de sa famille qui habitaient le château dans les dernières années de la vie de Shakespeare. Je crus d'abord que c'était le vindicatif chevalier lui-même; mais la femme de charge m'apprit qu'il représentait son fils. Le seul portrait qui

reste du premier est gravé sur sa tombe dans l'église du hameau voisin de Charlecot. Ce tableau donne une idée des costumes et des mœurs de ce temps. Sir Thomas porte des fraises, un pourpoint, des souliers blancs avec des rosettes; il avait une barbe d'un roux foncé ou de couleur de jonc, comme l'appelle maître Splender. Sa femme est placée vis-à-vis de lui; elle est couverte d'énormes fraises, et porte un long corsage. Les enfans ont aussi des habits de cérémonie. Des chiens courans, des épagneuls sont mêlés avec le groupe de famille, et sur le premier plan on voit un faucon perché sur un bâton, et un enfant portant un arc. Tout indique le goût qu'avait le chevalier pour les chasses aux chiens courans et au faucon, ainsi que pour l'exercice de l'arc, goûts indispensables à un gentilhomme accompli de ce temps (1).

---

(1) L'évêque Carle, parlant d'un gentilhomme campagnard de son temps, observe que sa plus grande

Je vis avec regret que l'ancien ameublement de l'appartement avait disparu; car j'espérais y trouver le grand fauteuil à coude et en chêne ciselé, sur lequel les seigneurs de campagne avaient jadis la coutume de s'asseoir quand ils réglaient les affaires de leurs domaines champêtres, et sur lequel il était pré-

---

dépense consistait à avoir différentes races de chiens, et des domestiques attachés à leurs chenils, que ses discours ne roulaient que sur l'étendue de leurs différens aboiemens. Il regardait le faucon comme le seul fardeau qu'un noble puisse porter; il aimait à vanter ce plaisir, et à montrer sur ses mains l'empreinte des serres de cet oiseau. Gilpin, dans le portrait qu'il fait d'un M. Hasting, remarque qu'il possédait tous les chiens qui pouvaient courir le cerf, le renard, le lièvre, le loutre et le blaireau; qu'il avait des faucons de toutes les tailles, à longues et à courtes ailes. Enfin sa grande salle était ordinairement remplie d'os, de perches à faucons, de chiens courans, d'épagneuls et de terriers, et l'on voyait quelques-uns des plus favorisés parmi ces chiens, s'étendre devant le foyer.

sumable que le redoutable sir Thomas s'était placé d'un air majestueux, ainsi que sur un trône, quand le coupable Shakespeare fut conduit devant lui. Comme j'aime à me créer des tableaux pour ma propre satisfaction, je me plaisais à me figurer que c'était dans cette même salle qu'avait eu lieu l'interrogatoire du malheureux poète le lendemain de sa captivité dans la loge du garde. Je me représentais le rustique potentat entouré de toute sa maison, composée d'un sommelier, de pages et de serviteurs habillés en livrée bleue, et portant les marques distinctives de leurs différentes fonctions, tandis que le malheureux coupable, conduit par le garde-chasse, le veneur, les piqueurs, et suivi par une misérable foule de paysans, était introduit devant son juge. Je m'imaginais voir passer, à travers les portes entr'ouvertes, les fraîches et vermeilles figures des jeunes servantes, tandis que les superbes filles du chevalier, appuyées avec grâce sur la rampe de la galerie, abaissaient leurs regards

sur le jeune prisonnier, avec cette pitié qui se trouve toujours dans le cœur des femmes.

Qui aurait pu prévoir que ce pauvre serf, tremblant alors devant la faible autorité d'un écuyer campagnard, et le jouet d'une troupe de rustres, deviendrait bientôt les délices des princes, un modèle dans toutes les littératures et dans tous les siècles, le dictateur de l'esprit humain, et que son oppresseur devrait un jour l'immortalité à une de ses critiques et à une de ses satires ?

Le sommelier m'engagea à visiter les jardins. Je me sentais disposé à voir le verger où sir John Falstaff et le cousin Silence furent traités par le juge de paix avec des renettes de l'année précédente, produites par les pommiers qu'il avait greffés lui-même, et avec un plat de carvis (1) ; mais j'avais passé une si grande partie de la journée à parcourir ces lieux que je ne pus me livrer à aucune

(1) Allusion à un passage de Shakespeare.

autre promenade. En quittant le château je reçus les civilités de la femme de charge et du sommelier, qui me prièrent d'accepter quelques rafraîchissemens, exemple de cette bonne et ancienne hospitalité que, je le dis avec regrets, les visiteurs de châteaux ne rencontrent plus que rarement dans ces temps modernes. Je ne doute pas que ce ne soit une vertu dont le chef actuel de la famille de Lucy n'ait hérité de ses ancêtres, car Shakespeare, même dans sa critique, rend le juge de paix Sallow importun à cet égard, comme le prouvent ses pressantes invitations envers Falstaff.

« Par les coqs et les pâtés, Monsieur, vous « ne partirez pas ce soir,..... Je ne reçois pas « d'excuses, il n'est pas possible que vous en « puissiez trouver; je n'admettrai pas d'excu- « ses, vous dis-je; rien ne peut vous dispen- « ser..... Davy, quelques pigeons, une couple « de poules à courtes pattes, un gigot de

« mouton, et dis à William Look de nous « faire quelques plats de douceurs (1). »

Je fis alors avec regret mes adieux à l'antique manoir. Mon imagination s'était tellement pénétrée du souvenir des personnages qui s'y rattachaient, que je croyais réellement vivre parmi eux. Chaque objet me les retraçait comme si je les avais eus sous les yeux; et quand on ouvrit la porte de la grande salle à manger, je crus déjà entendre maître Silence citer d'une voix faible sa sentence favorite.

« Tout est joyeux dans une maison quand « les maîtres s'y agitent pour fêter l'heureux « mardi gras. »

En retournant à mon auberge je ne pus m'empêcher de réfléchir au pouvoir singulier de ce grand poète, qui pouvait ainsi répandre la magie de son génie sur toute la

(1) Scène de Shakespeare.

nature; qui pouvait donner à chaque objet, à chaque site un charme et un caractère étranger, et changer ainsi une terre de misère en un séjour enchanté. C'est un véritable magicien dont les prestiges n'opèrent pas sur les sens, mais sur l'imagination et le cœur. Sous l'influence surnaturelle de Shakespeare, je passai toute ma journée dans un état complet d'illusions.

A mon retour, comme je traversais le pont de l'Avon, je m'arrêtai pour contempler de loin l'église dans laquelle le poète est enterré, et je ne pus que louer la malédiction qui fut la cause que ses cendres restèrent en repos sous ces saintes et paisibles voûtes. Quel honneur son nom aurait-il pu retirer en se trouvant mêlé à un assemblage poudreux d'épitaphes, d'écussons, et de louanges vénales accordées à une multitude titrée? Que serait un espace resserré dans l'abbaye de Westminster, comparée à ce vénérable édifice qui semble s'élever dans la solitude comme le mausolée du poète. Notre sollicitude relativement aux

tombeaux peut n'être qu'un rafinement de sensibilité; mais la nature humaine ne se compose que de faiblesses et de préjugés: ses affections les plus tendres et les plus douces sont mêlées à des sentimens imaginaires. Celui qui recherche la renommée dans sa vie, qui a recueilli une ample moisson d'honneurs mondains, trouve après tout qu'il n'existe point d'amour, d'admiration, ni de louanges aussi agréables à l'âme, que les tributs qu'on en reçoit dans sa terre natale. C'est là qu'il cherche à jouir en paix de sa gloire, parmi ses parens et ses premiers amis; et quand son cœur refroidi, sa tête défaillante l'avertissent que le sort de sa vie approche, il revient, avec la même tendresse qu'un enfant dans les bras de sa mère, goûter le repos au sein des scènes de son enfance.

Quand le jeune barde, contraint par le malheur à se lancer dans un monde incertain, jetait un triste regard sur son toit paternel, de quel enthousiasme son âme eût été exal-

ée, s'il eût pu prévoir que dans peu d'années il y reviendrait couvert de gloire! que son nom deviendrait l'honneur et l'orgueil de son pays, que ses cendres seraient aussi religieusement conservées que le trésor le plus précieux, et que ce clocher qu'il voyait disparaître, et sur lequel il fixait des yeux pleins de larmes, s'éleverait un jour, dans ce beau paysage, comme un phare pour guider vers sa tombe les pélerins littéraires de toutes les contrées du monde.

LA MUTABILITÉ DE LA LITTÉRATURE.

COLLOQUE DANS L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

> Je sais que tout doit périr sur ce globe terrestre ; que tout ce que les mortels peuvent produire dans ce monde doit, avec la suite des temps, retourner au néant. Je sais encor que les inspirations célestes des Muses, qui furent si chèrement payées par les travaux du génie, doivent être un jour recherchées par peu de personnes, même oubliées de toutes, et qu'il n'y a rien de plus fragile que la vaine louange.
>
> DRUMOND DE HAWTHORNDEN.

Nous éprouvons des momens d'humeur rêveuse, dans lesquels nous fuyons naturellement le bruit et le monde ; et où nous cherchons une retraite paisible pour y réfléchir, et bâtir en repos nos châteaux en Espagne. C'était dans une semblable disposition que

j'errais autour des cloîtres de l'abbaye de Westminster. Je me complaisais dans cette foule d'idées vagues, qu'on aime à qualifier du titre de méditations, quand une irruption soudaine de jeunes étourdis, sortant de l'école de Westminster et jouant à la balle, vint interrompre le silence monastique de ce séjour, et fit retentir de ses jeux bruyans les échos des longues voûtes des corridors et des tombeaux en ruine. Je cherchais à fuir ce bruit en m'enfonçant plus avant dans les solitudes de l'édifice, et je demandai à un des huissiers la permission d'entrer dans la bibliothèque. Il me fit passer sous un portique enrichi de sculptures en ruine des premiers siècles; il servait d'entrée à un passage obscur qui conduisait au chapitre et à la chambre dans laquelle le grand cadastre est déposé. Précisément dans ce passage se trouve, à main gauche, une petite porte; l'huissier mit une clef dans la serrure, elle était fermée à double tour: il l'ouvrit avec une difficulté qui prouvait

qu'on s'en servait rarement. Nous montâmes ensuite un escalier sombre et étroit; et, après avoir passé à travers une seconde porte, nous entrâmes dans la bibliothèque.

Je me trouvai dans une belle salle antique et élevée; le plafond était soutenu par de fortes solives en vieux chêne: elle était éclairée faiblement par une rangée de croisées gothiques, situées à une très-grande hauteur au-dessus du plancher. Les croisées donnaient, suivant toute apparence, sur les toits des cloîtres. Au-dessus de la cheminée pendait un vieux portrait de quelque respectable dignitaire de l'église, vêtu d'une longue robe. Les livres étaient rangés autour de la salle, dans une petite galerie et dans des cases en chêne ciselé. Ils étaient principalement composés d'ouvrages polémiques et plus usés par le temps que par le service. Au centre de la bibliothèque était une table, sur laquelle il y avait une écritoire sans encre et quelques plumes desséchées. Cette salle semblait disposée

pour les graves études et les profondes méditations. Elle était ensevelie au milieu des murs épais de l'abbaye et éloignée du tumulte du monde. Je n'entendais, par intervalles, que les cris des écoliers, qui parvenaient faiblement à travers les cloîtres, et le son de la cloche appelant à la prière et retentissant sous les voûtes de l'abbaye : par degrés les accens de la joie devinrent de plus en plus faibles, et enfin cessèrent entièrement La cloche ne résonna plus, et un profond silence régna dans ces murs ténébreux.

Je m'étais emparé d'un in-quarto peu épais, singulièrement rélié en parchemin, ayant des agrafes en cuivre, et je m'étais assis devant la table sur un fauteuil vénérable; mais, au lieu de lire, l'apparence monastique et solennelle et la morne tranquillité de l'endroit me plongèrent dans une vague rêverie. En promenant mes regards sur les rangées de vieux volumes, dont les reliures tombaient en poussière et dont le repos n'était probablement

jamais troublé, je ne pus m'empêcher de comparer une bibliothèque à une espèce de catacombe littéraire, où les auteurs sont, ainsi que des momies, précieusement conservés, et destinés à noircir et à se consumer dans un oubli complet.

« Combien chacun de ces volumes, maintenant délaissés avec indifférence, a coûté de peine à l'esprit! Que de jours ennuyeux! que de nuits passées sans goûter le sommeil! Combien d'auteurs se sont ensevelis dans la solitude des cellules et des cloîtres, ont fui la vue des hommes et celle de la nature qui leur est encore plus chère; se sont dévoués aux recherches pénibles, aux profondes méditations; et cela pour occuper un pouce d'un rayon poudreux! pour que dans le siècle suivant le titre de leurs ouvrages soit lu de temps en temps par un lourd ecclésiastique, ou par un curieux comme moi, et pour être ensuite entièrement oublié! Tel est le résultat de cette glorieuse postérité: un bruit tempo-

raire, un son local, semblable à celui de la cloche qui vient précisément de retentir parmi ces tours, qui s'affaiblit graduellement dans leurs échos, et s'évanouit enfin dans le néant. »

Tandis que la tête reposée sur une main, moitié murmurant et moitié méditant, je me plongeais dans ces oiseuses réflexions, mon autre main se promenait sur l'in-quarto, quand par hasard les agrafes s'ouvrirent, et qu'à ma grande surprise le petit livre poussa deux ou trois soupirs, ainsi qu'un homme qu'on éveille d'un profond sommeil: il commença par bâiller, et se mit ensuite à parler: d'abord sa voix était rauque et entrecoupée; elle était étouffée par les toiles dont de diligentes araignées l'avaient enveloppée; probablement que sa longue exposition au froid et à l'humidité de l'abbaye, l'avait enrhumé; cependant son organe devint bientôt clair, et je trouvai que c'était un petit ouvrage dont la conversation était très-coulante: son langage était

agréable, bien que suranné, et la prononciation en passerait pour barbare de nos jours; mais je vais m'efforcer de le traduire, autant que j'en suis capable, en style moderne.

Il commença par se plaindre de l'oubli du monde, de ce que le mérite languissait dans l'obscurité, et employa tous les lieux communs de l'amour-propre littéraire; il regrettait amèrement de n'avoir pas été ouvert depuis plus de deux siècles. Le doyen entre seul de temps en temps dans la bibliothèque, me dit-il; il prend quelquefois un volume, l'examine un instant, puis le remet à sa place. Quelle punition avons-nous méritée, dit le petit in-quarto, qui, à ce que je vis, était d'une humeur un peu colérique, pour que plusieurs milliers de volumes soient ainsi tenus enfermés, comme nous le sommes dans cette salle, et soient surveillés par une bande de vieux gardiens, comme des beautés dans un harem, pour être seulement visités de temps à autre par le doyen? les livres ont

été écrits pour amuser et pour servir, et je voudrais qu'on ordonnât que ce doyen nous visitât au moins une fois par an; ou, si cela est trop pénible pour lui, qu'on lachât au moins quelquefois toute l'école de Westminster, afin que d'une façon quelconque nous pussions prendre l'air.

Doucement, mon digne ami, lui répondis-je, vous ne savez pas combien vous êtes plus heureux que tant d'autres ouvrages de votre temps. Ainsi gardé dans cette antique bibliothèque, vous êtes comme les restes précieux de ces saints et de ces rois, qui sont conservés dans les chapelles voisines, tandis que ceux de leurs contemporains, abandonnés au cours de la nature, sont depuis long-temps réduits en poussière.

Monsieur, me dit le petit volume, en agitant ses feuilles et en regardant de travers, j'ai été écrit pour le monde et non pour les vers rongeurs d'une abbaye: j'étais destiné à circuler de mains en mains comme d'autres

grands ouvrages de mon temps; mais ici séquestré depuis plus de deux cents ans, je serais devenu, en silence, la proie de ces vers dont la fureur s'exerce sur mes entrailles, si par hasard vous ne m'eussiez fourni l'occasion de prononcer quelques paroles dernières, avant que je ne sois réduit en pièces.

Mon cher ami, répliquai-je, si vous eussiez joui de la circulation dont vous parlez, il y a long-temps que vous n'existeriez plus. A juger d'après votre physionomie, vous êtes maintenant d'un âge bien avancé : peu de vos contemporains vivent encore, et ceux qui font partie de ce petit nombre doivent leur longue existence à ce qu'ils sont comme vous enfermés dans d'anciennes bibliothèques; et, permettez-moi de vous le dire, au lieu de les comparer à des harems, vous auriez dû avec plus de justice et de reconnaissance les assimiler à ces hôpitaux attachés aux établissemens religieux pour le secours des hommes infirmes, où le repos et une vie paisible les

conduisent souvent à une inutile et étonnante vieillesse. Vous parlez de vos contemporains qui courent encore dans le monde: où les rencontrons-nous? Que connaissons-nous de Robert Groteste de Lincoln? Personne n'a travaillé plus péniblement que lui pour la postérité; il a, dit-on, écrit plus de deux cents volumes; il a bâti, pour ainsi dire, une pyramide de livres pour perpétuer son nom: mais, hélas! la pyramide s'est écroulée depuis long-temps, et quelques faibles débris sont seulement dispersés dans différentes bibliothèques, où ils sont à peine troublés par les antiquaires. Que reste-t-il de Giraldus Cambreusis, à-la-fois historien, antiquaire, philosophe, théologien et poète? Il refusa deux évêchés, afin de pouvoir se dérober au monde et travailler pour l'immortalité; mais jamais la postérité ne s'est souciée de ses travaux. Qui se souvient de Henry de Hugtingdom, qui, outre une savante histoire d'Angleterre, écrivit un traité sur le mépris du

monde, dont le monde s'est vengé en l'oubliant? Que conserve-t-on de Joseph d'Exeter, regardé comme le miracle de son siècle dans le genre classique? De ses trois grands poëmes épiques, l'un, à l'exception de quelques faibles fragmens, a disparu pour jamais, et les autres ne sont connus que par peu de littérateurs curieux : quant à ses poésies amoureuses et à ses épigrammes, il n'en reste plus rien. Qui se sert encore du franciscain John Wallis, qui reçut le nom de l'arbre de la vie; de William de Malmsbury, de Simon de Durham, de Benoît de Petersborough, de John Haurill de Saint-Albans, de.....

De grâce, mon ami, s'écria l'in-quarto d'un ton brusque; quel âge me croyez-vous? vous parlez d'auteurs qui ont vécu long-temps avant moi, et qui, ayant écrit en latin ou en français, se sont en quelque façon expatriés eux-mêmes, et ont mérité l'oubli où ils sont (1). Mais moi,

(1) Il y a beaucoup d'esprits supérieurs qui ont

Monsieur, je vins au monde sous la presse du célèbre Wynkyn de Worde. Je fus écrit dans ma langue natale à une époque où elle commença à se fixer, et je fus considéré comme un véritable modèle d'anglais pur et élégant.

J'observerai que ces remarques me furent faites dans des termes tellement vieillis, que j'éprouve une difficulté infinie à les rendre en phrases modernes.

Je vous prie, lui dis-je, d'excuser mon erreur sur votre âge; mais la chose est peu importante; presque tous les auteurs de votre temps sont également tombés dans l'oubli. Les écrits de Worder sont devenus des raretés littéraires dans les collections d'amateurs de livres: les écrivains ont eu dans tous les temps

---

écrit en latin et en français, et ont fait de bons ouvrages dans ces langues. Mais d'autres ont certainement laissé des écrits en français dont les habitans de cette nation s'amusent autant que nous aimons à rire des livres en anglais faits par les Français.

CHAWCER'S *testament of Love.*

la fausse prétention de croire leurs droits à la postérité assurés par la stabilité et la pureté du langage de leur siècle. Cette opinion existait même avant l'époque où le digne Robert de Glocester écrivit son histoire en saxon dégénéré (1), et avant celle des auteurs qui nomment aujourd'hui Spencer un puits de pur anglais ; comme si le langage provenait d'un puits ou d'une source première, et n'était pas une simple réunion d'idiomes différens, continuellement soumis à des changemens et à des innovations. Telle est la cause qui

(1) Holindey observe dans sa chronique, qu'après les nombreux travaux de Greffey Chawcer, et de John Gower, du temps de Richard II, et après eux John Hogan, et John Lydgate, moine de Berne, notre langage fut porté à un haut point d'élégance ; mais cependant qu'elle ne fut jamais parfaite avant l'époque de la reine Elisabeth, où John Jewell, évêque de Sarum, John Fox et plusieurs autres savans et grands écrivains, à leur grand honneur et à leur gloire, formèrent cette langue, et la rendirent tout-à-fait accomplie.

rend la littérature anglaise si variable, et les réputations fondées sur elle si fragiles : à moins que la pensée ne puisse être transmise par un moyen plus stable et moins sujet à changer que celui du style, jamais elle ne pourra éviter le sort commun de toutes choses et tombera dans l'oubli. Cette vérité doit réprimer la vanité et l'ivresse de l'auteur le plus populaire; il voit le langage auquel il a confié sa réputation s'altérer graduellement, soumis aux outrages du temps et aux caprices de la mode : en regardant derrière lui, il aperçoit les anciens auteurs de son pays, jadis les favoris du jour, supplantés par les écrivains modernes. Quelques siècles ont suffi pour les ensevelir dans l'obscurité, et leur mérite n'est plus apprécié que par les laborieux savans. Un auteur peut donc ainsi prévoir le sort de ses propres ouvrages, qui, bien qu'admirés maintenant et regardés comme des modèles de pureté, deviendront, avec les années, antiques et surannés, jusqu'à ce

qu'ils soient enfin presqu'aussi inintelligibles dans leur propre pays, que les hyéroglyphes d'un obélisque égyptien, ou que ces inscriptions qui existent, dit-on, dans les déserts de la Tartarie. J'avoue, continuai-je avec quelqu'émotion, que lorsque je contemple une bibliothèque moderne remplie d'ouvrages nouveaux, dans tout l'éclat de leur riche reliure dorée, je me sens disposé à m'asseoir et à pleurer, comme le bon Xercès, quand, en passant la revue de son armée, resplendissant de tout l'éclat de la pompe militaire, il vint à réfléchir que dans un siècle il n'existerait pas un seul de tous ces nombreux guerriers.

Ah! dit le petit in-quarto en poussant un profond soupir, je vois ce que c'est: ces modernes écrivassiers auront usurpé la place des bons vieux auteurs. Je présume qu'on ne lit plus aujourd'hui que l'Arcadie de sir Philippe Sydney, les belles pièces de Sackville; le miroir des magistrats, ou les éloquens euphémismes de l'incomparable John Lyly.

Vous êtes encore dans l'erreur, répondis-je, les écrivains que vous supposez en vogue parce qu'ils étaient à la mode dans les derniers temps où vous circuliez dans le monde, ont cessé de régner depuis long-temps : on parle à peine maintenant de l'Arcadie de sir Philippe Sidney, dont les admirateurs avaient si vivement prédit l'immortalité (1), et qui à la vérité est remplie de pensées nobles, d'images délicates et de tournures de phrases pleines de grâce. Sackville est enseveli dans l'obscurité; et même Lyly, bien que ses écrits

---

(1) Vis à jamais, livre charmant, précieuse image de son génie, ferme soutien de son noble courage! Prouve à jamais au monde que ton auteur fut l'écrivain de l'éloquence, le fils des Muses, l'abeille cueillant le suc des fleurs les plus douces de l'esprit et des arts; le trésor de la vertu et de la moralité; qu'il fut le bras de Belonne dans les champs de bataille, la langue de Suada dans la tribune, l'habileté de Practise, et fut le modèle des auteurs.

HARVEY'S, *Pierce' supercogation.*

fissent autrefois les délices de la cour, et qu'ils dussent, suivant toute apparence, être perpétués par un proverbe, est à peine actuellement connu de nom : une foule d'auteurs, qui jadis ont écrit et discuté, ont également disparu avec tous leurs ouvrages et leurs controverses. La littérature nouvelle a entassé sur eux vagues sur vagues, jusqu'à ce qu'ils fussent si profondément engloutis, que ce n'est seulement que de temps en temps que d'habiles nageurs plongeant après ces débris de l'antiquité en rapportent des fragmens pour la satisfaction des curieux.

Quant à moi, poursuivis-je, je regarde cette inconstance de la littérature comme une sage précaution de la providence pour l'avantage du monde en général, et des auteurs en particulier. En raisonnant par analogie ne voyons-nous pas journellement les charmantes productions du règne végétal croître, fleurir, orner les campagnes pendant quelques instans, et tomber ensuite en poussière pour

faire place à d'autres plantes? S'il n'en était pas ainsi, la fécondité de la nature serait plutôt une calamité qu'un bienfait. La terre serait surchargée par l'abondance d'une excessive végétation, et sa surface ne serait plus qu'une solitude embarrassée de ses productions.

Les conceptions du génie et de la science disparaissent de la même manière pour faire place à de nouveaux ouvrages: le langage change graduellement, et par ce moyen les auteurs qui ont fleuri pendant l'espace de temps voulu, vieillissent ensuite; sans cela le pouvoir créateur du génie cumulerait ses ouvrages dans le monde, et l'esprit humain s'égarerait sans cesse dans le labyrinte de la littérature. Il y avait jadis quelque restriction dans cette excessive multiplication; les ouvrages devaient être transcrits à la main, ce qui était une lente et pénible opération; ils étaient écrits sur du parchemin, ce qui était très-dispendieux, de sorte qu'on effaçait souvent les caractères d'un écrit pour

tracer ceux d'un autre à leur place, ou sur du papyrus, qui était très-fragile et très-prompt à se détruire. La classe des auteurs était très-limitée, c'était un métier sans profit, et principalement exercé par les moines dans leurs momens de loisir et dans la solitude de leurs cloîtres; l'accumulation des manuscrits était lente, coûteuse, et bornée presque seulement aux monastères.

C'est en partie à ces circonstances que l'on doit de n'avoir pas été inondé par les œuvres de l'antiquité, c'est pour cela que les sources de la pensée ne sont pas épuisées: mais la découverte de l'imprimerie et du papier ont fait cesser toutes ces restrictions; elle a créé partout des écrivains, à donné à chaque personne la facilité de se faire imprimer et de se répandre dans tout le monde savant. Les conséquences en sont alarmantes. Le ruisseau de la littérature est devenu un torrent, s'est ensuite grossi en fleuve, et devient maintenant une mer immense. Il y a quel-

ques siècles que cinq ou six cents manuscrits composaient une grande bibliothèque, mais celles de nos jours renferment trois ou quatre cent mille volumes; des légions d'auteurs écrivent à-la-fois, et la presse travaille avec une croissante et effrayante activité pour en doubler et en quadrupler le nombre? A moins que quelque mortalité imprévue ne frappe la progéniture des muses, maintenant devenue si nombreuse, je tremble pour la postérité. Je crains que les faibles variations du langage ne soient plus suffisantes. La critique peut beaucoup, elle augmente avec l'accroissement de la littérature, et ressemble à une de ces salutaires répressions de la population dont parlent les économistes. C'est pourquoi il faut donner tous les encouragemens possibles à la multiplication des critiques bons ou mauvais. Mais je crains que tout cela ne soit inutile. Que la critique fasse ce qu'elle peut, les écrivains écriront, les imprimeurs imprimeront, et le monde

sera infailliblement surchargé de livres. Il faudra bientôt l'emploi d'une vie entière pour en apprendre seulement les noms. Plusieurs personnes d'une instruction passable, déjà ne lisent plus à peine que les revues, et avant peu un homme d'une grande érudition ne sera guère qu'un catalogue ambulant.

Mon bon monsieur, dit le petit in-quarto, en me bâillant horriblement à la figure, pardonnez mon interruption, mais je m'aperçois que vous êtes principalement adonné à la prose. Je veux vous demander quel est le sort d'un auteur qui faisait quelque bruit au moment où j'abandonnai le monde. Sa réputation cependant n'était regardée que comme temporaire. A son nom les savans secouaient leur tête, car ce n'était qu'un pauvre diable à moitié instruit, ne sachant que peu de grec et de latin, et qui avait été forcé de courir le monde pour avoir volé un daim : je crois qu'il se nommait Shakespeare. Je présume qu'il aura bientôt été oublié.

Au contraire, répondis-je, c'est à ce poète que la littérature de cette époque est redevable d'une durée au-delà du terme ordinaire de la littérature anglaise : il s'élève ainsi de temps en temps des auteurs qui semblent être des preuves contre la mutabilité du langage, parce qu'ils ont étudié les principes immuables de la nature humaine. Ils sont comme ces arbres gigantesques que nous voyons quelquefois sur les bords d'un ruisseau ; leurs fortes et profondes racines s'enfoncent à travers la surface légère du terrain, vont prendre leur appui parmi les fondations même de la terre ; elles empêchent que le sol environnant ne soit entraîné par le courant, et conservent à la postérité les plantes qui les entourent parmi lesquelles se trouvent quelquefois des herbes sans qualités. Tel est le sort de Shakespeare, que nous voyons braver les innovations modernes, maintenir encore à présent le langage de la littérature de son temps, et conserver l'existence à plusieurs

auteurs indifférens, seulement parce qu'ils ont fleuri à la même époque que lui. Mais lui-même, je gémis de le dire, prend graduellement la teinte du siècle; sa forme primitive s'altère par une profusion de commentateurs, ainsi que les feuilles de vignes couvrent presque totalement la noble tige qui les soutient.

Ici le petit in-quarto commença à hausser les épaules, et à remuer les flancs, jusqu'à ce qu'il laissât échapper de courts éclats d'un rire sardonique qui aurait bien pu l'étouffer en raison de son excessive corpulence. Très-bien, s'écria-t-il, aussitôt qu'il eut repris haleine, très-bien, et vous voulez me persuader que la littérature d'un siècle peut se perpétuer par un vagabond de braconnier, par un homme sans instruction, par un poète enfin? un poète! et ici il poussa un nouvel éclat de rire.

J'avoue que je fus un peu choqué de cette grossièreté, que j'attribuai à ce qu'il avait

vécu dans un âge moins poli que le nôtre. Néanmoins je me déterminai à soutenir mon assertion.

Oui, repris-je, positivement, un poète est de tous les auteurs celui qui a les chances les plus favorables pour l'immortalité; les autres écrivent d'après les inspirations de l'esprit, mais le poète d'après celles du cœur, et les cœurs s'entendront toujours. Il est le peintre fidèle de la nature, dont les traits sont toujours les mêmes et toujours intéressans. Les prosateurs sont volumineux et pesans; leurs pages abondent en lieux communs, et leurs pensées sont noyées dans l'ennui. Mais dans le vrai poète tout est soigné, touchant et brillant; il exprime les pensées les plus choisies dans le langage le plus élégant : il les embellit avect tout ce que la nature et l'art offrent de plus frappant, il les enrichit par les peintures de la vie humaine, telle qu'elle se présente à ses yeux: ses écrits par conséquent contiennent l'esprit et l'essence, si je peux

m'exprimer ainsi, du siècle dans lequel il vit. Ce sont de petites caisses qui renferment dans un espace resserré les richesses du langage, ses joyaux particuliers, qui sont ainsi transportés sous une forme portative à la postérité. L'enchâssement peut quelquefois devenir antique et a besoin d'être renouvelé de temps en temps, ainsi que cela a lieu pour Chawcer; mais l'éclat de la valeur intrinsèque des bijoux ne s'altère pas. Jetez un regard en arrière sur la longue étendue de l'histoire de la littérature; quels vastes champs d'ennuis, remplis de légendes monacales et de controverses académiques! quels gouffres de discussions théologiques! quelle terrible abondance de métaphysique; ce n'est que ça et là que nous apercevons les Bardes inspirés s'élevant comme des phares sur les collines qui séparent de vastes déserts, pour transmettre d'âge en âge le feu sacré du génie poétique (1).

---

(1) « La plume du génie explore les profondeurs

vapeurs grisâtres s'amoncèlent autour de leurs sommets; et les derniers rayons du soleil couchant les font resplendir et scintiller, ainsi que des auréoles de gloire.

Au pied de ces monts enchantés, le voyageur peut avoir aperçu la fumée s'élevant des chaumières d'un village dont les toits paraissent entre les arbres là où les teintes bleuâtres des hautes terres se fondent dans la verdure de la plaine. L'origine de ce village remonte à une très-haute antiquité. Il fut fondé par les Hollandais lors de l'établissement des colonies, au commencement du gouvernement du bon Pierre Stayvesant, que son âme puisse reposer en paix! On y voyait encore, il y a quelques années, les maisons des anciens colons, bâties en petites pierres jaunes apportées de Hollande, ayant des jalousies aux fenêtres, et des toits en auvent, surmontés d'une girouette.

Dans ce village, et dans une de ces maisons, qui, à la vérité, avait fortement souffert des

injures du temps, vivait, il y a plusieurs années, lorsque le pays était encore une province de la Grande-Bretagne, un homme simple et bon, appelé Rip-Van-Winkle. Il descendait des Van-Winkle qui figurèrent si vaillamment dans les jours chevaleresques de Pierre Stayvesant, et l'accompagnèrent au siége de Fort-Christina. Il n'avait pas hérité cependant du caractère martial de ses ancêtres. J'ai déjà observé qu'il était bon et simple; il était de plus excellent voisin et mari soumis. Peut-être doit-on attribuer à cette dernière qualité la douceur d'esprit qui lui acquit une popularité si universelle; car les hommes qui sont sous la férule d'une femme acariâtre apportent toujours plus d'aménité dans le commerce de la vie. Leur caractère devient souple et malléable dans la fournaise ardente des querelles domestiques; et une leçon nocturne équivaut à tous les sermons de ce monde, pour inculquer la vertu de la patience. On peut donc considérer, à quelques égards, une femme colère

comme un assez grand avantage ; et s'il en est ainsi, Rip-Van-Winkle était trois fois favorisé du ciel.

C'était le grand protégé de toutes les commères du village, qui, d'après l'usage de leur sexe aimable, prenaient son parti dans ses différens domestiques : elles ne manquaient jamais, lorsqu'elles en parlaient à la veillée, de mettre tout le blâme du côté de madame Rip-Van-Winkle. Les enfans du village poussaient des cris de joie, lorsqu'ils apercevaient Rip. Il se mêlait à leurs amusemens, leur faisait des jouets, leur enseignait à diriger un cerf-volant, à lancer des billes, et leur racontait de longues histoires de revenans, de sorcières et d'Indiens. Quand il parcourait le village, il était entouré d'une troupe de bambins qui lui faisaient mille niches avec impunité ; et il n'y avait pas dans tout le voisinage un seul chien qui aboyât en le voyant passer.

Le grand défaut de Rip était une aversion insurmontable pour toute espèce de travail

qui pût lui apporter quelque profit. Ce n'était pas faute d'assiduité et de persévérance ; car il pouvait pêcher toute la journée assis sur un rocher humide, et tenant une ligne aussi pesante et aussi longue que la lance d'un Tartare, sans laisser échapper le moindre murmure, même lorsqu'il n'était pas encouragé par l'approche d'un seul poisson. Il arpentait aussi les bois, les marais, les montagnes et les vallées, portant sur l'épaule un fusil de chasse pour tuer quelques écureuils et quelques pigeons sauvages. Il ne refusait jamais d'aider un voisin, même dans les occupations les plus pénibles. Il était à la tête de toutes les parties pour écosser le maïs, ou pour élever des clôtures en pierres. Les femmes du village l'employaient à porter leurs messages et à exécuter les petites commissions dont leurs maris, moins complaisans, ne voulaient pas se charger. En un mot, Rip était prêt à se mêler des affaires de tout le monde, excepté des siennes ; mais quant à prendre soin de

sa famille et de sa ferme, il trouvait que cela lui était impossible.

Au fait, il déclarait qu'il était inutile de cultiver son champ ; c'était le terrain le plus ingrat de la contrée ; rien n'y réussissait. Ses murs de clôture s'écroulaient ; sa vache s'égarait ou mangeait ses choux. Les mauvaises herbes croissaient dans sa propriété plus rapidement qu'ailleurs. Dès qu'il devait exécuter quelques travaux rustiques, le temps se mettait à la pluie. Enfin, bien que son patrimoine se fût réduit sous sa gestion à un simple carré de maïs et de pommes de terre, c'était cependant la plantation la moins soignée du voisinage.

Ses enfans étaient aussi déguenillés et aussi mal élevés que s'ils n'avaient pas eu de parens. Son fils Rip, qu'il avait créé à son image et à sa ressemblance, promettait d'hériter des habitudes de son père, ainsi qu'il héritait déjà de ses vêtemens en lambeaux. On le voyait ordinairement bondir comme un poulain der-

rière les talons de sa mère, couvert d'une paire de vieux hauts-de-chausses de son père, qu'il soutenait avec peine d'une main, comme une belle dame relève sa robe quand il pleut.

Rip-Van-Winkle était un de ces mortels privilégiés qui prennent toujours le monde tel qu'il est, qui mangent du pain blanc ou du pain noir, suivant qu'il peuvent se le procurer avec moins de peine, et qui mourraient de faim à côté d'un sou, plutôt que de travailler pour une guinée. Si on l'avait abandonné à lui-même, il aurait pu siffler toute sa vie et être parfaitement satisfait; mais sa femme l'assourdissait continuellement sur sa paresse, sur son insouciance et sur la manière dont il ruinait sa famille. Matin et soir sa langue était en mouvement; et tout ce que disait ou faisait le pauvre mari amenait un sermon plein d'éloquence sur l'économie domestique. Rip n'avait qu'une manière de répondre à toutes ces exhortations, manière qui, à force d'être employée, était dégénérée en habitude. Il

haussait les épaules, secouait la tête et levait les yeux sans rien dire. Ceci pourtant occasionnait toujours une nouvelle attaque de la part de sa femme, qui l'obligeait à faire une prompte retraite et à prendre le large, dernière ressource d'un mari qui s'est laissé dominer.

Le seul ami domestique de Rip était son chien Wolf, aussi maltraité que son maître. Madame Van-Winkle les regardait comme des compagnons d'oisiveté, et même voyait Wolf d'un mauvais œil, lui attribuant une grande partie des courses de Rip. Il était aussi courageux qu'aucun animal qui parcourut jamais les forêts, et avait toutes les qualités qui conviennent à un chien de race. Mais quel est le courage qui peut résister aux terreurs constantes que peut inspirer la langue d'une femme? Dès que Wolf entrait dans la maison, il tenait la tête basse, sa queue tombait vers la terre ou se repliait entre ses pattes; il rampait avec l'air d'un criminel, jetait des re-

gards de côté sur madame Van-Winkle ; et aussitôt qu'elle faisait brandir un manche à balai ou une cuiller à pot, il s'enfuyait précipitamment vers la porte, en poussant des hurlemens.

Les années de mariage ne firent qu'empirer le sort de Rip-Van-Winkle. Un caractère acariâtre ne s'adoucit jamais avec l'âge ; et une langue acérée est le seul instrument tranchant qui s'éguise par un constant usage. Lorsqu'il était chassé de chez lui, il se consola pendant quelque temps en fréquentant une assemblée des sages, des philosophes et autres personnages oisifs du village, qui tenaient leurs séances sur un banc situé devant une petite auberge, ayant pour enseigne un portail vermeil de Sa Majesté George III. Là ils avaient coutume de s'asseoir à l'ombre durant les longs jours d'été, pour raconter les diverses anecdotes du village, ou d'éternelles histoires qui roulaient sur des riens. Les profondes discussions qui avaient quelquefois lieu,

quand un vieux journal laissé par un voyageur tombait par hasard entre leurs mains, auraient été dignes d'exciter l'attention de tout homme d'état. Avec quelle solennité ils en écoutaient le contenu, lorsqu'il était anonné par le maître d'école Derrick-Van-Bummel, petit savant égrillard qui ne pouvait être intimidé par les mots les plus gigantesques du dictionnaire ! Avec quelle sagesse ils délibéraient sur les événemens publics, quelques mois après qu'ils étaient arrivés !

Les opinions de cette société étaient sans cesse contrôlées par Nicolas Wedder, un des patriarches du village et le maître de l'auberge. Il était assis à sa porte du matin au soir, ne se remuant que pour éviter les rayons du soleil et se tenir à l'ombre d'un grand arbre ; de façon que ses mouvemens indiquaient l'heure à ses voisins aussi exactement qu'un cadran solaire. A la vérité, il parlait rarement, mais il fumait toujours. Cependant ses adhérens (car tout grand homme

a ses adhérens) le comprenaient parfaitement, et savaient comment recueillir ses décisions. Quand ce qu'on lisait ou racontait lui déplaisait, on observait qu'il fumait sa pipe avec plus de vîtesse, et en faisait sortir de fréquentes bouffées. Au contraire, lorsqu'il était satisfait, il humait lentement la fumée et la laissait s'étendre en nuages paisibles. Quelquefois il ôtait sa pipe de sa bouche, en respirait les vapeurs parfumées, et secouait gravement la tête en signe d'approbation.

L'infortuné Rip fut enfin chassé même de ce refuge par sa furie, qui interrompait parfois la tranquillité de l'assemblée, en traitant tous ses membres de fainéans. Nicolas Wedder lui-même, cet auguste personnage, n'était pas à l'abri de la langue audacieuse de ce terrible démon, qui l'accusait d'encourager son mari dans ses habitudes d'oisiveté.

Le pauvre Rip se trouva presque réduit au

désespoir. La seule alternative qui lui restait pour échapper aux travaux de la ferme et aux harangues de sa femme, était de prendre son fusil et d'errer dans les bois. Là, il s'asseyait quelquefois au pied d'un arbre et partageait le contenu de sa besace avec Wolf, qu'il chérissait comme son compagnon de souffrances et de persécutions. « Pauvre Wolf, lui disait-il, ta maîtresse te fait réellement mener une vie de chien; mais n'y pense pas, mon garçon, tant que je vivrai, tu auras toujours un ami pour te consoler. » Wolf agitait la queue, regardait fixement son maître; et si les chiens sont susceptibles de pitié, je suis persuadé que son cœur était en proie à ces sentimens.

Dans un beau jour d'automne, Rip, en se livrant à son exercice favori, la chasse aux écureuils, avait gravi sans s'en apercevoir jusqu'au sommet d'un des plus élevés des monts Kaatskill. Halletant et fatigué, il se jeta sur un vert monticule qui couvrait le

bord d'un précipice. Une ouverture entre les arbres lui laissait apercevoir une vaste étendue de plaines fertiles, il voyait au loin, au-dessus de lui, l'Hudson poursuivant son cours majestueux et réfléchissant tantôt un nuage de pourpre, tantôt la voile d'une barque voguant tranquillement sur ses eaux paisibles, qui se perdaient enfin parmi les montagnes éloignées.

De l'autre côté, il voyait une vallée profonde, sauvage et solitaire, hérissée de fragmens qui s'étaient détachés des rocs qui la dominaient, et à peine éclairée par la réverbération des rayons du soleil couchant. Rip resta quelque temps absorbé dans la contemplation de ce spectacle. La soirée s'avançait, les ombres bleuâtres des montagnes commençaient à s'étendre dans la vallée. Il vit qu'il serait tout à fait nuit avant d'atteindre le village, et il poussa un profond soupir en pensant qu'il allait retrouver dame Van-Winkle. Comme il se préparait à descendre

s'arrêta un instant; mais supposant que ce bruit pouvait être causé par un de ces orages passagers si communs dans les montagnes, il continua sa route.

En passant à travers les ravins, il arriva à un creux pratiqué en forme d'amphithéâtre, entre des précipices ombragés par des arbres dont les branches s'entrelaçaient tellement qu'on pouvait à peine apercevoir le ciel azuré et les nuages resplendissans du soir. Rip et son compagnon avaient marché tout le temps en silence; car, bien que le premier ne pût concevoir quel était le but de porter un baril de liqueurs dans ces monts sauvages, il y avait dans l'inconnu quelque chose d'étrange et d'incompréhensible qui inspirait la terreur et repoussait la confiance.

En entrant dans l'amphithéâtre, de nouveaux objets vinrent se présenter aux yeux étonnés de Rip. Au centre, sur un terrain uni, des personnages bizarres jouaient aux quilles. Ils portaient tous des costumes extraordinaires;

plusieurs avaient des justaucorps, d'autre des pourpoints avec des coutelas pendus à leur ceinture; et la plupart avaient d'énormes pantalons du même genre que le guide de Rip. Leurs physionomies étaient aussi très-singulières; l'un avait la tête applatie, le visage large, et de petits yeux, un autre avait la figure presqu'entièrement ombragée par un nez énorme; il était coiffé d'un chapeau blanc en pain de sucre orné d'une plume de coq rouge. Ils avaient tous la barbe de diverses couleurs. Celui qui paraissait le chef était âgé, mais vigoureux; son teint se ressentait des outrages du temps. Il portait un pourpoint galonné, un large ceinturon, un chapeau d'une forme élevée avec un plumet, des bas rouges, des souliers à talons ornés de rosettes. En les voyant, Rip pensa aux figures d'un vieux tableau flamand qui était dans le salon du curé du village, Dominic Van-Shwick, et qu'on avait apporté de Hollande lors de l'établissement des colonies.

Ce qui surprenait le plus Rip, c'est que tous ces personnages, rassemblés évidemment dans le but de s'amuser, avaient le maintien le plus grave, observaient le plus profond silence, et formaient, à tout prendre, la plus triste partie de plaisir qu'on ait jamais contemplée. La tranquillité n'était interrompue que par l'écho des boules, qui, lancées avec force, retentissaient le long des montagnes comme le bruit lointain de la foudre.

A l'approche de Rip et de son compagnon, ces êtres singuliers cessèrent leurs jeux; ils se mirent à regarder le pauvre misérable si fixément, leur physionomie était si extraordinaire, si peu animée, que le courage lui manqua tout-à-fait, et que ses genoux tremblaient l'un contre l'autre. Son compagnon vida le baril dans de grands flacons; et lui fit signe de servir la compagnie: le pauvre Rip obéit en tremblant; et les individus qui l'entouraient avalèrent la liqueur en silence, puis retournèrent à leurs jeux.

Les craintes de Rip diminuèrent par degrés. Il s'aventura même, lorsqu'on ne le regardait plus, à goûter le breuvage, qu'il trouva très-ressemblant à de l'excellent genièvre. Il aimait naturellement à boire; et il fut bientôt tenté de répéter la dose. Il revint si souvent au flacon que ses sens en furent anéantis; ses yeux se fermèrent, sa tête se baissa peu à peu et il s'endormit profondément.

En s'éveillant il se trouva sur le monticule d'où il avait d'abord aperçu l'homme de la vallée. Il se frotta les yeux; le soleil brillait de tout son éclat; les oiseaux gazouillaient et voltigeaient parmi les arbrisseaux; au-dessus de sa tête, l'aigle fendait les airs dans son vol audacieux. « Certainement, pensa Rip, « je n'ai pas dormi ici toute la nuit. » Il repassa dans son esprit tout ce qui lui était arrivé avant son sommeil, le ravin de la montagne, la retraite parmi les rochers, le triste jeu de quilles, le flacon... « Oh ! ce flacon, ce détes-

table flacon, pensa Rip, quelle excuse ferais-je à dame Van-Winkle ? »

Il chercha son fusil, mais au lieu de son arme bien polie, il n'en trouva qu'une vieille dont le canon était tout rouillé, et dont la crosse vermoulue et la platine tombaient en pièces. Il commença alors à soupçonner que les graves personnages de la montagne l'avaient enivré pour lui dérober son fusil. Wolf aussi avait disparu, mais il pouvait s'être égaré à la poursuite d'un écureuil ou d'une perdrix. Il siffla et l'appela par son nom, ce fut en vain. Les échos répétèrent, les sifflemens et les cris, mais il n'aperçut pas son chien.

Il se détermina à visiter de nouveau le théâtre des jeux de la veille, pour réclamer son fusil et son chien. En se levant il sentit tous ses membres roidis et privés de leur souplesse ordinaire. « Cette couche en plein « air ne me convient nullement, dit Rip, et « si j'en attrape un rhumatisme, je passerai

« d'heureux momens auprès de dame Van-« Winkle. » Il descendit avec quelque difficulté dans la vallée; il retrouva la gorge dans laquelle il s'était engagé la veille, mais à son grand étonnement, il y vit un torrent écumeux s'élancer de rocher en rocher, et remplir la vallée de ses mugissemens. Il s'efforça alors de gravir la montagne le long de ses bords, se frayant un chemin difficile entre les branches de bouleau, de sassafras, et d'azelier, et en écartant les vignes sauvages qui s'entrelaçaient d'arbre en arbre et formaient une espèce de filet sur ses pas.

Il atteignit enfin l'endroit ou était l'amphithéâtre, mais il ne restait plus aucune trace de cette ouverture. Les rochers présentaient un mûr impénétrable, sur lequel le torrent se précipitait, et retombait dans un bassin obscurci par l'ombrage des arbres de la forêt environnante. Il fut alors impossible au pauvre Rip de continuer sa route. Il siffla et rappela de nouveau son chien. Il entendit seulement

le croassement d'une troupe de corbeaux qui, perchés sur les branches desséchées d'un arbre dominant le précipice, semblaient de leur élévation railler l'infortune du pauvre homme. Que devait-il faire? La matinée s'écoulait, Rip était affamé, et sentait qu'il n'avait point déjeuné. Il s'affligeait de renoncer à son fusil et à son chien; il redoutait de retrouver sa femme; mais il pouvait mourir d'inanition au milieu des montagnes. Il secoua la tête, prit son arme rouillée, et le cœur plein d'inquiétude et de crainte, il se dirigea vers sa demeure.

En s'approchant du village, il rencontra un grand nombre de personnes qu'il n'avait jamais vues, ce qui le surprit un peu, car il croyait connaître tous les habitans du pays environnant. Leur habillement était différent de celui qu'il avait coutume de leur voir porter. On le regardait aussi avec étonnement, et personne ne manquait de porter la main au menton, en le voyant passer. La constante

répétition de ce geste le fit faire involontairement à Rip, qui, à sa grande surprise, trouva que sa barbe avait un pied de long.

A son entrée dans le village, une troupe d'enfans étrangers le poursuivit en le huant, et en montrant au doigt sa barbe grise. Des chiens qu'il ne reconnaissait pas aboyaient en le voyant passer. Le village même était changé, il lui paraissait plus grand et plus peuplé. Il voyait de nouvelles rangées de maisons; et celles qu'il avait le plus souvent fréquentées, avaient disparu. Des noms nouveaux étaient écrits sur les portes, des visages inconnus se montraient aux fenêtres; enfin tout lui paraissait étrange : son esprit finit par se troubler, il commença à croire qu'il était, ainsi que tout ce qui l'environnait, sous le pouvoir d'un charme. Certainement c'était bien là le village qu'il avait quitté la veille, les Monts-Kaatskill s'élevaient au même endroit, les eaux argentées de l'Hudson coulaient toujours à la même distance. Chaque Mon-

tagne et chaque vallée n'avait nullement changé. Rip était on ne saurait plus embarrassé : « Le flacon d'hier soir, disait-il, a fait évaporer mes idées d'une manière épouvantable. »

Ce fut avec quelque difficulté qu'il retrouva le chemin de sa maison, dont il s'approcha avec une crainte silencieuse, croyant à tout moment entendre la voix aiguë de dame Van-Winkle. Il vit sa maison délabrée, le toit en était tombé, les fenêtres brisées et les portes hors de leurs gonds. Un chien affamé ressemblant à Wolf errait autour. Rip l'appela par son nom ; mais celui-ci grogna, lui montra les dents et se sauva. Cette réception était peu amicale. « Mon chien même m'a oublié, dit le pauvre Rip en soupirant. »

Il entra dans la maison, qui, à dire la vérité, avait toujours été très-proprement tenue par dame Van-Winkle. Elle était vide et paraissait abandonnée. La désolation qui l'entourait fit évanouir entièrement ses craintes conjugales.

Il appela à haute voix sa femme et ses enfans. Les mûrs des chambres solitaires lui répondirent, et tout rentra dans le silence.

Il s'empressa alors de se rendre à son refuge ordinaire, l'auberge du village; mais elle n'existait plus. Un grand bâtiment de bois noueux s'élevait à sa place. Les fenêtres en étaient très-hautes; de vieux chapeaux, ou des jupons y tenaient lieu de quelques carreaux qui avaient été brisés. On avait écrit en dessus de la porte : *Hôtel de l'Union, tenu par Jonathas Doolittle.* Au lieu du grand arbre qui ombrageait jadis la paisible auberge hollandaise, on avait planté un mât surmonté de quelque chose qui ressemblait à un bonnet de nuit rouge. Au sommet flottait un drapeau sur lequel était un assemblage singulier d'étoiles et de bigarrures. Tout ceci était étrange et incompréhensible. Rip reconnut pourtant sur l'enseigne la figure rouge du roi George, sous laquelle il avait tant de fois fumé sa pipe en paix; mais elle

était aussi singulièrement métamorphosée. L'habit rouge était devenu bleu, le sceptre s'était changé en une épée, la tête était ornée d'un chapeau à trois cornes, et l'on avait écrit dessous, en grands caractères : *Le général Washington.*

Il y avait comme à l'ordinaire une foule de personnes autour de la porte, mais Rip n'en reconnut aucune. Leur caractère même paraissait s'être altéré. Un air empressé et querelleur remplaçait leur flegme et leur oisive tranquillité. Il chercha vainement le sage Nicolas Wedder qui, avec sa figure large, son double menton, et sa longue pipe, faisait sortir de sa bouche des nuages de fumée de tabac au lieu de discours inutiles. Il ne vit pas non plus le maître d'école Van-Bummel, lisant lentement les articles d'un journal. A leur place un homme maigre et au teint bilieux, dont la poche était remplie de proclamations, faisait une harangue véhémente sur les droits des citoyens; les élections, les

membres du congrès, la liberté, la montagne de Bunker, les héros de 76, et sur d'autres mots qui parurent un jargon babylonien à Van-Winkle qui se trouvait hors de lui.

L'aspect de Rip, sa longe barbe grise, son fusil rouillé, ses habits extraordinaires et la troupe de femmes et d'enfans qui l'avaient suivi, attirèrent bientôt l'attention des politiques de la taverne. Ils s'assemblèrent autour de lui, l'examinèrent avec curiosité depuis les pieds jusqu'à la tête. L'orateur s'avança vers lui, et l'ayant tiré à part, lui demanda pour quel côté il votait. Rip le fixa d'un air stupide. Un autre petit homme empressé le tira par sa manche, et se levant sur la pointe des pieds, lui demanda à l'oreille, s'il était un fédéré ou un démocrate. Rip trouva la même difficulté à comprendre cette question, lorsqu'un vieillard ayant l'air important et entendu, et couvert d'un chapeau à trois cornes, se fit jour à travers la foule avec ses coudes. Il se planta devant Van-Win-

kle, mit un poing sur la hanche, appuya l'autre sur sa canne. Son regard scrutateur et son chapeau menaçant faisaient tressaillir l'âme du pauvre Rip. Enfin il le somma d'un ton sévère de lui dire ce qui l'amenait aux élections, avec un fusil sur l'épaule et la populace sur ses talons, et s'il avait l'intention d'exciter une émeute dans le village? « Hélas! Messieurs, cria Rip éperdu, je suis un pauvre homme tranquille, un habitué de l'endroit, et un sujet loyal du roi, que Dieu puisse protéger. »

Ici un cri général retentit dans l'auditoire. « C'est un Tory! un espion! un réfugié! repoussez-le, chassez-le. Ce fut avec beaucoup de peine que le personnage au chapeau à trois cornes parvint à rétablir l'ordre. Ayant redoublé la sévérité de son front, il s'informa encore du coupable inconnu, pourquoi il était venu, et ce qu'il cherchait. Le pauvre homme l'assura humblement qu'il ne voulait faire aucun mal; mais qu'il était venu à la recher-

che de quelques-uns de ses voisins, qui avaient coutume de se rassembler autour de la taverne.

« Eh bien! qui sont-ils? Nommez-les. »

Rip réfléchit un instant, et demanda « où est Nicolas Wedder? »

Il se fit un silence de quelques minutes, et un vieillard répliqua avec une voix aiguë : « Nicolas Wedder! mais il est mort depuis dix-huit ans! On lisait son histoire sur une tablette de bois dans le cimetière; mais elle est pourrie depuis long-temps. »

« Où est Brom-Dutcher ? »

« Il est parti pour l'armée au commencement de la guerre, les uns disent qu'il fut tué à l'assaut de Stony-Point; les autres qu'il fut noyé dans une bourasque au pied de Saint-Anthony's-nose. Je n'en sais rien. Il n'est jamais revenu. »

« Où est Van-Bummel, le maître d'école?»

Il partit aussi pour la guerre, se distingua

comme général de milice, et se trouve main-maintenant au congrès. »

Le cœur de Rip lui manqua en écoutant le récit des tristes changemens qui avaient eu lieu dans sa maison, et dans sa famille et en se trouvant ainsi isolé dans le monde. Chaque réponse aussi l'embarrassait en faisant mention d'un espace de temps si considérable, et de sujets qu'il ne pouvait concevoir. Que signifiaient la guerre, le congrès, Stony-Point? etc. Il n'eut pas le courage de s'informer de ses autres amis; mais il s'écria, avec l'accent du désespoir : « Personne ne connaît-il Rip-Van-Winkle »?

« Oh! Rip-Van-Winkle, répondirent plusieurs voix; oh! certainement! voilà là bas Rip-Van-Winkle appuyé contre un arbre. »

« Rip regarda et aperçut le portrait frappant de ce qu'il était avant de faire sa course dans la montagne; il paraissait aussi paresseux et était certainement aussi haillonné que lui.

Le pauvre misérable resta entièrement confondu. Il doutait de sa propre identité, et il ne savait plus s'il était lui-même ou un autre individu. Au milieu de son étonnement l'homme au chapeau à trois cornes lui demanda qui il était, et quel était son nom ?

« Dieu le sait, répondit-il presque poussé à bout, je ne suis pas moi-même, je suis quelqu'autre, et c'est moi qui suis là bas. Non, celui-là est un autre qui s'est mis à ma place; j'étais moi-même hier soir, mais je me suis endormi sur la montagne, on a changé mon fusil, tout est changé; je suis changé aussi, je ne puis dire qui je suis, ni comment je m'appelle.

Les spectateurs commencèrent alors à se regarder les uns les autres d'un air significatif, et en indiquant leurs fronts avec leurs doigts. L'on disait aussi tout bas de s'assurer de son fusil et d'empêcher ce vieillard de causer quelque malheur. L'homme important au chapeau à trois cornes n'eut pas plutôt entendu celà qu'il se retira avec préci-

pitation. Dans ce moment critique une femme jeune et jolie perça la foule pour entrevoir l'homme à barbe grise. Elle avait dans ses bras un enfant joufflu qui, effrayé de son apparence, se mit à pleurer. Tais-toi, Rip, dit-elle, tais-toi, petit imbécile. Le vieillard ne te fera point de mal; le nom de cet enfant, l'air de sa mère, le son de sa voix, tout réveilla dans Rip une suite de souvenirs. Comment vous appelez vous, ma bonne femme, lui demanda-t-il !

« Judith Gardenier. »

« Quel est le nom de votre père ? »

« Le pauvre homme s'appelait Rip-Van-Winkle. Il y a vingt ans qu'il partit de la maison avec son fusil, on n'en a plus entendu parler depuis. Son chien est revenu à la maison sans lui, mais personne ne peut dire s'il est tué ou s'il a été enlevé par les Indiens; je n'étais alors qu'une petite fille. »

Rip n'avait plus qu'une question à faire; il s'en acquitta d'une voix tremblante.

« Où est votre mère? »

« Elle est morte aussi il y a quelque temps par la rupture d'un vaisseau sanguin qui s'était brisé dans un accès de colère contre un colporteur de la Nouvelle-Angleterre.

Cette nouvelle au moins renfermait en elle sa consolation. L'honnête homme ne put se contenir plus long-temps. Il serra sa fille et son enfant dans ses bras. » Je suis ton père, dit-il, le jeune Rip-Van-Winkle d'autrefois; personne ne reconnaît-il le pauvre Rip-Van-Winkle.

Tous restèrent frappés d'étonnement, jusqu'à ce qu'une vieille femme s'avança en chancelant du milieu de la foule; elle mit ses mains devant ses yeux et le regardant pendant un moment à travers ses doigts, elle s'écria : Certainement, c'est lui-même, c'est Rip-Van-Winkle ! Soyez le bien venu mon vieux voisin; où avez-vous donc été pendant vingt ans?

L'histoire de Rip fut bientôt racontée, car les vingt ans se bornaient pour lui à une nuit. Ceux qui l'entouraient ouvraient de grands

yeux en l'écoutant. Quelques-uns clignotaient d'un air d'intelligence et passèrent la langue entre les dents pour ne pas éclater de rire. L'homme important au chapeau à trois cornes, qui, lorsque l'alarme avait cessé, était retourné sur le champ de bataille, se mordit les lèvres et secoua la tête, ce qui occasionna un mouvement général de têtes de toute l'assemblée.

On se détermina à prendre l'opinion de Pierre Van-Derdonk, que l'on vit avancer lentement sur la route; il descendait de l'historien de ce nom, qui avait écrit une des plus anciennes relations de la province. Pierre était l'habitant le plus vieux du village, et il était très-versé dans les événemens merveilleux et les traditions du voisinage. Il reconnut Rip immédiatement, et expliqua son histoire de la manière la plus satisfaisante. Il assura la compagnie que son ancêtre l'historien leur avait transmis que les monts Kaatskill avaient toujours été hantés par des êtres surnaturels;

que l'on affirmait que le grand Hendrick Hudson, le premier qui avait découvert la rivière et le pays, s'y réunissait tous les vingt ans avec son équipage du vaisseau la Demi-Lune, ayant de cette manière la faculté de revoir le théâtre de ses exploits, et de veiller sur le fleuve et le pays qui portent son nom. Son père les avait vus une fois habillés en costume hollandais, jouant aux quilles dans le creux de la montagne, et lui-même avait entendu, pendant une soirée d'été, le bruit de leurs boules retentir comme celui d'un tonnerre éloigné.

Pour terminer ma longue histoire, l'assemblée se sépara, et reprit ses occupations importantes des élections. Rip alla demeurer avec sa fille; elle habitait une maison commode et bien meublée, et elle avait épousé un fermier laborieux, économe, que Rip reconnut être un des enfans qui avaient autrefois grimpé sur son dos. Quant au fils et héritier de Rip, qui était le second tome de son

père, il était employé à travailler dans la ferme; mais il montrait une disposition héréditaire, pour se mêler des affaires de tout le monde, excepté des siennes.

Rip reprit ses anciennes promenades et ses anciennes habitudes. Il retrouva bientôt plusieurs de ses vieilles connaissances; mais ne pensant pas que les années eussent opéré en elles d'heureux changemens, il préféra se faire des amis parmi la génération naissante.

N'ayant rien à faire à la maison, et ayant atteint l'âge heureux où un homme peut ne rien faire avec impunité, il reprit sa place sur le banc de l'auberge, fut respecté comme un des patriarches du village, comme une chronique des jours qui avaient précédé la guerre. Il fut quelque temps cependant, avant d'être mis au courant de tous les commérages, et avant de pouvoir comprendre les événemens extraordinaires qui avaient eu lieu pendant sa léthargie; comment il y avait eu une guerre, une révolution; comment on avait

secoué le joug de la vieille Angleterre; et comment, au lieu d'être un sujet de S. M. George III, il était maintenant un citoyen libre des États-Unis.

Rip, dans le fait, n'était pas un politique: les vicissitudes des états et des empires ne faisaient que peu d'effet sur lui; mais il avait long-temps gémi sous une espèce de despotisme, et ce despotisme était le gouvernement des jupons. Heureusement il n'existait plus; il était dégagé du joug du mariage. Il pouvait sortir et rentrer quand il voulait, sans redouter la tyrannie de dame Van-Winkle. Toutes les fois cependant qu'on prononçait son nom, il secouait la tête, haussait les épaules, et levait les yeux vers le ciel; ce qui pouvait passer pour une expression de résignation à son sort, ou du plaisir que lui causait sa délivrance.

Il racontait son histoire à chaque étranger qui arrivait à l'hôtel de M. Doolittle. On observa d'abord qu'il variait en quelques points chaque fois qu'il la narrait; ce que l'on attri-

buait à ce qu'il venait d'être si récemment éveillé. Enfin, il fixa son histoire telle que je viens de la relater; et tous les hommes, les femmes et les enfans des environs la savaient par cœur. Quelques-uns affectaient pourtant de douter de sa réalité, et affirmaient que Rip avait perdu la tête, et que, sur ce point, il n'avait pas encore recouvré la raison. Les vieux habitans hollandais lui donnaient pourtant une entière croyance. Même aujourd'hui, on n'entend jamais un orage dans une soirée d'été, sans assurer que Hendrick-Hudson et son équipage jouent aux quilles; et tous les maris du voisinage qui se laissent mener par leurs femmes, désirent, lorsque la vie leur est à charge, de pouvoir avaler une potion soporifique du flacon de Rip-Van-Winkle.

NOTE.

On pourrait croire que le conte précédent a été suggéré à M. Knickerbocker par une superstition allemande, sur l'empereur Frédéric der Rothburt

et la montagne de Kipphaüser. Néanmoins, la note ci-jointe, qu'il a annexée au conte, prouve que c'est un fait réel qu'il a reproduit avec sa véracité accoutumée.

« L'histoire de Rip-Van-Winkle peut paraître incroyable ; cependant j'y ajoute entièrement foi ; car je sais que les événemens et les apparitions merveilleuses abondent dans le voisinage de nos anciens établissemens hollandais. J'ai entendu souvent raconter dans les villages, sur les bords de l'Hudson, des histoires bien plus étonnantes que celle-ci, et qui étaient toutes trop authentiques pour admettre le doute. J'ai moi-même causé avec Rip-Van-Winkle, qui, lorsque je l'ai vu, était un vieillard vénérable. Tous ses raisonnemens étaient censés et si parfaits sur les autres points, que je crois que toute personne équitable ne peut refuser de croire à celui-ci. De plus, j'en ai vu un certificat, fait devant un juge de paix, et signé d'une croix par la main même du juge. Cette histoire, par conséquent, est hors d'atteinte du doute. »

D. K.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

SEP [illegible]	[illegible]	1/21/[illegible]
SEP 11 1920	[illegible]	[illegible]
[illegible]	OCT 9 1920	JAN 22 1921
[illegible]		JAN 23 1921
	[illegible]	JAN 2[illegible] 1921
SEP [illegible]	[illegible]	
SEP [illegible]	OCT [illegible]	FEB 3 [illegible]
	10/18/20	
[illegible]	[illegible]	FEB 28 1921
[illegible] SEP [illegible]	[illegible]	
[illegible] 1921	[illegible]	3/9/21
SEP [illegible]	[illegible]	[illegible]
SEP 26 [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible] 1920	JAN 8 1921	[illegible]
OCT 2 [illegible]	[illegible]	[illegible] 1921
OCT 5 [illegible]	JAN [illegible] 1921	APR 25 1921

form 460